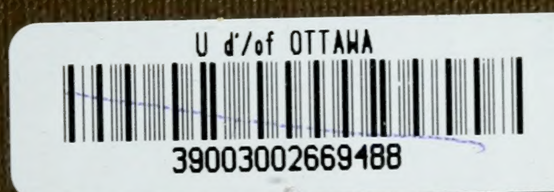

U d'/of OTTAWA
39003002669488



# L'Heure qui passe

## DU MÊME AUTEUR

*La Poésie sociale contemporaine en France* . . . (*épuisé*)
*Les Bornes d'or*, poésies (*à paraître*). . . . . . —
*L'Honnête Homme*, un acte. . . . . . . . . . . —
*Jean Lorrain*, 1 vol. illustré (*Bibliothèque Générale d'Édition*), sous presse. . . . . . . . . . . . 3 fr. 50
*La Question Catalane*, 1 broch. (sous presse) . . .
*Simone*, roman (en préparation) . . . . . . . .

## AVEC M.-C. POINSOT

*L'Échelle*, roman psycho-physiologique, *Fasquelle.* (Traduit en anglais sous le titre *Like Nero*. Illustrations de Mas (*Society of British Bibl.*). . . . . 3 fr. 50
*Tchérikof* roman historique (Pologne, 1830. Hongrie, 1848). *Carrington*. Illustrations de Van Maële. 40 00
*Les Vautours*, roman historique (Russie, 1904-1906). *Carrington* (sous presse).
*La Mortelle Impuissance*, roman du dilettantisme. *Fasquelle* . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 50
*La Faillite du rêve*, roman du relativisme. *Fasquelle.* 3 50
*Les Titans vaincus*, roman du laïcisme (*en préparation*).
*Mâles*, quatre petits romans d'amour. (*Librairie Universelle.* Couverture de Renefer). . . . . . 3 50
*Amours*, contes (*Bibliothèque Générale d'Édition.*) Couverture de G. de Ribaucourt . . . . . . . . 3 50
*Anarchistes*, drame social, 3 actes (*Gd. théâtre de Lille*, 1905) . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 00

*Le Congrès des Poètes de* 1901. . . . . . .
*Sur les Tendances de la poésie nouvelle* . .
*Le Roman et la Vie*. . . . . . . . . . .
*Antide Boyer*, essai de biographie sociale
} broch. (*épuisées*)

*Le Peuple*, roman populaire (à paraître).

GEORGES NORMANDY



# L'Heure qui passe

MASQUES DE PARIS, VISAGES DE PARTOUT

(1905-1906)

PRÉFACE DE CLOVIS HUGUES

LES COULOIRS DU SÉNAT. — LE SALON DE Mme DE BAYE.
LES IRRÉVÉRENCES DU COMPOSITEUR D. — LILLE-EN-FLANDRE.
LES ÉTUDIANTS RUSSES. — ANTIDE BOYER, DÉPUTÉ.
LES PATOIS. — LA CRITIQUE LITTÉRAIRE. — AU « MATIN ».
AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT.
LE BAL DES 4-Z'ARTS. — L'ART EN PROVINCE.
LIANE DE POUGY, JACQUES D'ADELSWARD, VALENTINE MERELLI.
A L'ODÉON. — LA QUESTION DES HOTELS. — ORANGE.
LES BOHÈMES. — NICE, GÊNES, MONTE-CARLO, ETC. — ZOLA.
AU SALON D'AUTOMNE. — CHAUVINISME IMPÉRATIF
ET PATRIOTISME MARCHANDÉ. — LES SÉQUESTRATIONS LÉGALES.
LES ANTIMILITARISTES. — ARISTIDE BRIAND, ETC, ETC.

Couverture de G. de RIBAUCOURT

PARIS
*BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE D'ÉDITION*
78, RUE TAITBOUT, 78

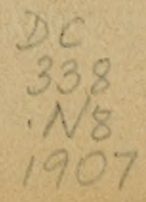
1907

---

*Il a été tiré de cet ouvrage :*
*Trois exemplaires de luxe*
*sur papier Impérial du Japon*
*numérotés et signés par l'Éditeur.*

---





# PRÉFACE

« *L'heure qui passe !* » *Ah ! le bon titre que voilà pour un livre d'évocation parisienne ! Car c'est surtout à Paris, dans l'immense va-et-vient des idées et des foules, que l'heure brûle les étapes, à peine posée sur le cadran. Les martins-pêcheurs ne filent pas plus vite entre les rives de la Seine. Elle n'est pas toujours aussi jolie qu'eux, le ciel n'ayant jamais assez de bleu pour l'azurer comme il le voudrait ; mais elle leur ressemble tout au moins par la fantastique rapidité de l'essor, même quand elle est toute baignée de ténèbres et qu'elle n'a qu'une pauvre goutte d'ombre au bout du bec. Cet essor est, d'ailleurs, si invariablement pittoresque, en dépit de son perpétuel recommencement, qu'un artiste, épris de mouvement, de vie et d'imprévu, ne*

*pourrait pas le souhaiter ou le rêver autrement.*

*A Paris, le temps fuit et tourne à la fois dans le cercle des heures et dans celui des coutumes. Celles-ci constituent, en effet, une sorte de spectacle machiné sur pivot, où, du premier de l'an à la Saint-Sylvestre, il apparaît sous des formes surannées qui, par un aimable et singulier contraste, gardent tout le poétique éclat de la jeunesse. Le voici en confiseur fleurissant de faveurs roses les boîtes de pralines et de bonbons au chocolat ; en petit pâtissier, la tête auréolée du gâteau des Rois ; en marchand de confetti, dans le flux et le reflux de la multitude autour des chars éphémères du Mardi-Gras et de la Mi-Carême ; en peintre réclamant la cimaise pour son chef-d'œuvre de l'année ; en jockey du Grand-Prix, plastronnant au champ de courses ; en directeur de théâtre comptant sa dernière recette, dans la descente du rideau sur la fermeture ; en citadin bouclant ses malles pour l'estivale villégiature. Le voici, quelques mois après, ramenant les boulevardiers aux boulevards, rouvrant les soirées, revolant aux premières sensationnelles, dansant, chantant, dînant, soupant,*

*carillonnant, quitte à recommencer quand c'est fini, jusqu'au jour où cela finit de nouveau pour recommencer encore. Pas beaucoup de changement à la juxtaposition des couleurs, dans la multiple glace du kaléidoscope; à peine quelques nouveaux raccords, zigzaguant en petits éclairs, dans le défilé du cinématographe. La presse, singe savant qui montre la lanterne magique sans jamais oublier d'éclairer sa lanterne, fait le boniment devant la rampe, toujours avec la même voix, les mêmes mots et le même geste, au fur et à mesure que le tableau vivant se déroule dans l'immobilité du décor, sous la rapide poussée des mois et des saisons.*

*Approchez, venez voir, mesdames et messieurs! Et entre les colonnes du journal, l'écho retentit de la plainte des donneurs d'étrennes, qu'elles tombent dans l'escarcelle du pipelet ou dans la boîte du facteur métamorphosée en tirelire; les mages d'Orient se remettent en marche, sans qu'il y ait une étoile de moins dans le ciel ou une gemme de plus à leurs manteaux: les reines plébéiennes, tout comme celles qui les précédèrent, posent devant les objectifs en des attitudes de colombes point trop effarouchées, font*

*des risettes à leurs jolies frimousses reproduites à des milliers d'exemplaires, reçoivent des cadeaux et confient au calepin des reporters qu'elles n'avaient jamais espéré de semblables honneurs; la rosserie refleurit autour des marbres et devant les toiles, guère moins épineuse que les roses et juste aux beaux jours où elles refleurissent aussi; les cœurs rebondissent avec les croupes des chevaux, dans l'immense grouillement humain de Longchamp, et c'est la destinée de l'Europe qui semble encore une fois se jouer entre la France et la « perfide Albion »; les derniers fours s'éteignent dans les théâtres, au bruit uniforme des chroniques conventionnelles; les descriptions de plages reparaissent dans les feuilles, à côté des illustrations où le même baigneur fluet maintient éternellement au-dessus des flots la même dame monumentale; Paris rentre, les fours se rallument, les ours s'y réchauffent, l'Élysée danse, le noble faubourg danse, tout danse, et voilà que déjà s'égrène le pantagruélique chapelet des boudins de la Noël, dans le déclanchement annuel de la roue sur son pivot.*

*Ce serait peut-être d'une monotonie à pleurer, si l'on n'était pas doué d'une souriante philoso-*

*phie ; mais quels reproches faire à la vie parisienne, quand elle a donné tout ce qu'elle peut ? Est-ce sa faute si l'année la coupe en quatre actes qui sont les quatre saisons et si ces quatre actes restent à jamais classiques, sans une appréciable nouveauté dans le débit ou dans l'action ? Que deviendrions-nous, grands dieux ! si nous n'avions plus, par exemple, la réouverture des théâtres après la rentrée ? L'essentiel n'est pas de savoir si l'on a froid et faim dans les mansardes ; ce qui importe, c'est la belle scène du troisième et le dénouement plus ou moins tragique de la pièce en vedette. La souffrance des autres ne nous émeut qu'à la condition d'être factice et habilement ciselée dans les mots comme une face d'agonie dans l'acier d'un poignard ; leurs larmes ne font couler les nôtres que si elles ont jailli de l'imagination des auteurs en vogue, avec des chatoiements de perles remuées dans un coffret.*

*Telles furent à peu près les mœurs intellectuelles de Paris, dans tous les temps et sous tous les régimes ; mais il faut bien convenir que le progrès et la civilisation n'en ont guère affiné la curiosité artistique ou littéraire. Il y a une*

*dizaine d'années, on était encore quelquefois abordé dans la rue, dans les salons, au cercle, surtout au café, par des gens qui vous demandaient si vous aviez lu l'article du jour. Cet article était de Rochefort, de Drumont, de Mirbeau, de Bergerat, de Séverine ou de tel autre maître de la presse. On se le lisait à haute voix, on se le passait, on se le repassait, et c'était, d'une table à l'autre, un délicieux déjeuner de soleil. Le bel article existe encore, pimenté d'esprit, bourré de verbes succulents, saupoudré de fines épithètes ; mais le succès qu'il n'a point démérité n'existe plus. Le public a d'autres admirations. A force de lui servir la grosse mangeaille du scandale et du crime, on lui a lamentablement faussé le goût. Le cochon qui sommeillait dans l'homme s'est réveillé, non plus en « cher ange », comme dans le sonnet de Monselet, mais en brute qui digère sur son tas de fumier. On a barboté dans les boues ; on a reniflé l'odeur des chairs, dans la monstrueuse exhibition de viols et des tueries. Tout cela s'est fait, au surplus, par le jeu naturel de la concurrence, la plupart des directeurs de journaux ayant été commercialement obligés d'apprêter chaque jour, pour la brute*

*devenue tout de suite insatiable, un régal qu'elle serait allée chercher ailleurs.*

*Vous souvenez-vous du type de vieillard, si admirablement peint par Le Sage, qui trouvait les pêches bien plus belles, quand il était encore un tout jeune homme? Je ne sais si les années m'ont joué comme à lui le tour d'embellir invraisemblablement les pêches où ma jeunesse mordait à belles dents: mais il me semble que la République des lettres n'était point ce qu'elle est aujourd'hui, quand je vins à Paris pour y recueillir, en bon latin, ma petite part de la conquête des Gaules. Nous nous inclinions respectueusement devant les maîtres et devant leurs grands disciples, même quand ceux-ci étaient des arrivés aussi féroces que les arrivistes d'à présent. Nous osions à peine esquisser un sourire, quand le Père nous révélait la supériorité de Vacquerie sur Alfred de Musset, comme poète et surtout comme auteur dramatique. Notre Olympe n'avait jamais assez de Dieux: le laurier n'avait jamais assez de rameaux, quand nous faisions pour eux la moisson des couronnes. Entre nous, parnassiens ou romantiques de l'avant-dernière heure, l'émulation ne versait*

*jamais dans l'odieuse envie. Nous nous proclamions mutuellement hommes de génie avec une bonne foi déconcertante. Et quel accueil fait à nos livres dans les journaux ! Il y avait, comme aujourd'hui, la petite note annonçant l'apparition du volume, généralement rédigée par l'auteur ou avec sa collaboration peu désintéressée. Cela s'appelait déjà le « papillon » ; mais en ces années de grâce, le papillon entrait partout, était tout de suite chez lui, se posait où il voulait, dans les « Echos » ou dans la partie consacrée à la bibliographie, sans avoir besoin de laisser aux doigts de l'annoncier la poussière d'or et d'argent qui lui tremblait sur les ailes. Que votre destinée a donc changé depuis, ô pauvres papillonnets!*

*Victor Hugo, chaque fois qu'il publiait un livre, en communiquait les « bonnes feuilles » aux journaux, qui s'empressaient de les reproduire. Je fis comme lui, lorsque je lançai mon premier volume de vers à Paris, sans plus me gêner que si je fusse sorti de la cuisse d'Apollon. Pas une feuille ne me refusa l'insertion : toutes me reproduisirent sous le « petit chapeau », comme nous disons professionnellement pour*

*désigner les quelques lignes qui précèdent parfois la reproduction d'une page ou d'un article; et il y eut au chapeau des guirlandes où j'avais çà et là, sous l'œil bienveillant du secrétaire de la rédaction, apporté de menues retouches, point faites pour offenser mon amour-propre et contrister en moi le* genus irritabile vatum. *Ce fut ainsi qu'une de mes piécettes, la* Berceuse, *lancée par l'énorme tirage du* Petit Journal, *conquit la célébrité en vingt-quatre heures et la garda au point de figurer aujourd'hui dans presque toutes les anthologies poétiques des écoles. Les anciens venaient en aide aux tout jeunes. C'était le bon temps où Cladel fabriquait des gloires dans son ermitage de Sèvres, avec l'heureuse complicité des journaux qui faisaient reluire les rais du nimbe. Et tout cela pour le plaisir, sans qu'il en coûtât un sol à l'éditeur ou un liard aux poètes, même quand leurs rimes étaient riches comme des Crésus!*

*Le scandale ne fut pas ordinaire, le jour où l'on apprit que le directeur d'un grand journal avait franchi les ponts pour réclamer à Charpentier le prix d'un compte rendu paru dans ses colonnes. Les clans s'émurent, les lyres grondè-*

*rent, et on songea sérieusement à mettre au ban de la presse un effronté qui en comprenait si peu la haute mission sociale. Touchante manifestation de la foi! Sainte innocence de la jeunesse!*

*Maintenant le pli est pris et l'on ne s'étonne pas plus qu'on ne se scandalise, lorsque la presse tire un profit des renommées qu'elle a faites. Pourquoi, d'ailleurs, l'en blâmer avec des gestes d'apôtre et des véhémences à la Juvénal? Là encore, elle n'a pas tous les torts. Si le public avait été moins exigeant, s'il ne s'était pas jeté comme un affamé sur les premières feuilles qui agrandirent leur format dans de fantastiques proportions, elle n'aurait pas été réduite à réparer avec tous les ciments qui lui tombèrent sous la main les brèches par où la caisse coula douloureusement. Les affaires étant plus que jamais les affaires, elle suivit le mouvement, s'engrena dans la roue de la fortune, subit la pression des lois économiques, dans une époque et dans une société où elles ont remplacé l'inexorable fatalité antique, se couvrit d'un pavillon politique, moins pour servir une cause que pour se créer une clientèle immédiate, quitte à vendre, sous le couvert de ce pavillon, une marchandise frelatée, composée de mix-*

*tures sournoisement dosées, de façon à dépraver tous les goûts afin de les mieux satisfaire, et ne fut bientôt plus ainsi qu'une vaste entreprise commerciale, sans la possibilité d'une franche ouverture sur l'idéal ou d'un élan spontané vers la Beauté qui est la forme artistique de la Justice.*

*Pendant que cette transformation s'accomplissait, les générations montaient, poussant devant elles, dans le calme ou dans l'agitation de la vague humaine, une jeunesse d'élite, ardente, fiévreuse, inquiète, hantée du noble désir d'œuvrer à son tour. Il y a même dans le labeur sacré du génie une part qui revient au procédé ou qui lui ressemble singulièrement. Elle eut tôt fait d'en démonter les pièces, d'en saisir le mécanisme et de l'utiliser à ses propres créations, sans tomber dans le pastiche qui est l'aveu des impuissants, ou dans l'imitation servile qui est la négation du talent, eût-elle cent fois l'excès de l'admiration pour excuse. La loi de l'atavisme existe aussi bien dans la vie intellectuelle que dans la vie physique. Dans celle-ci l'impression se transmet individuellement ; dans celle-là, elle se transmet socialement. Ce qui avait été désordonné devient classique, ce qui avait été classique*

*devient quelquefois rococo, ce qui avait été révolutionnaire devient constitutionnel ; mais le fond varie peu, la forme ne change que superficiellement, et tout finit par se tasser dans les cerveaux, à travers une couche de décalques qui ne font jamais entièrement oublier l'original. Cette loi se manifeste surtout dans la genèse intellectuelle de la génération contemporaine. Héritière d'admirables siècles littéraires, elle n'a eu, pour concevoir le Beau, qu'à regarder la nature et la vie dans l'œuvre des maîtres ancestraux, comme elle n'a eu, pour le réaliser, qu'à ramasser leurs outils, au seuil des tombes glorieuses. L'Isis poétique a déchiré ses voiles, le rythme a dit son secret, et des enfants de vingt ans ont écrit des vers impeccables. L'exploration de nouveaux domaines a élargi le champ de l'observation ; des lambeaux d'humanité, qui flottaient comme des algues dans les profondeurs du fait social, ont été amenés à la lumière, soigneusement recueillis, méthodiquement classés ; des souffrances qu'on ne soupçonnait pas ont poussé leur cri ; des douleurs qui se cachaient ont arraché leurs masques trempés de larmes ; le Verbe s'est fait chair encore une fois pour saigner de*

*la blessure des humbles ; le style a été plus que l'homme, il a été souvent l'humanité ; la phrase a pleuré, sanglotté, gémi, et des chercheurs d'âmes, des explorateurs de l'immense détresse, encore tout jeunes, à peine évadés de l'École, ont écrit des romans où se pose, tantôt avec des saillies d'eau-forte, tantôt avec de vaporeux contours idylliques, tout le problème moderne des sexes, de la justice et du travail.*

*Que leur a-t-on donné en échange ? Rien ou presque rien. Marat écrivait dans une cave. Eux écrivent quelquefois au grenier ; mais c'est dans la cave qu'ils publient. Et combien sont étroits les soupiraux par où le papillon s'en ira leur butiner un peu de notoriété, à défaut de la gloire qu'ils avaient espérée ! Si encore il la leur butinait toujours ? Mais les talents sont si nombreux qu'il ne peut y avoir de notoriété pour tous, surtout quand les sans-talent ont déjà opéré leur petite rafle. Si l'on avait le doigté de La Fontaine, quelle jolie fable on ferait avec ce papillon qui n'est plus cru de personne, tout comme le berger de l'autre fable, à force d'avoir annoncé qu'un grand romancier ou un grand poète vient de nous naître, et que Balzac et Hugo n'ont plus*

*qu'à se bien tenir! Je me rappelle qu'un de ces papillons me visita un jour dans la cellule où un Conseil de guerre m'avait envoyé méditer et que, sans préambule, de l'air le plus naturel du monde, il me révéla un volume d'ïambes auprès duquel ceux de Barbier pâlissaient pitoyablement. J'avais vingt ans, la foi du charbonnier et trois francs cinquante. Je fis venir le volume et je me précipitai dessus. Quel déchet! Les ïambes de mon poète ressemblaient à tout ce que vous voudrez, excepté à des ïambes. Je jurai qu'on ne m'y reprendrait plus; mais on ne me rendit pas mes trois francs cinquante. J'appris plus tard que mon Archiloque était devenu préfet de la République. Ce fut à peine si je trouvai le châtiment suffisant.*

*Les papillons feraient tout aussi bien de rester dans leur chrysalide, quand ils ne doivent en sortir que pour tromper le lecteur. Acheter des cruches, parce qu'elles furent étiquetées amphores, cela finit par lui ôter sa belle confiance; et comment la lui rendre, quand il l'a tout à fait perdue? Il y a bien encore la bibliographie; mais ceux qui en détiennent la rubrique dans les journaux peuvent-ils lire toutes les publica-*

*tions de la semaine? S'ils ne le peuvent pas, comment en parleront-ils? S'ils en parlent sans les avoir lues, que vaudra leur blâme ou leur éloge? D'un autre côté, seront-ils assez justes pour saluer le talent, même chez un adversaire politique ou religieux? Ne sacrifieront-ils jamais la vérité à la camaraderie? Oseront-ils juger telle ou telle œuvre en leur âme et conscience, sans pencher un peu ou beaucoup du côté où la balance directoriale pencha elle-même sous la poussée d'un doigt doré?*

*La question sociale existe aussi dans la République des Lettres, et toutes celles-ci la soulignent à peine. Ce n'est pas une préface, c'est un livre qu'il faudrait écrire pour la traiter dans son ensemble. Aussi bien pourquoi l'ai-je évoquée ici, puique je n'y ai que la possibilité de l'effleurer? Cela sera sans doute venu tout seul, de fil en aiguille, dans la vertigineuse rotation de la roue, sous le tintement de l'heure qui passe, et si j'ai erré, je bénéficierai tout au moins de l'étourdissement comme d'une circonstance atténuante.*

*L'homme de lettres, disait Théophile Gautier, fait tout ce qui ressort de son état, et va-t-en*

*ville. Je vais rarement en ville; mais je fais volontiers ce qui ressort de mon état, surtout quand c'est une préface pour un ami et que cet ami est le charmant et spirituel auteur de ce livre. Là était le principal, et quelle heureuse occasion de répéter avec Verlaine que tout le reste était littérature!*

CLOVIS HUGUES.

# PAGES LIMINAIRES

« ... Il n'y a pas d'amalgames disparates dans une âme. Les contradictions ne sont qu'apparentes et elles se rattachent toutes à un type fixe d'individu. Il ne faut parfois qu'un mot pour nous le faire comprendre, mais ce mot, parfois, nous échappe, et jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, nous rassemblons mal les éléments épars d'une personnalité. » (*Henry Bataille.*)

Deux êtres sont en moi, fiévreux et malades tous les deux sans doute, mais voulant, à tout prix, oublier leur mal, qu'ils connaissent, et calmer leur fièvre, qu'ils déplorent et qu'ils redoutent. L'un se réfugie dans une « Partenza » frénétique, épuisante, bienheureuse :

J'aime les quais, j'aime les ports
Plantés de mâts chargés de toiles,
J'aime la mer sous les étoiles,
J'aime la mer sous le ciel d'or.

Cuirassés d'escadre ou vapeurs,
Bricks de commerce ou yachts de course,
Luisants et clairs comme des sources,
Moteurs battant comme nos cœurs,

Je vous admire et vous envie.
Vous nous invitez au départ...
Je voudrais pouvoir, sans retard,
Vous suivre tous, — toute ma vie !

Partir cent fois, partir toujours,
Aller vers des terres nouvelles
Sous les voiles qui sont les ailes
Des navires géants et lourds,

Fuir les hommes et la douleur
D'aimer qui ne peut vous comprendre
Et n'avoir plus à se défendre
Des importuns et des menteurs,

Vivre sur les flots anonymes
Toujours mouvants, toujours fleuris,
Songer à *ceux* qui ont péri
Sur ces monts bleus aux blanches cimes !...

Ils sont morts jadis ou naguère,
Loin de tous, sans râles, sans cris,
Seuls !... Moi j'aurais un grand mépris
Du trépas, si loin de la terre.

Pas de familles éplorées
Autour du triste moribond...
Ah ! pouvoir faire le Grand Bond
Dans cette immensité moirée !

Ne point songer à ceux qu'on laisse,
Ne point se savoir regretté,
Disparaître un matin d'été,
Sombrer comme une lueur baisse !

Avoir vu tous les horizons
De notre monde : — avant les autres ! —
Le Gange où des gavials se vautrent,
Le Far-West peuplé de bisons,

Le Japon fleuri de glycines,
Les vallons où croît le cyprès ;
Les plaines, les lacs, les forêts,
Le soleil, la neige, la bruine

Sur tous les sites, sans repos !
Avoir vécu, sans but ni trêve,
Une existence ardente et brève
Parmi l'infini bleu des eaux !...

. . . . . . . . . . . . . . .

L'autre rêve de sommeil, de repos et de solitude, — d'une existence paisible et naturelle, au milieu d'un décor de Rodenbach où le silence ignorerait jusqu'à l'appel des coqs, jusqu'aux cris étouffés des chiens de garde dans les fermes lointaines :

... Je voudrais vivre seul dans une maison basse
Au milieu d'un pays calme, — loin des cités.
Je n'y verrais jamais des touristes, l'été,
Et je reposerais ma pauvre âme très lasse.

J'ai trop connu la ville et tous ses plaisirs faux,
Sa nervosité folle et ses grimaces vaines;
Mes yeux ont soif de voir, sur l'or moiré des plaines,
Osciller amplement l'acier luisant des faulx.

Paris! tu as flétri mon cœur et mon visage
Et ma chair a connu des frissons interdits.
J'ai vu tant de hideurs dans tes quartiers maudits!
... Les champs m'ont rappelé, je veux mourir en sage.

Je vois une chaumière dans un coin perdu,
En plein Morvan, dans l'Estérel ou la Hollande;
Peu m'importe la mer, la montagne ou la lande!...
L'eau, la terre et le roc n'ont jamais entendu

Les mots abjects, les cris haineux, les affreux rires
Des féroces cités!... Je vivrais doucement
Comme un simple ignorant ou comme un doux dément.
Je cacherais en moi mes intimes délires,

Car je serais heureux, de peu, de rien, de tout,
De la gaîté du vent et des bouleaux qui pleurent,
Des oiselets naissants et des saisons qui meurent,
Des neiges de décembre et du grand soleil d'août!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Être un petit vieillard dans une vieille ville
Où des chalands crevés, sombrés aux canaux morts,
Pourissent lentement, — où des roux campaniles
L'heure sanglote et meurt, renaît et meurt encor!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne veux rien regretter de la vie. Je ne veux pas oublier mon *devoir social.* Mais ces notes brèves me permettent, aux heures d'intimité, d'abandon, de revivre mon passé, de ressusciter des émotions disparues et de constater la transformation de mon être cérébral à mesure que ma guenille charnelle, obéissante aux lois de la nature, suit les métamorphoses qui la ramèneront à la terre d'où elle est péniblement sortie à travers les âges. Elles faciliteront, ces notes, la tâche de « rassembler les éléments épars de ma personnalité » et de distinguer, peut-être, à quel type fixe d'individu j'appartiens. Moi qui suis né dans la féerie des pays d'Ouest, parmi les conflits éternels d'un Océan brutal et magnifique, couleur de chanvre et d'émeraude, et d'un sol riche et placide couvert de blés en cuivre, d'œillettes en opale, de trèfles en velours écarlate et de colzas en or ! Moi qui ai grandi entre les rivalités de la multitude sédentaire fleurant la paille sèche, la laine humide, le marc de pommes, et de la population voyageuse odorant le brai, la saumure et l'embrun, — dans ce Fécamp où se répondent le grondement des galets, sur la plage, et le murmure du vent à travers les arbres, au-

tour des masures, la chanson heureuse des calfats et la mélopée des glas s'effeuillant comme des fleurs de bronze :

*Prosper, viens-t'en;*
*La Mort t'attend*
*Dans un beau lit*
*Couvert de buis...*

Ce sont les paroles que les cloches de *l'Abbaye* chantent à nos morts, — d'après nos aïeules qui firent survivre, « chez nous », les fées et les légendes amenées du Sund par les Rois de la mer lorsqu'ils hâlèrent leurs gabares conquérantes sur les grèves neustriennes...

Les cieux nouveaux font de nous d'autres êtres momentanés, — car on ne guérit jamais de sa jeunesse. Je crois que ce livre le vérifie. Il sera donc un document. Comme le poète de Bruges,

*J'aime ma vie et j'aime aussi la vie.*

G. N.



# L'Heure qui passe

## I

### PARIS. LA RENTRÉE

C'est, de nouveau, la capitale. Déjà la fièvre de la grande ville nous énerve, nous émeut, met des larmes à nos yeux et des battements supplémentaires (qu'on peut nier, mais qu'il est impossible de ne pas constater) dans nos poitrines. Le regret très doux des heures passées monte en nous. Une phrase du tendre d'Esparbès et le vers fameux de l'exquis Haraucourt chantent en moi : « *Le voyage est le complément du rêve...* » « *Partir, c'est mourir un peu...* » Il semble qu'on laisse dans les sites que l'on aime ou que l'on admire quelque chose de soi-même; quelque chose qui se rappelle à vous en éveillant le regret des douces émotions éprouvées... Il est des heures, comme celle-ci, où tous les coins aimés revivent dans les âmes... Oh ! les clochers de ma ville maritime, les mouettes sur l'Amstel dans la splendide Amsterdam, les vignes de Bourgogne sur leurs

coteaux affables !... Tant d'autres régions, et celles, surtout, que je viens de revoir !... Comme ils sont loin déjà les grands eucalyptus et les figuiers crispés du vieux pays ligure !... C'est Paris. C'est la vie folle qui nous mène de « premières » en salons, de librairies en tribunes publiques, de loges d'artistes en expositions... On rentre. On est rentré. Finis les plaisirs économiques et sains des châteaux de province. Mme la Baronne fait emballer les confitures commises avec les fruits du verger : il faut bien vivre !...

A Paris ça n'a pas traîné. Nous avons déjà applaudi à la rentrée triomphale de Wyns à l'Opéra-Comique ; Abel Hermant nous a replongés en plein parisianisme avec la *Belle Mme Hébert*, qui serait un chef-d'œuvre si le cruel auteur du *Cavalier Miserey* avait un peu moins soigné son dialogue et un peu plus « pathétisé » quelques scènes ; les ateliers sont houleux aux approches du Salon d'automne ; l'Odéon répète le *Cœur et la Loi* de Paul et Victor Margueritte... *Le Cœur et la Loi*, l'œuvre nouvelle au sujet de laquelle les puissants et généreux romanciers m'écrivent : « Vous y retrouverez les idées des *Deux Vies*. Mais le roman n'a pas été le moule de la pièce et nous avons tâché de rendre (par des moyens scéniques) sympathique une cause de progrès et de liberté exprimée par des moyens de roman dans le livre. »

Les étalages des libraires se préparent à recevoir les nouveautés d'hiver ; les grands magasins les devancent. Des invitations s'impriment de toutes

parts. Justine retrouve ses plumeaux et Firmin compose ses menus. C'est de nouveau la capitale. Des visages connus. Des coups de chapeau à rendre. Des banalités à distribuer, de l'esprit à faire, des grimaces aimables à esquisser et à supporter... Et le crépuscule en ombres vertes et fauves, en demi-teintes violacées, alors que dans les champs la féerie des horizons flamboie!... C'est Paris, — Paris qui nous use et nous tue, Paris qu'il faut fuir souvent lorsqu'on n'a ni la volonté ni la sagesse de le quitter à jamais, comme firent Lucien Besnard, Émile Fabre, le vigoureux Saint-Pol-Roux, Vermenouze qui rêve dans le Cantal, Guillaumin qui demeure dans l'Allier, et Georges Maurevert que les splendeurs méditerranéennes ne rendront peut-être jamais au boulevard... Tant d'autres, dont quelques imbéciles, rivés aux pavés, diraient volontiers s'ils avaient lu Horace :

« *Aut insanit homo, aut versus facit.* »

Ils font des vers. Ils ont raison. Ils n'ont plus la fièvre. Ils sont heureux peut-être ?... Il y a des fils de la Vierge dans les airs et des colchiques mauves dans les prés...



## II

## LES COULOIRS DU SÉNAT

Nos théâtres ont des coulisses. Nos hémicycles législatifs possèdent des couloirs. Les coulisses sont plus intéressantes que la scène. Les couloirs sont plus amusants que la salle des séances. Il serait puéril de croire que nos sénateurs conservent à la ville l'allure majestueuse qu'ils doivent avoir dans leur fauteuil. Le vent du siècle souffle sur l'éloquence parlementaire. La véhémence antique et ses procédés disparaissent de nos tribunes et de nos chaires. La gesticulation mélodramatique et tous les artifices d'antan ne portent plus. La méthode, la logique, la précision, la raillerie parfois, supplantent le rythme des périodes, le pathétisme de commande, la sonorité verbale et les astuces lacrymatoires. Les conventions s'effondrent. *Proh curia, inversique mores!* Ne nous plaignons pas.

On a beaucoup trop médit du Sénat. Les vieillards du Luxembourg n'ont pas tous des mentalités de jadis. La jeunesse n'est pas une question d'âge. Il suffit d'errer quelque peu dans les couloirs du Sénat pour être convaincu. Personne n'ignore le joyeux talent de MM. Jean Bayol (des Bouches-du-Rhône), Saint-Romme (de l'Isère) ou Borne (du Doubs). Leurs narrations irrévérencieuses obtiennent beaucoup plus

de succès que les discours (?) de M. Honoré Sauvan (des Alpes-Maritimes). Et il est de notoriété publique que M. Viger (du Loiret), ancien ministre, se montre plus rabelaisien que leur aimable trinité tout entière. — Il existe d'autres hommes d'esprit au Luxembourg. La manière de M. Clémenceau n'est pas à rappeler. Celle de M. Combes demeurera célèbre. Mais tous ceux qui raillèrent M. Piot savent-ils que l'apôtre de la repopulation sait articuler, avec la plus parfaite placidité, les répliques les plus corrosives ? Il ne manquait que cela pour que sa gloire fût complète. M. Piot pour son œuvre féconde (entre toutes) avait droit, plus que quiconque, au « souvenir » de la postérité. Je n'écris pas à dessein le mot « reconnaissance ». Il vivra aussi dans la mémoire des gens spirituels par inclination… ou par nécessité.

Le vaillant sénateur de la Côte-d'Or porte un nom caractéristique. Les noms sont des oracles. Il eût été surprenant que M. Piot fût la vivante antithèse de son vieux compatriote Bonaventure Despériers, l'exquis auteur du *Cymbalum Mundi*. M. Piot — sait-on qu'il se prénomme Edme ? (1) -- est généreux et bon, malicieux et prudent. Comme tous les novateurs, il se laisse exploiter un peu. Peu de jours vont rejoindre leurs prédécesseurs dans l'éternité sans que quelques jeunes mères viennent abuser de

(1) Il est aussi malaisé de se remémorer le prénom des hommes célèbres que de citer d'une traite les quarante académiciens. (Les gens les plus avertis oublient toujours M. Rousse.)

sa bourse et de sa patience au Parloir. Naguère il distribuait l'or sans compter. Le nombre des solliciteurs devint tel que le vénéré sénateur craignit l'anéantissement de sa fortune personnelle. Il réagit. — Aujourd'hui « la scène du parloir » se passe comme il suit :

*La Visiteuse.*— Monsieur le Sénateur... Importune peut-être ?... Mais la situation des mères pauvres... etc...

*M. Piot.* — Certainement ! Je travaille justement à un projet de loi qui... Vaillante femme... Continuez... Le pays...

*La Visiteuse.* — Oui, bien sûr !... Mais la vie difficile... Travail rare... Argent...

*M. Piot* — Je sais... Je... Ah ! sapristi, je n'ai pas d'argent sur moi... Méchant hasard... Pourtant je voudrais... (*Élevant la voix*) Huissier, vous n'auriez pas sur vous... ?

*L'Huissier* (*exécutant sa consigne*)... Mais si.... Monsieur le Sénateur... J'ai... Je n'ai que cent sous et de la petite monnaie...

*M. Piot.* — Bah ! Donnez tout de même. (Je vous rendrai cela.) C'est bien peu, Madame, évidemment... Je... Voici...

M. Piot est un habile homme. Il fait quatre heureux aujourd'hui avec la joie qu'il octroyait naguère à un cas isolé. La scène varie très rarement. Elle a eu lieu, pourtant, ainsi :

*La Visiteuse, jeune, blonde, jolie.* — Monsieur le Sénateur... Importune peut-être ?... Mais la situation des mères pauvres... etc...

*M. Piot.* — Certainement... Je travaille justement à un projet de loi qui... Vaillante femme... Continuez... Le pays...

*La Visiteuse.* — Oui, bien sûr !... Mais la vie difficile... Travail rare... Argent...

*M. Piot.* — Je sais... Je... Ah ! sapristi, je n'ai pas d'argent sur moi... Méchant hasard... Pourtant je voudrais... Huissier, vous n'auriez pas sur vous ?...

*L'Huissier.* — Mais si... Monsieur le Sénateur... J'ai... Je n'ai que cinq francs et de la petite monnaie...

*M. Piot.* — Bah ! Donnez tout de même. (Je vous rendrai cela...) C'est bien peu, Madame, en vérité... mais...

*La Visiteuse* (*jolie moue*). — Je vous remercie beaucoup, Monsieur le Sénateur, pour le petit... Mais c'est peut-être... (*œillade*) Je suis encore jeune (*attitude*) et...

*M. Piot* (*souriant et calme*). — Et fort jolie !... (*remoue*)... Mais si, mais si !... Comme je regrette !... Tenez, je vais vous indiquer un endroit où l'on vous donnera un peu plus... *Allez donc à la Chambre !*

M. Emmanuel Arène, qui passait, s'efforça pour ne point pouffer.



## III

### CINQ HEURES. AVENUE DE LA GRANDE-ARMÉE

Le salon de Mme la baronne de Baye: l'un des derniers où triomphe la littérature. Il y a bien celui de Mme de Noailles, le passionnant poète du *Cœur Innombrable*. Mais il est plutôt une chapelle — une grande chapelle, une cathédrale même, si l'on veut. Divers dieux s'y encensent mutuellement. C'est l'adoration perpétuelle. Sur les marches de l'autel M. Maurice Barrès demeure prosterné. L'inverse devrait avoir lieu. Rien de semblable aux réceptions charmantes de Mme de Baye. Toutes les opinions se groupent autour de l'auteur de l'*Ame Brûlante*, qui les reçoit avec une grâce simple et une affabilité délicieuse. Mme de Baye réalise ce prodige de ne juger les hommes et les livres que par le talent qu'ils manifestent. Elle sait faire abstraction de ses préférences littéraires et philosophiques pour juger en toute indépendance. Cela est rare. Ceci est plus rare. Mme de Baye reçoit les poètes, elle les met en relations, elle prend parti pour eux à l'occasion. Elle a poussé la bienveillance jusqu'à accepter le titre de membre du Comité de la *Société des Poètes Français*. Il faut souhaiter que son bel exemple soit suivi.

Il l'est peu jusqu'alors. Peut-être même pourrait-on dire qu'il ne l'est point. Car on ne fera croire à per-

sonne que l'entreprise de Mme la Baronne Reille ait un but littéraire. Le titre : *Ligue Patriotique des Françaises*, et les manifestations de cette... association laisseraient plus de doute à cet égard (si quelque doute pouvait subsister) que la poésie des hymnes de guerre composés sur sa demande. Cela se chante sur l'air de *la Carmagnole* et sur celui des *Pioupious d'Auvergne*. Écoutez :

« Hardi contre la clique (!)
Sans patrie et sans Dieu !
Pour la foi catholique
Français debout ! Car Dieu le veut !
Chantons la « Catholique »...
Vivent la France et Dieu » (?)

« Unissons-nous, les vaillantes Françaises (*sic*)
Faisons flotter haut
Notre cher drapeau,
Pour que nos champs, nos bois et nos falaises (?)
Restent notre bien
Et soient toujours pays chrétien ! »

Des commentaires ne s'imposent pas. Pourtant le souhait « Vive Dieu ! » m'apparaît comme antidogmatique : Dieu, par définition, étant éternel. Ou bien je dois le considérer comme un juron suranné, ce qui devient très déplacé. Ces vers ont pour auteur le barde Théodore Botrel, honnête chansonnier qui descend de Montmartre. Son talent descend avec lui. Je n'ai jamais rencontré « le barde breton et Mme Théodore Botrel » dans les salons de la Baronne de Baye.

J'y ai vu, pour mon plaisir, des poètes moins

belliqueux que l'auteur de la *Catholique*, et des mondains moins soucieux de la création d'une « caisse électorale » que la présidente de la *Ligue Patriotique*.

...Cinq heures tintent. Les serviteurs disparaissent. Littérateurs et mondains se disposent à écouter les poètes qui vont se succéder devant la haute cheminée de marbre blanc. M. Ch. de Pomairols, accoudé, songe, le regard triste. Non loin, Mme de Laprade et Mme de Bouchaud forment, par le rapprochement de leurs beautés délicates, un groupe digne de tenter l'excellent peintre Maxence. Ailleurs, l'élégance sobre d'Auguste Dorchain, conférencier de l'Odéon, achève de converser avec Mme Dorchain, de qui le visage admirable et tendre reflète un bonheur grave. Dans un angle, Lucien Pâté qui représenta les ministères à tant de solennités littéraires ; Théodore Maurer, qui ressemble à Marcel Legay, et André Delacour, qui ressemble à Paul Deschanel, sourient aux spirituelles plaisanteries de Pierre de Bouchaud. M. de Bouchaud oublie pour un instant qu'il est, avec M. Gebbhart, le nouvel académicien, l'homme qui connaît le mieux l'Italie et le plus agréable des conférenciers que l'on écoute à la Sorbonne. M. Victor du Bled, qui vient d'arriver, tend la main à M. Paul Musurus-Bey, représentant en France de S. M. le Sultan, et Mme de Rohan-Chabot feuillette le dernier livre de Mlle Marthe Dupuy, lauréate du concours Sully-Prudhomme.

Le silence s'établit soudain. Mlle Hélène Vacaresco

vient de se lever. Bientôt l'élégance de ses gestes lents complète la mélancolie de ses beaux vers. La voix profonde, caressante, un peu fêlée, de Mlle Vacaresco semble toujours hésiter entre le glas et le carillon. Elle crée une atmosphère pathétique...

Le crépuscule éparpille dans l'immense salon des lambeaux d'or et des guirlandes de pivoines ; il place des reflets sur les cuivreries des meubles, sur la panse des poteries, sur les plis raides des tentures. Là-bas, l'Arc-de-Triomphe, pesant et gigantesque sur la magie du ciel étincelant, devient grandissime... Et la voix de Mlle Vacaresco s'éteint dans la lumière rose comme les notes pâmées des tourterelles meurent dans la lumière verte des clairières, en forêt..



## IV

### L'ÉCARTEUR

*Roman par* EMMANUEL DELBOUSQUET.

Vous ne rencontrerez pas Delbousquet dans les parages de l'Américain ou du Vachette, vous le chercherez vainement aux abords de l'antichambre des critiques (il en reste quelques-uns), sous les galeries de l'Odéon, au bras de quelque gloire cénaculaire ou dans

les salles de rédaction. Delbousquet a la sagesse de demeurer dans son village de Sos, comme Vermenouze habite aux Vielles-d'Ytrac et comme Guillaumin reste dans la sérénité d'Ygrande. Une fois de plus j'ai la joie profonde de constater, en lisant *l'Écarteur*, que les œuvres belles vraiment, les œuvres qui dureront plus qu'un feu de paille (cette paille dont les mannequins parisiens se débourrent pour glorifier de ses flammes leur favori d'une heure), une fois de plus, dis-je, j'ai la joie de constater que les œuvres belles ne naissent plus dans la capitale.

*L'Écarteur* est un très beau livre. Je le dis tout net, car je ne puis admettre la critique qui n'appelle pas un chat un chat, Dorgère une beauté et du Saussay un pornographe. Il n'y a pas une défaillance d'intérêt dans cette œuvre d'une tenue superbe, divisée en courts chapitres mêlés avec une science parfaite, et où, synthétisée en des types définitifs, s'agite toute la Gascogne. Spécialement, je crois bien que Delbousquet a voulu symboliser la race pure et glorieuse du pays d'Albret en ce splendide Simounet, « l'écarteur » fameux des courses landaises de Bordeaux et de Dax, de Nérac et de Pau, ce Simounet qui s'enlève avec tant de vigueur et de naturelle majesté sur le décor immense des déserts de bruyères « où il n'y a jamais de bruit d'eaux vives », de marécages où se piquent des roseaux pareils à des quenouilles que, parfois, un courlis effleure, d'îlots de sable « nus et blancs », de hautes brandes cuivrées, de landes lointaines et de gorges bleuâtres se succédant « jusqu'à l'horizon où, dans la

splendeur de l'azur, s'éteignent peu à peu les neiges des Pyrénées », — ce Simounet « large d'épaules et mince de taille, souple et hardi », leste et musclé, qui vit toujours « en rase lande ou dans les bois » et dort l'hiver dans une masure abandonnée au bord du marais de Tireù, — ce Simounetqui dresse ses *labris*, semblables à des loups, à mordre au jarret les vaches récalcitrantes et à leur sauter au garrot; ce Simounet qui « les pieds joints sur son béret bleu » franchit d'un bond, de la tête à la queue, les bêtes furieuses des arènes où s'accomplissent les tauroboles chers aux peuples méridionaux — ce Simounet, enfin, en qui fusionnent les deux types généraux de la race gasconne: petit homme mince, vif, tout en muscles, comme le vacher Modestin, et géant magnifique, d'une force extraordinaire comme Pouyabère, le maître, c'est-à-dire la seconde grande figure du livre de Delbousquet, l'endurance, le courage indomptable et la puissance tranquille, sûre d'elle-même !

Il me serait agréable d'analyser ce roman en détail : la place et le temps me manquent. Je veux pourtant faire deux reproches à M. Delbousquet. Parmi ses belles phrases aux sonorités pleines, au dessin précis, *aux mots exacts*, qui font songer souvent à Flaubert, M. Delbousquet a laissé se glisser, de loin en loin, des incidentes placées plus conformément à l'inspiration qu'aux règles grammaticales. Et, en dépit de la ponctuation, l'amphibologie est effleurée. C'est là une remarque de grammate, déplacée certes, au milieu des splendeurs que nous offre

le romancier. Elle devait pourtant être faite et, si j'avais du loisir, je la glisserais furtivement entre des éloges plus circonstanciés où elle prendrait alors sa vraie valeur relative. Le second grief que je tiens à formuler ne s'applique pas à M. Delbousquet seul, mais à sa race qui pose en principe suprême le culte de l'Adresse et de la Force. Ah ! certes, les artistes énergiques que sont Louis Bertrand, auteur du *Rival de Don Juan* et de *Pépète-le-bien-aimé*, et Delbousquet ont écrit des pages superbes célébrant la vigueur corporelle, la brutalité énorme, la gloire du muscle et de la beauté physique : ce n'est pas moi qui les blâmerai de leur enthousiasme, de leur dédain du convenu et du bienséant. Je constate que les pages de *l'Écarteur*, lorsque l'auteur peint en fresques lumineuses la fête du cochon où l'on « mange du boudin, des saucisses, des tripes grasses, du filet rôti » à gueule que veux-tu, où l'on saigne les verrats que chacun découpe à sa convenance et fait cuire à sa manière, où Mille-hommes, le boucher dont le poing étourdit un bœuf et fend une table, étalé sur le dos, sous un tonneau, laisse le vin rouge couler à pleine cannelle, dans sa bouche, où l'on culbute la Silote, aux mamelles opulentes et fermes, sur les sarments de la cuisine, où *tant que i a por en pindoulère las gens s'en ban pa'ncuère* (1), ou lorsqu'il nous mène du marché du *dimècres* (2) à Gabarret où, parmi le pétil-

(1) Tant qu'il y a du porc suspendu, les gens ne s'en vont pas.
(2) Mercredi.

lement continu des mots sonores, des gestes violents, « les filles ne savent ni rougir ni baisser les yeux », au point que « dans la bousculade d'une étroite rue » la plus grande honnêteté qu'on puisse leur faire « c'est de leur planter hardiment la main au pli le plus secret de la jupe, en leur soufflant en plein visage le mot ardent qui témoigne le désir », — je constate que ces pages vibrent d'une intensité de vie si considérable, si outrancière qu'elles en gardent une étonnante allure. Je les admire et je les aime. Mais la vie *intérieure* ? la vie cérébrale ? la psychologie de ces hommes et de ces femmes, de ces mâles indomptables et de ces femelles superbes, aux seins orgueilleux et dont les hanches au « balancement souple et rythmé » ont l'élégance des amphores de jadis ? mais le souci de l'avenir social ? le regard sur la suite de l'aventure humaine ? Je ne vois rien de tout cela dans l'œuvre de M. Delbousquet et dans l'immense majorité des pages littéraires écrites, depuis des siècles, outre Loire. Je ne veux pas dire que cela est indispensable à la beauté d'un livre mais... Nous vivons à une époque où il est *blâmable* de rester étranger aux grands courants d'idées qui entraînent l'humanité tout *entière* vers de meilleurs horizons.—J'aurais encore voulu trouver dans *l'Écarteur*, à côté de ces descriptions vives des courses landaises où se manifeste un légitime ravissement artistique, quelques pages de raison : le *blâme* de ces jeux barbares où le spectacle est parfois sublime et souvent ignoble, dans le cirque — et où il est toujours immonde parmi le public haletant, lubrique, féroce.

Mais mes reproches n'entament en rien la beauté de cette œuvre. M. Delbousquet est un excellent écrivain à présent. Il sera beaucoup plus dans dix ans s'il continue la série de romans dont *l'Écarteur* fait partie et dont *le Mazareilh* fut le début. La littérature provinciale est ressuscitée. Alleluia !



## V

### A MONTMARTRE

Plus haut que les escaliers chers à Gustave Charpentier, tout près du Sacré-Cœur, dont l'architecture est encore plus déplorable de près que de loin — tout en haut, presque dans le ciel. L'implacable compositeur D... narre imperturbable :

— « La scène représente une répétition d'un orchestre célèbre. Au pupitre, dominant ses musiciens, M. C..., assis. Les instruments s'accordent : l'inextricable fouillis de sons que vous connaissez. Quelques claquements secs. Silence. — « Attention !... » La baguette du chef d'orchestre s'élève. Elle plane un instant, puis, résolue, s'abaisse. Elle esquisse quelques-uns de ses parcours habituels. Silence. Le front creusé par une ride coléreuse, M. C... se dresse. — « Eh ! bien ! Messieurs les violons ?... —

« Pardonnez-nous... Nous croyions que vous battiez une mesure pour rien... » Le maître daigne sourire. Il se rassied, et avec une lenteur insistante, il énonce : — « Vous savez bien, pourtant, que *je ne bats jamais une mesure pour rien* ! »

D... se tait. A nos pieds la splendeur du Paris nocturne s'étale, fauve et bleue, dans la féerie de son illumination. A l'horizon flou, la Ville rejoint le ciel. Ses candélabres brillent parmi les étoiles.



## VI

### LES ÉMOTIONS MODERNES

Je ne crois pas qu'il soit possible à un seul homme cultivé de demeurer indifférent en lisant *les Émotions Modernes*. On trouverait difficilement, en effet, une œuvre qui fût le reflet plus fidèle et plus complet des inquiétudes, des joies, des tristesses, des souffrances et des aspirations de notre génération. Jamais je n'ai déploré autant qu'aujourd'hui le peu de temps et le peu d'espace dont je dispose. Le livre de M. Lante mériterait une étude détaillée. Cette étude serait longue, car *les Émotions Modernes* sont complexes à l'extrême. Or nous devons vivre si vite que le critique ne peut imprimer tout ce qu'il distingue, tout ce qu'il

pense, tout ce que les livres dont il s'occupe font éclore dans son esprit. Je veux, néanmoins, esquisser quelques remarques. Parmi tant de talents nouveaux, le talent de M. Émile Lante s'est classé tout de suite. Un talent récent n'est pas souvent neuf. Celui de M. Lante l'est intégralement. Je le disais dernièrement, dans une conférence, son œuvre n'offre rien de « déjà entendu », de conventionnel, de cliché.

Elle ne doit rien, ou presque, à l'antiquité. L'art de ce poète — pensée, mécanisme des images et mode d'expression — apparaît comme exclusivement contemporain. Ses préoccupations de tous ordres : celles de notre époque ; ses hésitations : celles de la majorité des intellectuels. A cet égard, je déplore l'inquiétude fébrile de M. Lante. La vérité c'est la vie. Le bonheur humain est possible. Il faut admettre notre *principe de la relativité*. L'auteur des *Émotions Modernes*, encore sous l'empire de l'éducation qu'il reçut et de la religion qu'il pratiqua, hésite et désire, craint et souffre, espère et pleure. Notre satisfaction d'artiste ne peut pas réduire au silence notre sollicitude d'ami : — Émile Lante aime trop son époque pour ne point arriver quelque jour à la sagesse, à la conclusion qui s'impose à tous ceux qui raisonnent librement. Car aimer le temps présent, c'est comprendre la vie qui passe. Comprendre la vie, c'est découvrir l'art de vivre. — Tout homme capable d'écrire les lignes éloquentes qui suivent est sauvé. Il constatera l'indignité des préjugés de jadis. Il saura se faire le bonheur dont il rêve. « Quelle

époque, écrit Émile Lante, fut plus digne d'inspirer un écrivain que celle qui s'ouvre devant nous, si tumultueusement nouvelle de par le prodigieux apport scientifique et économique du dix-neuvième siècle, — qui, en soixante ans, transforma les conditions de la vie et, par conséquent, les hommes et les paysages, qui ajouta aux sensations vieillies des sensations inéprouvées et joignit aux souffrances amoncelées par les siècles écoulés des souffrances plus violentes et plus subtiles qu'éclairent des fulgurants espoirs naguère inconnus. »

D'autre part, si j'étais inquiet relativement à l'évolution des idées de M. Lante, ceci me rassurerait : M. Émile Lante ne garde avec les doctrines du passé que des relations toutes sentimentales. Il ne reste leur vassal que parce qu'elles sont encore ce qu'un poète appela tendrement : « les jolis mensonges de nos mères ».

Deux autres caractéristiques : M. Émile Lante ignore la révolte ; M. Émile Lante ignore la haine. La vigueur peut exister sans la première et l'amour sans la seconde.

Le poète des *Émotions Modernes* possède une âme tendre d'une sensibilité pathétique. Il a un talent d'une subtilité intéressante, — un tantinet maniérée parfois. Son cœur vibre à la moindre brise. Comme un cristal fragile, ce cœur sonne doucement, longuement, en mineur... Il est un peu fêlé ce cœur, — il l'est exquisement, — à peine.

Le « procédé » de M. Émile Lante — excellent

intuitif, — vaut d'être étudié, analysé. Il y a des découvertes à faire dans son patient démontage. Voici, pêle-mêle, quelques exemples. Mes lecteurs, ayant des documents en mains, pourront conclure à ma place.

I. Flic, flac, floc, flic, disent les gouttes ;
Flac, floc, flac, répond le carreau.
Ce sont des mots d'amour sans doute
Que se disent le verre et l'eau ?
Ou, serait-ce une raillerie,
Au passant trempé qui s'émeut
D'être sorti sans parapluie ?
Les vitres parlent quand il pleut.

(*Les vitres parlent*, p. 19.)

II. J'ai vu, dans les triomphes d'août, l'orgueil des plaines
Tressaillir aux efforts puissants des moissonneurs...
... J'ai vu par les cités fumeuses d'ouvriers
Frissonner vers le Ciel les usines fécondes
Tandis que s'abattant aux enclumes de feu
Les marteaux martelaient des chants de fer joyeux !...
J'ai vu, le long des quais, meurtris de charges lourdes
Des hommes, demi-nus, fauves, échevelés...

(*La Magie de voyages*, p. 65.)

III. C'est à toi qui m'appris (Toi dont les yeux célestes
Sont anxieux encor de tous mes jours prochains),
A dire, agenouillé sur tes genoux austères,
Le front bas, à mots lents, et joignant les deux mains,
Ma prière du soir...

(*A ma mère*, p. 74.)

IV. Il brûle dans la chambre où, les prières dites,
Le prêtre et le mourant parlent d'éternité ;
La nuit, sur l'autel brut, auprès de l'eau bénite,
Le cierge veille avec la sœur de charité.

(*Cierges d'église*, p. 110.)

V. a) Si tu pouvais savoir mon aimante détresse.
Je crois que tu viendrais, tranquille, le front doux,
Ouvrir tes chastes mains, ouvrir ta chevelure,
Au seuil de ma maison m'offrir l'or de ton cœur
Et verser sur le mien, à flots vibrants, l'eau pure
De ta voix inconnue.

(*Le confiant espoir*, p. 158.)

b) Si tu veux, en été, nous irons vers les dunes,
Le sable sera bleu sous l'ombre du ciel bleu :
La lune berçant l'eau, la mer berçant la lune,
Mille étoiles riront dans le rire des cieux.

(*Si tu veux*, p. 175.)

M. Émile Lante écrit en *vers libérés*. Il fait partie de notre *École française* (1). Pourtant son vers hésite quelquefois. Son rythme se montre souvent incertain. Sa langue n'est pas toujours très pure, très grammaticale. Pour tout dire : M. Lante est un peu trop victime de la *sonorité*. Mais ces défauts deviendront de puissantes qualités. L'avenir de l'auteur des *Émotions Modernes* n'est pas douteux. Il a fait songer à Sully-Prudhomme mon vaillant confrère Louis Lumet. Il m'oblige à un rapprochement assez étroit avec Huysmans. Que sa fébrilité s'atténue un peu, qu'il soit en possession de *tout* son *métier*, qu'il mette plus souvent en œuvre, dans ses vers, son ardent régionalisme, il sera parmi les premiers de nos poètes. Il a des dons magnifiques, et, spécialement, un instinct impressionniste de premier ordre. Il nous doit de belles œuvres. Il nous les

(1) V. *La Foi Nouvelle*, recueil, précédé d'un manifeste. (Fasquelle.)

donnera — impeccables. Nous sommes quelques-uns, — à Paris et ailleurs — à nous réjouir de cette certitude.



## VII

### A MÉDAN. — 3e ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ÉMILE ZOLA

Aux pelouses neuves de Maisons-Laffite la paix vieillotte de Poissy, ancien bourg royal, succède. Le train roule entre des frondaisons rouillées. Des feuilles mortes valsent un instant derrière lui. Elles retombent sur la sécheresse du ballast. C'est, à présent, un paysage de tuiles rouges, de collines bleues et d'eau nacrée. Quelques barques glissent sur la Seine. L'eau qui tombe des rames pousse de grands cercles souples vers les rives. — Villennes !... Ce nom léger, mélancolique et sonore comme une brise nonchalante dans un crépuscule plein de cloches lointaines, tinte sur le quai de la petite gare subitement envahie. Nous allons tous, familiers, disciples et fidèles du grand écrivain disparu depuis déjà trois ans, vers la « maison de Médan ». Que de souvenirs elle évoque cette maison ! que de rêves elle vit éclore ! que de projets splendides elle abrita !... que de paroles mémorables

elle entendit ! Nous allons tous, par groupes. Un grand silence plane sur la campagne. Les voix basses des *pèlerins* ne le troublent pas. — Toute l'intellectualité française est représentée dans cette foule en marche.

Voici la maison. Elle est simple et vaste. Elle sourit au paysage (voilé de brume comme des yeux sont brouillés de larmes), de toutes ses briques vieux rose, pâlies par le temps. Voici le jardin où les fleurs commencent à mourir, où les oiseaux se taisent dans les arbres. Un buste sur une stèle. Des palmes et des fleurs. Quelques chaises. La foule se groupe en hémicycle devant l'effigie du formidable écrivain. Pas de places de faveur et pas de hiérarchie. Il n'y a ici que des amis, il n'y a que des fidèles communiant dans la plus légitime des admirations pour le plus vaillant des maîtres de la plume. On se serre les mains sans rien dire comme dans une nécropole. Et ce jardin, et cette maison vide, et ce paysage accourant tendrement depuis l'horizon apâli, forment bien une sorte de cimetière où chacun des assistants retrouve des souvenirs d'heures mortes... Rien n'a changé. Seulement, par une porte ouverte, les salles apparaissent vides de meubles et pleines d'ombre fauve. La gigantesque verrière du cabinet de travail absorbe la lumière diffuse qui pleut du ciel. Oh ! la tristesse indicible de songer que, *là-haut*, le Maître avait fait inscrire, sur la hotte de sa cheminée monumentale, cette devise qu'il avait toujours (manuscrite au temps de sa jeunesse) sur sa table : « *Pas un jour sans une ligne !...* »

Hélas ! la main qui nous donna tant de pages chaleureuses, tant de livres immortels, s'est glacée pour toujours... Longtemps, comme si tous ces hommes n'avaient qu'une seule pensée, le silence et l'immobilité planent. Nous songeons aux *Veillées*, à *l'Œuvre*, à *Germinal* et à *Fécondité*.

Octave Mirbeau, en casquette de drap, s'immobilise. Ses yeux, verts comme la mer sur nos côtes natales, ont perdu leur froideur et leur ironie. Alfred Bruneau, que je considère comme le plus *savant* de nos musiciens, regarde droit devant lui, l'esprit ailleurs, sans doute auprès de celui qui lui fournissait ses livrets. Tout près, Alfred Dreyfus, blanchi, vieilli, déjà voûté par toutes les tortures qu'il décrivit dans son volume si peu littéraire et si poignant : *Cinq ans de ma vie*, réfrène une émotion violente. Notre bon éditeur Eugène Fasquelle, souriant et calme parmi tous ces gens dont beaucoup sont « *ses auteurs* », rayonne de joie devant ce recueillement, devant cette sympathie générale pour l'homme dont il répand l'œuvre, pour l'homme qu'il ne cessa jamais de soutenir et d'aimer. M. Charpentier avait commencé. M. Fasquelle continua à maintenir de bonnes traditions, — disparues aujourd'hui presque partout dans le monde de la littérature. Ailleurs c'est Maurice Le Blond, J.-C. Holl, le romancier, Albert Doyen le compositeur, Saint-Georges-de-Bouhélier, petit, frêle et pâle, Alexandre Charpentier, solide et résolu, Claude Monet le peintre, le sculpteur Derré qui exposera au Salon d'Automne une *Louise Michel*

admirable, le colonel Picquart, Bernard Taft, Fernand Desmoulins, Georges Loiseau... tant d'autres !... C'est l'heure des discours. Ils sont trois. Ils sont courts. Ils sont beaux.

M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique, se lève le premier. Sa silhouette géante et mince domine le public. Il parle doucement, clairement, sans geste. Peu à peu l'émotion qui l'étreint passe sur nous. Mme Zola, livide, roidie, très pathétique, pleure en silence. Et lorsque M. Mesureur se tourne vers elle qui donne aux pauvres le domaine historique de Médan ; lorsqu'il lui déclare, avec un tact parfait et avec une voix qui tremble, qu'elle « ne perdra pas Médan, si elle veut bien considérer toujours qu'elle sera ici chez elle » et qu'il entend rester son collaborateur « pour consacrer Médan au souvenir du grand écrivain et y faire respecter le culte que lui ont voué ses admirateurs et ses disciples », la vaillante femme étouffe un grand sanglot. M. Mesureur a profondément ému tout le monde.

Paul Brulat lui succède. Paul Brulat, l'auteur de *la Gangue*, d'*Eldorado* et de beaucoup d'autres œuvres belles, parle au nom des amis du maître. Il le fait doucement, pieusement. Il définit la personnalité de Zola, « ce brave homme de grand homme ». Il permet à ceux qui ne connurent pas l'auteur de *Travail* de comprendre mieux la valeur de cette affirmation de M. Mesureur : « *Nous ne laisserons pas défigurer ce domaine* où l'âme des choses garde encore l'empreinte du génie. »

Marcel Batilliat, le délicat poète de *Versailles-aux-fantômes* et de *la Joie*, qui paraît demain (j'ai dit poète à dessein bien qu'il n'ait publié que des romans) s'avance enfin. Il est jeune, grand, éloquent. Sa voix tonne sans outrance. Il parle au nom de la jeunesse littéraire. — Il rend hommage à l'auteur de *la Terre* avec aisance et impartialité. Il rappelle la boutade de Zola : « C'est fini entre nous belle jeunesse ! » et il évoque les sombres jours de l'Affaire où Zola trouva parmi les jeunes ses plus ardents défenseurs et ses plus dévoués partisans. Le discours de Batilliat est une durable page de littérature. Il motive de fréquents bravos. Sa conclusion est splendide et très simple :

« Si Émile Zola fut naguère « un moment de la conscience humaine », il est aujourd'hui, par son œuvre, par son influence, par sa pensée, l'expression magnifique et pure *de la conscience de notre patrie*. Plus tard, quand viendront les temps que son lucide génie a entrevus, les temps de progrès, de vérité et d'harmonie, où d'autres générations règneront plus heureuses sur la terre plus fleurie, Zola, le prophète et l'apôtre, sera encore et toujours la conscience sereine, la conscience vivante et joyeuse, la conscience éternelle de l'humanité !... »

Mme Zola, maternelle, embrasse Batilliat. Il fut de ceux qui veillèrent Zola.

C'est fini. La foule se disperse dans les allées du parc et dans les salles de la demeure. L'horizon familier à l'auteur de *Nana* s'étend au lointain. Un coteau dont les lignes souples sont une harmonie... De

petites maisons aux toits de tuiles l'escaladent. Des prairies fraîches. Des saules d'argent. Des peupliers en lignes. Des frênes qui plongent dans la rivière leur image renversée. Puis les pelouses du jardin jonchées de pétales meurtris... Un arbre déjà cuivré ressemble à un énorme jet d'or liquide. Les feuilles qui tombent de ses branches ressemblent à des gouttelettes. Il y a dans ce site une ambiance de paix, d'existence calme...

Sur la voie toute proche une locomotive siffle. Elle va vers Paris, vers la fièvre, vers la Vie... Elle passe.



## VIII

### AU LITTLE-PALACE

Les invitations, dessinées par Abel Faivre qui se souvient parfois d'être mieux qu'un admirable caricaturiste, nous convièrent à la réouverture. Les corvées recommencent donc!... Les invitations! Elles sont aussi nombreuses que les feuilles mortes. Le spectacle que nous offre M. Marcel Berny n'est pas aussi triste que celui de l'automne. Il est gai, très gai, follement gai. Il est aimable; il est brillant; il est exquis. Il a obtenu le plus éclatant succès devant le public des premières.

Il se compose d'abord d'un acte d'ironie très fine de M. Maurice Leblanc, qui avait, jusqu'à présent, publié surtout des romans et des nouvelles tragiques. Nous commencions à l'appeler l'« André de Lorde du roman » lorsqu'il s'achemina vers la *littérature sportive*. Le voici au théâtre rosse. Il réussit partout. Son acte a pour titre : *Monsieur Candaule*... Tout un programme !

L'œuvre principale représentée ce soir est une revue. Titre : *Une... au sucre !*... Elle est un des chefs-d'œuvre du genre. Il est vrai que l'interprétation peut être classée parmi les meilleures. L'extraordinaire parodiste Gibard, que nous avons pu applaudir dans tous nos grands music-halls, fait preuve d'un talent de psychologue. Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus cruellement sagace que lui dans ses imitations de Sarah Bernhardt et de Jaluzot. Émile Wolff, beau comme un dieu, retrouve au *Little-Palace* ses succès de la Renaissance et des Menus-Plaisirs. Mlle Gaby de Naval est fort jolie. Elle ressemble à Mata-Hari comme Coppée ressemble à Sardou. Mais Mariette-Sully ne ressemble à personne. Elle est toujours différente sans jamais cesser d'être elle-même. Vive, gracieuse, élégante, spirituelle, jolie à emparadiser tous les damnés du septième Cercle et à damner tous les saints du huitième ciel, elle pétille comme une mousse de champagne. Son rire tinte ainsi qu'un carillon de cristal et sa verve jaillit telle une pluie d'étoiles. Elle nous a prouvé que l'inoubliable créatrice de la *Poupée* et de *Véro-*

*nique* était plus que jamais digne de sa renommée. Mariette Sully c'est une volière d'oiseaux des îles qui chante !... Des autres acteurs je ne dirai rien.

Mais les auteurs de : *Une... au sucre !* : le romancier Maxime Formont, le courriériste Max Viterbo et l'auteur dramatique Jules Berny, eurent raison de collaborer. Il se sont mis à trois. Ils ont de l'esprit comme quatre.



## IX

### SAO VAN DI

*Roman de mœurs laociennes, par* Jean Ajalbert.

Pierre Loti est loin de nous. Déjà. L'exotisme de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand a évolué. Nous avons vu naître et grandir la délicieuse nostalgie de l'Orient. Elle date surtout de Leconte de Lisle et de Victor Hugo. Nous avons eu Fromentin classique, énergique et reposé. Nous avons eu Théophile Gautier, romantique sagace. Nous avons eu Loti tourmenté, tendre, habile, aimable, pittoresque et voluptueux. Il est un touriste idéal, un voyageur expert. Mais il ne veut jamais être autre chose qu'un européen transplanté. Son exotisme se réduirait facilement à un cadre, à un décor, à un paysage chan-

geant, curieux et nouveau, où palpitent les émotions poignantes et l'indicible mélancolie qu'il a mises dans l'amour humain. L'exotisme de Loti n'est qu'un bel accessoire. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'auteur d'*Aziyadé* soit réductible à un Maizeroy qui voyagerait.

Notre époque d'altruisme, d'utilitarisme et d'investigation, ne se contente plus de cet exotisme-là. Elle se penche, avec intérêt et sollicitude, vers *toutes* les races humaines ; elle s'évertue à connaître leur âme, à expliquer leurs gestes et leurs actes. Les idées coloniales subissent l'influence de cet état d'esprit. On sait, enfin, que soumettre n'est pas conquérir, qu'imposer des lois n'est pas pénétrer les secrets des consciences, qu'exploiter n'est pas comprendre, qu'il serait peut-être plus noble et plus habile de considérer les races vaincues autrement que « comme des choses inertes et profitables » (selon l'expression de Louis Lumet), car il est permis d'espérer qu'il serait plus aisé de les diriger dans le sens du progrès et de la civilisation, si l'on connaissait mieux leurs qualités propres et si l'on était plus documenté sur leurs mentalités. Quelques romanciers l'ont bien compris : J.-C. Holl, dans *les Casques blancs*, et Marius-Ary Leblond, dans leurs *Sortilèges*, pour ne citer que les plus récents.

Jean Ajalbert, dans son nouveau livre *Sao Van Di*, qu'il rapporte du Laos, professe tacitement les mêmes idées. L'intrigue de ce roman existe à peine. Kao Som Sène aime Sao Van Di. Il part en voyage. Il

revient. Quelques incidents. Beaucoup de traits de mœurs. Nous vivons de la vie du *muong*, parmi les arbres géants et les fleurs fabuleuses, parmi les lianes d'où les orchidées tombent et se mêlent au vol étincelant des paons et des perruches. Nous subissons la magie des heures et des objets, des attitudes humaines et des grondements du fleuve où d'énormes poissons épineux glissent dans les remous. Vie intense et silencieuse! Les sèves et le sang bouillonnent sous les écorces racornies — au travers desquelles surgit, parfois, un éléphant, — et sous les épidermes de bronze qui ne savent se parer que de grappes fleuries. Nous ne pressentons à aucun moment *la présence du blanc*. Loti disait *Je*. Ajalbert ne paraît point. D'autres continueront ce qu'il a commencé dans cette œuvre d'une écriture puissante et d'un coloris admirable. Certaines descriptions demeureront parmi les meilleures pages de notre littérature. Jean Ajalbert fut toujours un homme d'avant-garde, d'ailleurs, aussi bien en littérature, qu'en art et qu'en politique. J'ai pour son talent la plus vive estime. J'ai pour son caractère la plus sincère admiration. Je ne sais où ces lignes le rejoindront. Sa dernière lettre nous était écrite à bord du paquebot *le Tonkin*. Elles lui seront agréables, car il verra en elles un témoignage d'amitié profonde. Il sourira doucement en se tournant du côté de la France, et puis, résolument, il reviendra vers l'avant du navire qui soulève l'Océan en ailes bleues symétriques — des ailes battantes vers l'inconnu, des ailes dirigées vers notre avenir colonial. Il est contenu tout

entier, cet avenir, dans le mystère des âmes indigènes, — âmes composites, à la fois très nouvelles et très vieilles, — additions d'atavismes obscurs et lointains. Les colonisateurs se sont conduits envers elles de telle sorte que nous ne pouvons encore les juger avec certitude.

> Quid ? caput abscissum demens quum portat Agave
> Gnati infelicis, sili tum furiosa videtur ?



## X

### LILLE-EN-FLANDRE

On traversa la banlieue de Paris, qui, peu à peu, s'est égayée vers Goussainville et vers Liancourt ; on évoqua la féerie des rivages italiens devant le couchant qui trempait des laques pourpres dans les marais picards ; on fut ému en écoutant la chanson des peupliers de Corbie qui commençaient à perdre leurs feuilles jaunes, — comme des vieillards mourants sèmeraient leurs dernières pièces d'or ; on obéit au geste des premiers moulins à vent surgis à Corbehem, et l'on arrive à Lille dans un fracas d'aiguilles brutalement ouvertes et de plaques tournantes secouées.

La gare, énorme, sévère, toute en fer. La ville! Du moins on a cru que c'était la ville... Une animation aussi intense que celle de Paris peuplait les rues. Des *cars* électriques tout battant neuf, grinçaient sur les rails qui font le tour de la place de la gare et déchiraient le grondement incessant de la cité à coups de timbre. Des « D'sirés » de Saint-Sauveur et des « Deuph's » de Roubaix offraient, non « la belle Valence » des boulevards, mais :

— Des *oranches*... des bell's *oranches* !

Et l'on a ressenti tout de suite une amertume et une terreur irraisonnée. La rue Faidherbe, grouillante de passants fébriles, marqués au front par l'angoisse générale, mêlaient leurs redingotes, leurs paletots, leurs vareuses. La nuit pleurait sur la cendre diurne en gouttes bleues et vertes... Des lampes à arc scintillèrent. Des rideaux de fer glissèrent devant les glaces des magasins comme le couperet de la *Veuve* descend entre ses portants couleur de sang. Sur une façade, un mot apparut en lettres rouges : *Bodega*. Plus loin, une chaîne de lampes électriques écrivit : *Posada*.

*Bodega ! Posada !*... On nomme ainsi les établissements spéciaux où les buveurs de bière aux joues roses viennent déguster les vins incendiaires d'Orient, d'Espagne, de tous les pays du soleil où les boissons rutilent et où les épidermes se dorent comme les pierres... *Bodega*, *Posada*... Des toilettes froufroutantes s'engouffrent dans ces maisons, à la sortie des spectacles, de ces tristes spectacles « parisiens »

où le public septentrional n'applaudit jamais, n'écoute pas et dont il s'échappe avant la scène ultime !

Car le Nord a ses spectacles à lui, pour lesquels il se passionne. Il faut l'avoir vu, fou de férocité, aux combats de coqs de la place Saint-Martin et des quartiers populaires où pleurent, les jours de fête, des orchestrions inlassables et des accordéons sanglotants parmi les hoquets des ivrognes ! Et l'occupation espagnole inocula à ces organismes trépidants les fièvres des faubourgs ibériques ; elle produisit aussi les croisements énigmatiques, affolants, anormaux, admirables, que l'on rencontre aux carrefours pauvres. Car la ville n'existe pas dans les quartiers neufs. Pour comprendre Lille — *qui n'est pas la Flandre* — il faut l'aller chercher dans ses rues populeuses, dans ses impasses honteuses, dans ses couloirs infâmes, dans ses venelles miséreuses. Les hôtels somptueux, les palais immenses, les églises rares et tragiques, sous leurs pierres noircies, comme les dessins de Victor Hugo, les usines gigantesques aux mille fenêtres aveugles, les rues vastes et cosmopolites, les paletots banals et les toilettes de courtisanes, qu'importe !

Il faut aller dans les faubourgs, sur les quais morts de la Deûle immonde, dans les repaires inconnus, vers les lieux inavouables où toute la race septentrionale se montre librement, hors des conventions et des attitudes officielles. Il faut aller dans le Lille inconnu... Et qu'importe encore, si parmi ces infortunes, ces déchéances, ces cruautés, il sied d'avoir le

revolver au poing ?... Oh ! le fouillis médiéval des maisons de la *Place aux Oignons* où d'énormes rats vivent dans les rues ! La splendeur ignoble de la rivière pourrie qui passe sous le tragique *Pont-d'Amour* et finit entre les maisons titubantes et sous le vomissement de mille tuyaux d'égout, on ne sait en quel cloaque !... Oh ! ces monuments déchus du quartier de la Basse-Deûle, où les fleurs de lys martelées aux époques révolutionnaires, et les clochers mutilés où de pauvres airains jasent encore, dominent des passions atroces et splendides de violence !... Oh ! les rues anciennes du *Curé Saint-Étienne* (des Carolus Duran authentiques y trônent dans d'infâmes demeures), les rues de la *Halloterie*, des *Trois-Molettes* où de pauvres savetiers travaillent et dorment dans des caves humides !...

Comment ne pas citer les enfers ouvriers qui prolongent la ville : Fives, noir et silencieux ; Pont-du-Lion-d'Or, rouge et hurlant ; Croix-Wasquehal où quelques champs s'obstinent à verdir ; Rougebarre, multitude de maisons à briques sales, tassées en cités ouvrières parmi des terrains vagues où des gamins vagabondent, courent, criaillent, se roulent, vivent d'une existence exclusivement animale que perturbent seules les torgnoles et les cris des mères que le travail forcené aigrit et des pères qu'abrutit l'alcool absorbé dans les estaminets innombrables : *Au retour des Dondaines*, *A la bonne Bistouille*, *Au genièvre de Wambrechies*, etc... Plus loin, c'est Roubaix, ville de tous les meurtres et de toutes les

folies, puis Tourcoing tout près, localités extraordinaires où tout est démesuré, où la vie humaine n'a plus de valeur, où rien n'est sacré, où tout se mêle et se désordonne !... Mais plus loin c'est Mouscron, Menin, c'est la Belgique calme et verte, ses sentiers bordés de saules dans lesquels de beaux enfants placides se promènent.

Lille est d'ailleurs remplie de contrastes. Saint-Maurice, quartier des rêveurs et des rentiers, s'étage, en dehors des fortifications, en terrasses verdoyantes, parmi lesquelles de petites maisons mettent leurs sourires multicolores. Il suffit même, dans les quartiers laborieux, que l'hiver éparpille un peu de neige sur les choses, pour que la vision change toute. La ville paraît être en léthargie. On n'entend plus le claquement des roues sur les pavés. Les ballots de coton passent, dans leurs longs tombereaux à essieux coudés, comme des cercueils sur d'étranges voitures mortuaires. La brume cerne les choses et les idéalise. Lille est blanche et bleue comme un rêve, elle est d'argent et d'azur comme une enluminure de missel.

L'atmosphère fuligineuse s'est métamorphosée en brouillard matinal. Hélas ! le mensonge des saisons ne voile pas assez la vie douloureuse des hommes ; car des fumées noires s'élèvent et s'étalent sur toute cette féerie !

Or, tout cela est un symbole. Vice et héroïsme, paresse et travail !... Les races septentrionales, actives, sont les plus profondément vibrantes, les plus passionnées de toutes les races humaines, car

les sensations et les croyances, les angoisses et les amours méridionales sont plus exubérantes et plus superficielles. Cette idiosyncrasie se vérifie par l'Histoire ; elle explique le protestantisme à elle seule, par exemple. Dans le Nord, pas de médiocrités, pas de fanfaronnades ; des héroïsmes et des crimes réfléchis ; des affections invincibles, des enthousiasmes sérieux... Accumulations d'énergie, condensations d'âmes. Anxiété incessante jusque dans la folie des *ducasses* et dans le tohu-bohu de la « Braderie » ou l'allégresse du « Broquelet » (fête des broches).

Dôit-on me taxer d'exagération ? Lille-en-Flandre, je le répète, n'est pas vraiment une cité flamande. Hazebrouck et Bailleul, villes du blé et du houblon, méritent mieux ce titre. Lille, Roubaix et Tourcoing forment un monde spécial, étrange, affolant, isolé, que peu d'hommes explorèrent.

Ah ! vivre quelques jours dans la rue des Étaques ou dans la rue du Frénelet, ces enfers instructifs !... ou rêver quelques nuits au bord de la Deûle, déserte et morte, dans laquelle les étoiles s'obstinent à plonger des barres de cuivre !... Ah ! le sommeil de Lille fait de cent mille insomnies qui se dissimulent !...



## XI

### LES IRRÉVÉRENCES DU COMPOSITEUR D...

« ... Mais vous ne connaissez pas la dernière de ce brave W... »

— Qui désignez-vous par cette initiale ?

« — Vous ne connaissez que lui... Il se prénomme Charles-Marie... Il est l'auteur d'une *Jeanne d'Arc* représentée à l'Hippodrome (que dirigeait alors Houck, — l'ancien Hippodrome naturellement !) en 1890. Un autre W... l'éreinta dans une petite revue que dirigeait Tola Dorian, flanquée de ce pauvre Léo Trézenik et du beau Rodolphe Darzens qui « sporte » mieux depuis qu'il se divertit intelligemment au nouveau jeu que l'on est convenu d'appeler : le jeu de l'auto... Cet autre W... (Willy pour ne pas le nommer) qualifia mon W... (C.-M.) « organiste anémique » et fulmina contre sa *Jeanne d'Arc* en ayant la générosité de ne pas vouloir faire du directeur de l'Hippodrome un « Houck émissaire ». Mais je reviens à l'histoire promise... »

— Emploierez-vous la forme dont vous usez d'ordinaire ?

— Bien entendu... La scène représente « la *Classe* de M. W... (C.-M.). Un élève chante une des mélodies du « Maître ». Ce dernier entre à brûle-pourpoint. Il écoute un instant « sa partition », puis il interrompt :

« — Mais enflez l'*ut*, *Monsieur !* Enflez donc l'*ut* ;
« L'élève réplique avec calme :
« — Maître, c'est un *si bémol...*
« — Un *si* b... !
« Le Maître W... a bondi. Il se penche vers le papier... C'était vraiment un si bémol !... »

Et l'implacable D... plaque sur l'ivoire quelques accords invraisemblables...



## XII

### DEVANT UN PAYSAGE

Wilde a prétendu que la nature est nue, monotone, inachevée, qu'elle *manque de plans*. Quelle hérésie pour qui sait voir tout simplement ! Quel mensonge pour qui conserve son âme à l'abri des théories artificielles, et (sans médire de Gustave Moreau cachant la femme sous les joyaux) peut encore préférer la nudité à la parure ou, au rebours du grand « Théo », la chair au marbre !... La nature est variée à l'infini. Elle se renouvelle de site en site, et les sites eux-mêmes se différencient à l'infini suivant les points de vue, les heures, les éclairages, le temps... et aussi suivant l'état d'âme de leur spectateur.

Vouloir chercher les lois de l'esthétique du paysage,

est une vaine fantaisie cérébrale. Il faut admettre que tout ce qui est naturel est beau comme tout ce qui est supérieur à l'homme, comme tout ce que l'homme ne peut pas créer. On peut, à peine, dans cet ordre d'idées, indiquer que la splendeur du paysage devient d'autant plus grande que le développement des éléments qui le composent est intégral et normal. Rien de plus.

La hideur n'est que l'œuvre de l'homme. Elle résulte d'un état d'âme discordant spontanément avec le paysage, ou bien elle est la conséquence d'une mutilation ou d'une transformation artificielles. L'œuvre humaine a sa beauté, une beauté que l'homme doit, fatalement, juger supérieure. Mais quelle que soit la grandeur triste et formidable d'un paysage d'usines ou la joliesse maladive d'une banlieue de grande ville, l'épanouissement libre de la nature les dépassera toujours. L'homme est à plaindre qui, prisonnier d'habitudes prises ou de codes qu'il rédigea, ne la comprend pas.

Vivre loin de toutes les hypocrisies contemporaines, dont nous sommes les victimes, quelles que soient notre lucidité et notre indépendance, quel rêve!... Mais il existe un *devoir social* auquel il est criminel de se soustraire... Nous avons derrière nous des siècles. Nous devons être l'addition de notre race. Ayons du courage... Demeurons...

## XIII

### LA QUESTION DES PATOIS

Lorsque Barbey d'Aurevilly écrivait : « Je suis plus patoisant que littéraire et encore plus Normand que Français », il commettait une jolie boutade et il se calomniait deux fois.

La France est un pays et une nation. Nous n'ignorons pas au prix de quels efforts et après quelles péripéties notre patrie s'est constituée. Aujourd'hui, elle est complètement unifiée ; les provinces soudées forment un ensemble homogène. Les races se sont mêlées. Il y a dans nos régions, en dehors de toutes questions politiques, communauté de gouvernement, de souvenirs historiques, de gloire littéraire et artistique, d'intérêts industriels et commerciaux, d'espérances générales. Il y a unité de langue.

La langue est la première chose — et peut-être la seule — de laquelle on puisse dire qu'il est indispensable qu'elle soit uniforme sur toute l'étendue du territoire. Cette langue est le dialecte définitif, le résultat, pas toujours logique, mais très naturel, de tous les autres dialectes usités chez nous au cours des siècles. Ce dialecte est le grand, l'unique verbe qu'il importe d'enseigner dans les écoles, le verbe magnifique façonné par le génie de la nation totale et perfectionné par plus de dix siècles de littérature.

Pourquoi donc, à cette heure, vouloir reconstituer les dialectes de jadis? Les dialectes ont disparu. Je n'aurai aucun contradicteur si j'applique cette appellation au berrichon, au picard, au bourguignon ou au limousin. Mais si j'agis de même à l'égard du provençal et du breton, je sais par expérience qu'il n'en sera pas tout à fait de même. Je le ferai pourtant.

Je veux parler surtout du breton, parce que la *Littérature bretonne ancienne* de M. Maurice Duhamel me fournit une occasion et puis parce que l'étude, même succincte, de ces deux questions dépasserait de beaucoup les limites que je m'assigne. J'indiquerai néanmoins, dès aujourd'hui, que Mistral et les bardes bretons font œuvre d'archéologues littéraires. Le grand poète de *Mirèio* connaît mon sentiment à cet égard et il se rappellera, en lisant cet article, la discussion que nous eûmes là-dessus, dans la splendeur calme du vieil Arles, voici un ou deux ans.

* * *

En Bretagne, des *Congrès Celtiques* tiennent leurs assises avec régularité. Ils sont intéressants, sérieux avec excès — même dans leurs conséquences grotesques. Paris a eu des sârs, des mérodacks, des mages, des kabbalistes. Armor a eu des bardes. (Je ne fais pas mention à Paris du barde Théodore Botrel, parce qu'au point de vue littéraire M. Botrel n'existe pas.) Ces bardes prennent parfois le titre et la robe de druide, et, dans des cérémonies étranges, ils coupent

le gui sacré. D'autres fois, hissés sur quelque menhir historique, ils récitent des prières païennes « reconstituées » et se tournent vers les quatre points cardinaux « pour y souffler l'esprit celtique ». C'est admirable. — Ils prononçent aussi, en français bien entendu, des discours véhéments où ils s'efforcent de mettre en relief les splendeurs de la langne bretonne qu'ils travaillent à faire revivre pareille à ce qu'elle était il y a dix siècles. Les Bretons, en général, parlent français lorsqu'ils habitent près des villes. Lorsqu'ils gîtent loin des centres, dans la désolation grandiose des monts d'Arrée où les bruyères s'obstinent à sourire, le *patois* dont ils se servent est un Breton qui s'est métamorphosé dans la suite des âges et qui ressemble assez mal aux *sonious* des aèdes anciens. Ce parler varie de village à village — et c'est là une des caractéristiques des *patois*.

D'ailleurs, le breton écrit n'existe presque pas. La majorité des poètes bretons de valeur écrivent surtout en français. Faut-il citer : Anatole le Braz (qui remarque avec justesse : « ce qu'on appelle originalité bretonne n'est, en dernière analyse, qu'un résidu du moyen âge apparu comme original parce qu'il y a quelque cinq cents ans qu'il est aboli ») ; faut-il citer encore : Charles le Goffic, Édouard Beaufils, Olivier de Gourcuff, Jarnouën de Villartay, etc... ? Il existe d'ailleurs fort peu de monuments littéraires bretons. Luzel est le seul homme qui fournisse sur cette question des indications précises. La Nationale contient une centaine de manuscrits anciens assez incohérents.

Et lorsqu'on a cité les travaux de M. de la Villemarqué et de Fréminville, l'énumération est à peu près complète.

Qu'on ne dise pas qu'il est impossible d'exprimer *en français toute la Bretagne* ou *toute la Provence.* Paul Arène, Daudet, Aicard écrivirent en français. Imagine-t-on, d'autre part, un Leroy-Beaulieu, un Renouvier, un Curie écrivant en patois?

Des propagandistes acharnés rêvent de supprimer le français au pays des ajoncs. Ils voudraient, en même temps, garder intactes ou restaurer les institutions de jadis, pour ne pas admettre la civilisation, pour conserver la foi religieuse et maintenir, grâce à elle, le fétichisme des principes de l'ancien régime. — Quelques faits pour les incrédules :

Les ecclésiastiques bretons affirment que le français est « la langue du diable », tandis que le breton est celle « de la Vierge et de Sainte-Anne! »... — Récemment, *le Daily Express* publiait cette information stupéfiante : « Les Dames du *Comité de l'Indépendance Celtique*, dont la présidente est Mme la duchesse de Rohan, préparent un appel à toutes les femmes de l'ancien duché pour offrir à Miss Roosevelt (!) la succession de la duchesse Anne, en conséquence de la violation, par la France, des clauses du traité de réunion de 1532. » — Ce n'est pas une « galéjade ». D'autres documents parurent et paraissent. Ils sont encore plus suggestifs, surtout en ce qui concerne la nature du patriotisme empanaché qui a cours dans les milieux réactionnaires

de Bretagne. Une publication (*Ar Bobl*), publiée en patois local, imprime des affirmations de cette hardiesse : « La Bretagne ne s'enrichira que le jour où elle pourra, avec l'appui de la Grande-Bretagne et de l'Amérique, réorganiser une marine marchande. » Voilà ce qu'on enseigne au peuple naïf de là-bas ! Ce n'est pas du régionalisme, mais de l'hervéisme à rebours.

Voici mieux. Au cours d'une série de polémiques motivées par une de mes études sur les patois locaux, — polémiques qui me mirent aux prises, il y a quelque temps, avec des gens de valeur comme MM. Loth, recteur de l'Académie de Rennes, Tiercelin, l'exquis poète qui dirige *l'Hermine*, et avec les écrivains du *Terroir Breton* (de Nantes,) un barde, M. Yves Berthou, me répondit, entre autres choses, ceci : « Je mets actuellement sous presse un volume de poèmes en langue bretonne (*Dre an Delen hag ar C'horn-Boud*.) Une traduction littérale *en patois officiel de l'Ile-de-France* (*sic*) permettra de constater combien je méprise le langage artificiel (!?) qu'ils (les Français) parlent et l'esprit servile qu'ils doivent à vingt siècles d'esclavage subi sans révolte. »

Et plus loin : « Je m'accuse d'avoir payé mon tribut aux vainqueurs (les Français) en publiant une demi-douzaine de volumes dans leur *patois sans nom* (*sic*). Il y a une âme bretonne, mais il n'y a pas d'âme française, parce que le français n'est pas une langue. Foin donc de ce français, patois de mensonge et de duplicité, insuffisant à lui-même, tributaire de toutes

les langues, incapable de créer un seul mot nouveau, grotesque patois académique que le peuple de France lui-même n'a jamais pu apprendre et à qui l'on n'accorde plus cinquante ans d'existence ! » (*sic*) (1).

Je ne crois pas que le grotesque fut jamais mieux atteint.

En dépit de mon contradicteur breton, nous avons une langue nationale, bien vivante, précise et musicale à souhait. Elle est le « patois sans nom » de Flaubert, le « patois de mensonge » du breton Renan, le « patois de duplicité » de Lamennais, le « grotesque patois académique » des Goncourt, le patois « incapable de créer un seul mot nouveau » de Laurent Tailhade et de J.-K. Huysmans !... Il est odieux de nier le passé. Il est criminel de s'y cantonner. La résurrection des patois réveillerait le particularisme à outrance, le séparatisme funeste, les vieilles querelles de jadis. Sachons garder nos qualités héréditaires, développer nos énergies locales, mais sachons aussi les diriger et les réunir, faute de quoi le remède décentralisateur serait pire que le mal.

L'excellent Félix Gras a eu le mot juste : « J'aime mon village mieux que ton village, écrivait-il; j'aime ma Provence mieux que ta province; j'aime la France mieux que tout. »

(1) *L'Hermine,* revue de Bretagne, t. XXX, 3e livre, p. 135 et suivantes.

# XIV

## JEAN LORRAIN

M. Ernest Gaubert, poète sonore, né « sous le ciel athénien de Béziers » ou, peut-être, « sous le ciel bitterrois d'Athènes » (selon l'expression d'un bon critique), vient de publier la biographie de Jean Lorrain. Elle est fort bien faite cette biographie. M. Gaubert réussit mieux dans le panégyrique que dans le roman ou le journalisme. Il paraît avoir trouvé sa voie. Je le constate. Je suis certain que M. Gaubert sera heureux de ma sincérité.

Mais Jean Lorrain m'intéresse plus que son biographe. Je publierai, quand il faudra, une étude détaillée sur sa vie et sur son œuvre. De la brochure éditée par la maison Sansot et C^ie^, je ne veux retenir que ceci : Lorrain réfléchit. Il est las de sa réputation pourtant établie avec un grand soin. Il a quitté Paris pour jamais, — Paris où il « s'aigrissait » et se « pourrissait »... La santé morale lui est revenue avec la santé physique. Il revient à la Nature, à la vie saine, au grand Art. J'espère qu'il reviendra aussi à la grammaire française. — Puis, sans m'associer à l'irrévérencieux montmartrois (Numa Blès, je crois), qui prétend que Lorrain s'est toujours

Trop occupé d'Eraste et trop peu de Sylvie,

ce qui est de l'ironie puérile est trop aisée, je souhaite que le père *de M. de Phocas* fasse plus de vraie littérature (il le peut s'il veut) et moins de publicité, et aussi que, parmi nos grands compatriotes des bords de la Manche, il se souvienne plus de Flaubert (1) et moins de d'Aurevilly. Alors, — car Lorrain demeure un coloriste délicat et vigoureux,— alors peut-être pourrons-nous vanter comme il sied son style.

(1) «... *J'étais* cassé aux gages, un médecin suédois me remplaçait. Cela *avait été* une véritable révolution de palais; le tiers de la domesticité *avait été* renouvelé, la Schobloska *n'avait* conservé que ses créatures; *c'était* le complet triomphe de la Pologne. Après dix jours d'absence, de Gourkau *était* rentré en grâce : on ne pouvait se passer de ses services. La princesse Benedetta *s'était* retirée à Cimiez chez les Dames Assomptionnistes, elle *n'avait* pu supporter l'affront des reproches essuyés en présence de son ennemie. *C'était* la première fois depuis sept ans que la princesse quittait son fils. L'Italienne *avait* sur le cœur la victoire de la Polonaise. L'événement *avait* fait sensation à Nice. On en *avait* parlé pendant huit jours, presque une éternité dans une ville où la moyenne des scandales *est* de trois par semaine. Pendant quinze jours je rencontrai l'Etcheguerry et le Rabastens traînant l'Avenue de la Gare: astiqués, flambants neuf, ils ne quittaient pas les tables de la Régence et de la Brasserie Alsacienne, installés du matin au soir devant des orangeades; ils *m'avaient* salué d'un sourire, suivi d'un clignement d'œil, et témoigné à leur façon qu'ils ne m'en voulaient pas; notre plan *n'avait* pas réussi, c'est l'aléa des jeux de hasard; ces deux marins *étaient* beaux joueurs. Et puis un soir je ne les revis plus : ils *avaient* dû regagner Marseille »... etc. (Jean Lorrain, *le Vice Errant*. *Journal* du 8 août 1901.) Ce style... journalistique n'existe plus dans le volume de Lorrain. L'artiste s'y est ressaisi. Il dédaignait les feuilles qui l'obligeaient à une production hâtive. N.

Mais si le changement qu'il annonce est réel, pourquoi *la Maison Philibert* ?... Et pourquoi avoir choisi Nice comme résidence, — Nice la ville la plus cosmopolite, la plus dissolue, la plus artificielle, la plus... parisienne d'un littoral admirable sur lequel les villages charmants sont légion, tous paisibles, sains, dressés sur les rochers rouges parmi le parfum des pins, l'encens des eucalyptus, le délire éternel des cigalons invisibles : Théoules et son admirable ravin de la Rague béant sur la chaîne de Maurevieille, la Napoule et sa tour carrée, Agay dans les flots, Anthéore, Figuarette et toutes les calanques où des asiles exquis surgissent depuis Cannes, aux fabuleux palmiers, jusqu'à Saint-Raphaël où les tartanes déploient leurs voiles rouges pareilles à de vastes ailes?

Jean Lorrain est encore un peu victime de ce que Rémy de Gourmont appela « son goût de la dépravation ». Il a emporté d'Auteuil ses grenouilles de bois, de grès, de bronze (elles ne sont pas toutes de Bigot). Il aime toujours son ameublement de marécage.

Attendons les œuvres prochaines (1).

(1) Les œuvres sont venues : *Le Tréteau*, *l'Aryenne*, etc... La mort aussi est venue. Je ne regrette pas ces lignes écrites naguère. J'aimais trop sincèrement Lorrain pour prendre place parmi les flagorneurs... qui l'oublient avec une rapidité aussi grande que la reconnaissance qu'ils lui doivent. G. N. (*Février* 1907.)

## XV

### SAINT-CUCUFA (SEINE-ET-OISE).
### AU BORD DE L'ÉTANG

Une délicieuse vesprée d'arrière-automne. Le soleil n'a déjà plus ses véhémences de naguère. Le vent n'a point encore ses cruautés de tout à l'heure. Je pourrais me croire en Hollande, l'été. Derrière l'étang solitaire, les bois de Vaucresson déferlent, majestueux, vers le Parc de la Malmaison, qui se souvient des rêveries de l'Empereur. Sous la lueur douce du soleil, les verdures se couvrent peu à peu d'une mousseline à peine rose qui bleuit, dans la plaine, jusqu'à l'horizon calme, silencieux, noyé. La plaine ! La plaine sereine et nacrée s'étale immensément, ici — semblable à celle qui précède Dordrecht, celle que la mer prolonge sans transition, celle qui, grâce à la complication des paisibles canaux agricoles (où des paysans pêcheurs de tourbe pourraient tous être signés Puvis de Chavannes), porte des voiles brunes au milieu des cultures !... Et la chanson du vent à travers les futaies imite le bruit d'Océan lointain qui berce l'immobilité des plages hollandaises.

Il n'y a pas de Parisiens autour de l'étang aujourd'hui. Les beaux dimanches sont passés. Les foins sont coupés. La rue du Sentier n'ira plus aux bois. Plus de papiers gras sur l'herbe reverdie, plus d'obé-

sités au milieu des clairières, plus de sueurs citadines baignant les campanules, plus de troupiers et de « boniches » dans l'ombre verte des feuillées. Pas un bruit. A peine perçoit-on le refrain qu'un ouvrier siffle sur quelque route...

Le petit étang s'allonge, clair et vert, comme un bloc de cristal, traversé par des roseaux en lames, en fers de lances, en bouquets d'artifice, par des joncs géants de toutes sortes, par toute la flore splendide et grasse des marécages. Parfois quelques poissons glissent vers les rives : perches voraces, goujons moustachus et craintifs ou chevennes placides. Une multitude de nénuphars couvre la surface de miroirs ternes où viennent s'asseoir des grenouilles à lunettes d'or. Des corolles charnues et fragiles flottent entre les feuilles plates. Elles enchâssent des topazes et des opales dans la malachite de l'eau. Une odeur fraîche monte des verdures environnantes. Un parfum d'anis s'exhale des rives humides.

Une pie traverse l'espace et s'enfonce dans la forêt où les vieux arbres dressent des milliers de colonnes moussues. Ces colonnes jaillissent du sol, rouge des feuilles mortes des ans révolus. Le soleil éparpille des disques d'or pâle sur ce cuivre sombre. De temps en temps un écureuil saute d'un arbre à l'autre et grignote quelque noisette, sur une branche, en secouant sa queue pareille à une moitié de lyre.

C'est l'automne. Non pas l'automne somptueux des pays méridionaux, mais la saison pathétique que l'on comprend bien surtout à Versailles, la saison

où tout agonise. Les amours écloses au printemps avec les fleurs meurent comme elles... Sur le calme des eaux une feuille jaune tombe. Elle flotte et sombre bientôt. Là-bas, une barque pourrie, à demi engloutie, repose sur son reflet. Deux libellules se poursuivent, pareilles à deux bijoux vivants. Un gros bourdon vibre au-dessus d'une touffe de sauge. On dirait un pompon de velours emporté par la brise.

Il fait triste. Il fait doux. Il fait un temps de rêve.

... J'avais emporté avec moi quelques livres. N'ayant pu les ouvrir à Paris, je les avais mis dans mes bagages. Ils y demeurèrent. Je revins. Je comptais les lire ici, avant d'être tout à fait repris par la fièvre de la capitale. Ils sont pourtant choisis, intéressants, souvent mieux, mais le paysage m'accapare. Ah ! certes, ce petit étang, sous ce ciel radieux brodé de volutes blanches, ne ressemble pas à celui que nous décrivit notre pauvre et grand disparu : Maurice Rollinat, dont je lirai *les Ruminations* comme d'autres lisent leur bréviaire. Certes, il n'est point rempli de très vieux poissons aveugles et il se révèle à nous autrement que « par des bruits affreux de crapauds poitrinaires ». Il ne nous fait pas fuir. Il nous attire et il nous retient, au contraire. Les livres se sont écroulés dans l'herbe. L'âme de Watteau semble se manifester dans ce paysage de verdure, d'azur et d'eau. Voici le crépuscule. C'est l'heure où les sylvains quittent leurs retraites. C'est l'heure où les ondines surgissent des roseaux.

Très loin, dans un chemin désert, deux jeunes gens joignent gravement leurs lèvres...

Le vent plaintif et tendre met dans l'espace un léger bruit de soie...



## XVI

### PICRATE ET SIMÉON

M. André Beaunier est un critique habile. C'est incontesté. Après la publication de *Picrate et Siméon*, il demeure ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il sera. M. André Beaunier est exquis, énergique, perspicace, tranchant, roué. Il ne fait pas rire. Il ne fait pas pleurer. Il veut faire penser. Il réussit souvent.

Il manque des jambes à Picrate. Le cheval de Siméon n'a pas d'ailes.

M. Beaunier n'écrit que des pages définitives. Il n'évoluera pas. Je regrette de ne trouver en lui ni le lyrisme à rebours de M. Charles-Louis-Philippe ni la fougue rageuse du maître Octave Mirbeau. Car si M. André Beaunier n'est pas « prodigieusement sublime », il demeure un écrivain précis, craignant d'être trop savoureux ; et d'avoir fréquenté les poètes, il garde suffisamment le souci du mot et le tourment de la phrase.

M. Beaunier se rencontrera bientôt avec M. Jules Renard.

M. Beaunier ne sera jamais populaire pour deux sous, — ni même pour trois francs cinquante. Il s'est trop attardé dans les cénacles ésotériques où quelques talents (qui le regrettent) martyrisèrent la métrique et la grammaire au point de faire de la Littérature une déplorable clownesse « les pieds cruciés en X autour de la nuque », disloquant « ses membres syntaxiques », faisant craquer « ses vertèbres pronominales », « fléchissant sur ses flexions, tordant ses muscles vocabulaires », luxant « ses articulations lexicographiques », épanchant « d'imprévues synovies désinentielles », pour employer le violent style acrobatique de Romain Coolus, qui depuis... nous donna *Antoinette Sabrier*, le chef-d'œuvre.

Mais M. Beaunier produira quelque jour un équivalent de *Poil de Carotte*. C'est fatal. — Nous attendons. Nous espérons, — beaucoup.



## XVII

### RUE D'AMSTERDAM

Devant son immense bureau recouvert par une glace biseautée posée à plat, entouré de livres en monceaux, de papiers en vrac et de documents en ordre, M. Antide Boyer décachète son énorme courrier du

matin. Nous conversons amicalement. Le député de Marseille achève d'annoter les lettres que son secrétaire attend. — J'ai devant moi l'un des doyens de la Chambre des Députés. Son bon visage, à peine vieilli malgré les années et les luttes incessantes de sa vie mouvementée, est d'une mobilité extrême qui traduit et trahit toutes les émotions, toutes les impressions qui passent. Et, en le voyant courbé dans une attitude studieuse sans cesser un instant de causer avec moi, je rééditerais volontiers pour lui le mot fameux de Rémy de Gourmont relatif à Paul Adam : Antide Boyer « est un beau spectacle ». J'évoque son existence laborieuse et pénible d'apprenti potier parmi la sérénité de son village natal : Aubagne. Aubagne, pays du soleil et des fontaines, Aubagne, porte verdoyante ouverte sur la luxuriante Sainte-Baume... qui garde encore le souvenir de l'enthousiasme tonitruant qu'elle fit naître chez le romancier Marcel Batilliat, de qui les livres, pourtant, se feuillettent plus dans les boudoirs qu'en plein air. Aubagne, pays de l'illustre abbé Barthélemy, auteur classique des *Voyages du Jeune Anacharsis*, illustre écrivain de jadis qui fut le plus étrange des prêtres comme Antide Boyer fut le plus inquiétant des séminaristes (1).

Antide Boyer écrit et il parle toujours. J'évoque le souvenir de l'extraordinaire homme d'équipe et lampiste, attaché à la petite gare de Saint-Martin-de-Crau

(1) V. Poinsot et Normandy. Antide Boyer, *Essai de Biographie sociale*, 1 br. (1905).

— toute blanche derrière ses cyprès noirs — qu'il devint ensuite. Et le reste de sa vie appartient à l'histoire. D'autres tentent de conquérir Paris. Antide Boyer aimait Marseille. Marseille le lui rendit... pas tout de suite à vrai dire ! La vie du vaillant député, au temps où il ne s'occupait que d'art et de littérature, de théories, et d'escrime, s'écoula parmi tout un groupe de jeunes dont les cheveux, gris aujourd'hui, ne sont pas tous exempts d'auréoles de tous genres. Il y avait le fiévreux Jean Lombard qui mourut pauvre. Il publia pourtant *Byzance*, *l'Agonie*, *Loïs Majourès*... Ses éditeurs proclamèrent son génie... après décès. Fait fréquent. Émile Veyrin ne connut le succès qu'avec *l'Embarquement pour Cythère*. Lorsque son œuvre s'éclaira aux feux de la rampe, Veyrin, depuis plusieurs années, reposait dans la nuit éternelle. Il y avait Rebuffat, devenu depuis l'implacable Nick de *la Dépêche de Toulouse*; le pauvre Auguste Marin, disparu l'an passé; Jean Blaize, auteur de *la Monégasque*; Albert Jounet, retiré dans la paix pourpre de Saint-Raphaël; Mouttet, gouverneur de la Martinique, qui périt à son poste lors de l'éruption du Mont-Pelé; Henry Michel et Prosper Ferrero, aujourd'hui collègues d'Antide Boyer au Palais Bourbon. Et Seyssaud, le peintre, et vingt autres... Comme tout cela est loin, comme tout cela doit paraître désuet et charmant à l'homme qui travaille devant moi !... Quelle activité de toutes les heures, que de faits et que d'actes depuis l'année 1884, où Antide Boyer naquit à la vie politique en devenant

adjoint au maire de Marseille !... Un an plus tard, cinquante-deux mille voix (vote au scrutin de liste) envoyaient le petit apprenti potier d'Aubagne fonder à la Chambre le fameux groupe des *Quatre* qui troubla la sérénité de Floquet. Des quatre, trois siègent encore : Boyer, l'énergique Basly et le lion romantique Clovis (1) Hugues qui mourra, dans la haine des coiffeurs, en jetant au vent des verbes admirables. Mais il n'est pas injuste de constater que les *Quatre* sont, en définitive, les véritables fondateurs du socialisme parlementaire.

... Antide Boyer ferme son encrier. Sa taille de bon géant se renverse dans le fauteuil de cuir. Je demande à Antide Boyer ses impressions relatives à la Séparation des Églises et de l'État. Il sourit :

— ... « *Peut-être il est bien tard pour parler encore d'elle !...* » D'ailleurs, les Provençaux sont assez indifférents à cette loi, — comme la majorité du pays, malgré les typographies flamboyantes de certains journaux. Leur attitude ressemble fort à celle de l'Archange chassant Adam et Ève du paradis... A cela près que leurs gestes et leurs paroles obtiendraient beaucoup plus de succès si Claude Terrasse voulait bien composer une partitionnette pour les accompagner... Mon opinion est que, sur toute la côte méditerranéenne et dans toute la Provence, une indifférence à peu près absolue règne. Le calme plat répond

(1) *1907.* — Clovis Hugues ne s'est pas représenté aux élections dernières pour des raisons de santé. N.

aux énergumènes qui préparaient (du moins ils le laissaient entendre) la guerre civile. Chez nous, voyez-vous, le bleu du ciel et le bleu de la mer sont si foncés qu'ils n'ont aucune peine à engloutir le noir des soutanes. J'ai interrogé des habitants de Marseille, de la Ciotat, de Toulon, du Luc, d'Aubagne, de Nice, etc... Voici comment le peuple commente la Séparation : « Je voulais autrefois envoyer mon garçon « au séminaire, mais à présent, en me privant un « peu, je ferai de lui un médecin ou un avocat. *Ça « n'est plus un bon métier d'être curé...* » Vous avouerez qu'il est difficile de raisonner plus froidement sur des questions plus brûlantes. Où est l'esprit de parti dans tout cela ? Des marguilliers s'indignent de ces propos paisibles et pratiques. La foi s'en va... en vérité, je vous le dis... C'est à peine si, dans quelques coins de la Vendée ou de la Seine-Inférieure, quelque passion anime la foule autour de cette loi qui n'est déjà plus de l'actualité. »

Antide Boyer fait tourner une liseuse entre ses doigts. Il reprend :

— « D'ailleurs, au point de vue général, vous conviendrez que ce sont les anticléricaux qui auraient le droit d'être mécontents. En somme, il n'y a rien de supprimé et l'effet de la loi ne commencera guère à se faire sentir que dans quinze ou vingt ans. M. Ribot avait raison de nous railler doucement, l'autre jour, dans les couloirs... Il nous disait, en secouant sa belle tête de pianiste : « Après cette loi, vous n'avez plus « qu'à vous mettre d'accord avec le pape, et la situa-

« tion de l'Église sera bien meilleure qu'auparavant. » On a eu tort de s'exagérer le libéralisme de cette loi, en effet. Mais il n'est pas impossible que le Sénat se montre plus rigoureux que nous. Nos sénateurs sont de la vieille école aux points de vue économique et politique. Ils gardent les traditions de la belle époque de 1830 et de 1848. Ils se montrent voltairiens avec une aimable coquetterie. Ils font preuve, comme législateurs, de plus de méthode que les députés. Il est probable qu'ils modifieront et *ordonneront* le texte de la Chambre...

— Quand pensez-vous que la loi sera définitivement votée ?

— D'octobre à Noël, le Sénat travaillera sur notre texte. Pendant ce temps, la Chambre votera le budget. La loi nous reviendra alors... et le texte du Sénat sera voté au Palais-Bourbon avant les élections.

— Que pensez-vous de l'attitude de Briand ?

— Il faut rendre hommage à Briand pour l'érudition, la méthode et la profonde sincérité qu'il apporta dans cette discussion laborieuse. Il s'est oublié lui-même pour son œuvre, il a oublié parfois qu'il appartenait à un parti. Il faut louer son impartialité. Il faut louer aussi son habileté. Il n'a froissé personne... sauf, peut-être, quelques-uns de ses amis de l'extrême-gauche. Mais il a consenti à la droite tout ce qui, *loyalement*, devait être consenti. Comme le disait l'autre jour Gérault-Richard : il est beau de l'avoir vu conduire jusqu'à sa réalisation et à travers des difficultés sans nombre l'une des réformes les plus

difficiles de la Troisième République. Cet effort a fait prendre à Aristide Briand une place prépondérante dans le parti républicain tout entier comme dans le groupe plus spécialement socialiste. Et si, emporté par sa bonne foi, Briand fit trop de concessions aux yeux de quelques-uns, le député de la Loire s'est ressaisi depuis. Il le prouvera, sans doute, lorsqu'on reviendra sur cette loi. Car nous y reviendrons peut-être tout comme l'austère M. Krantz, l'élégant M. de Montebello et le bouillant lieutenant-colonel Rousset veulent revenir sur la loi de deux ans. Ils l'annoncent dans quelques réunions. — Pour me résumer : jusqu'à présent, le pays a conscience d'assister non pas tant à une séparation... de biens qu'à une séparation de corps... Pour incompatibilité d'humeur !... »

Antide Boyer reprend son bon sourire malicieux. Et voici que, tout à coup, par je ne sais quel chemin, nous nous surprenons, Antide Boyer et moi, dans le domaine de la poésie et de la linguistique. Antide Boyer est un poète et un écrivain que la politique absorbe peut-être trop jusqu'à présent. Mais il ne se taira pas toujours...

Midi. Le soleil illumine l'animation de la rue d'Amsterdam, déclive et bruyante. Poignée de mains. Dans un grondement, l'automobile s'élance, emportant un dernier geste affectueux de M. Antide Boyer...



## XVIII

### RUMINATIONS

*Proses d'un solitaire*

*Ruminations* n'aurait jamais paru avant la mort du grand poète que nous pleurons. Il m'écrivait en 1901, de sa petite maison de Fresselines si modeste, si paisible, si connue et si bien décrite par l'affable et vigoureux Gustave Geffroy, biographe préféré de Rollinat : « J'ai toujours eu pour principe de ne jamais écrire une ligne sur moi. » Or, *Ruminations* c'est *tout* Rollinat qu'on nous livre, c'est tout Rollinat qui s'avoue, *Ruminations* est à l'auteur de *Dans les Brandes* ce que les *Pensées* sont à Pascal.

Maurice Rollinat ne connut jamais le succès à gros tirage, mais je ne crois pas qu'il existe un autre poète dont les amis inconnus soient plus nombreux, plus fervents et plus fidèles. Sa vie fut si belle et si douloureuse qu'à l'admiration littéraire pour son œuvre s'ajoute la sympathie que le malheur force. Ce n'est pas sans une émotion intense que j'évoque ici l'âme douloureuse que martyrisèrent, à Paris, les *Névroses* et je voudrais pouvoir m'expliquer plus froidement, car mes facultés de critique sont muettes devant cette irréparable disparition. Il est possible, il est probable que ces lignes-ci seront un peu incohérentes. Qu'importe ! J'écris spontanément, et je laisse mon souvenir

jeter des fleurs sur la tombe où Rollinat sommeille, sincèrement, sans souci d'élégance pour mes gestes, sans calculer l'endroit où les corolles tomberont; je les lance pêle-mêle à poignées et je ne me soucie point des trajectoires qu'elles décrivent.

L'existence du solitaire de Fresselines est trop connue pour que je veuille la rappeler. Je crois même que cette existence est moins étrangère au grand public que son œuvre totale. Car il est, dans le monde réputé intelligent, trois classes d'amateurs de littérature, savoir : 1° celle des gens qui lisent, étudient, réfléchissent et concluent, — la moins nombreuse; — 2° celle des curieux qui achètent indifféremment le livre nouveau qui fait quelque bruit et la pâte dentifrice qui fait quelque réclame; — 3° celle des snobs, — la plus nombreuse d'ailleurs, — plats imbéciles capables de s'intéresser aux derniers perfectionnements automobiles — et encore ! — et surtout à la couleur des caleçons de M. Willy ou aux déplacements de Félicien Champsaur, sans avoir lu une ligne de ces auteurs incorrects. La science de ces grotesques n'outrepasse pas celle des titres des volumes dont ils parlent. Mais que nous importent à présent les premiers succès de Rollinat à Paris !... Que nous importent ses triomphes de cabarets et de salons, cette gloire éphémère dont peu d'hommes se souviennent, cette mode passée qui ne reviendra plus !... L'œuvre nous reste, et c'est par elle que le Poète vit à jamais. Que nous importe qu'il soit devenu villageois par option ou par nécessité ! Tout cela n'est

rien, tout cela se résout en poussières que le temps éparpillera dans l'infini. Mais les poésies de Rollinat, dédaigneuses du temps et de l'espace, lancent dans le ciel de la littérature une constellation fixe dont le scintillement ne s'éteindra pas.

*Ruminations* nous explique souvent la genèse de ses chefs-d'œuvre. Ces « proses d'un solitaire » n'ont pas de prétentions littéraires extrêmes. Elles sont des notes jetées sur le papier au hasard, au jour le jour, à l'occasion, dans un élan cérébral, pendant les éclairs de lucidité particulière qui traversent souvent le cerveau des vrais poètes, ou sous la poussée irrésistible et fugace de l'inspiration. Elles sont rédigées dans un but de conservation, pour être retrouvées plus tard, reprises, parées d'une forme artistique définitive... Que de pensées soudaines s'envolent à jamais, faute de n'avoir point laissé de traces sur le papier ! Et ces pensées, ces impressions, ces intentions jaillies au milieu du cours ordinaire de la vie qui les emporte à la dérive et qui les noie le plus souvent, sont les plus belles et les meilleures. Or, je le constate une fois de plus dans le livre qui m'occupe, l'âme souffrante, l'âme angoissée, l'âme splendide de Rollinat s'y exhale toute. L'univers s'y condense : humanité, matière vivante, matière inanimée, au-delà possible et mystère certain. Il y a, dans ces fragments assemblés, quelque chose d'aussi fougueux, d'aussi brisé, d'aussi splendide, d'aussi poignant que le spectacle d'un immense édifice qu'on n'achèvera pas, ou celui des colonnes tronquées des enceintes de pierres dorées, des allées intermi-

nables de l'indescriptible, de la gigantesque, de la surhumaine et lointaine Timgad. Le visionnaire des *Apparitions* fut un génie COMPLET. Nulle question d'art, de psychologie, de musique, de métrique, de philosophie, de sociologie — bien qu'il le montre peu, — ne lui fut étrangère. Il a écrit sur tous les sujets des pages définitives. Il y a dans ses *Ruminations* des chefs-d'œuvre de trois lignes. Il faut voir en lui mieux qu'un disciple de Beaudelaire et mieux qu'un naturien instinctif. Et la phrase célèbre d'Émile Gourdon (1) deviendra de plus en plus incomplète et injuste à mesure que paraîtront les six volumes que Rollinat a laissés en cartons. Je veux citer quelques pensées des « proses d'un solitaire ». Elles inciteront peut-être un certain nombre de lecteurs à étudier Rollinat. L'étudier, le comprendre, c'est l'aimer. Mieux que mes lignes rapides et désordonnées, les citations plaideront pour le livre :

— « *Dans la solitude, les choses qui font le plus penser sont peut-être celles qui vivent le moins, comme les mares desséchées, les terrains chauves et les pierres.*

(1) Voici cette phrase : « Prenez un berrichon de G. Sand, moitié paysan, moitié monsieur; laissez-le vaguer toute son existence, à travers les brandes des environs de Châteauroux, dans ce pays embrumé où l'on rencontre encore des sorcières et où, près des mares, valsent en rond les feux-follets, farfadets et farfadettes; puis plongez cet être mystique, mystifié, par l'apparence des choses dans le milieu parisien, brutal et intense, donnez à ce berrichon l'existence maladive d'un dépaysé (!) vous aurez Rollinat. »

*— Les bons vieux arbres évidés par les siècles dans toute la longueur de leur tronc ont l'air de grands cercueils debout auxquels il ne manque que le couvercle. Avis à l'homme vivant sa mort et se préoccupant du funéraire ! En en faisant couper un, avec adaptation d'un dessus en écorce, il aurait une bière absolument nature, et il goûterait, pour ainsi dire, une poésie posthume, en songeant qu'un jour ou l'autre il comblera le vide d'un tronc d'arbre, qu'il sera le dernier hôte de la carapace d'un chêne.*

*— En ce qui nous concerne, la mort elle-même comporte et nous suggère si parfaitement, tour à tour, l'horreur et la bouffonnerie, que l'on frissonne à la pensée de se voir cadavre arpentant les marécages une canardière sous le bras, tandis qu'on sourit, on rirait presque, à l'idée de se voir squelette longeant une rivière et pêchant à la ligne.*

*— Dans le cours de votre vie amoureuse, il y a eu une certaine femme de passage, brièvement étreinte une seule fois, qui, par une telle grâce d'invitante et jolie beauté jeune et expansive, par un tel charme frais des fleurs et fruits de sa chair, par tant de passion câline et de sensuelle tendresse, est devenue à ce point, à travers l'accumulation des années, la tentatrice de votre être, le cher fantôme galant de votre souvenir, que vous l'aimez à jamais en la désirant jusqu'à la tombe.*

*— Rompez avec cet homme qui se dit votre ami fidèle, si vous venez de surprendre chez lui quelque chose qui sonne faux à l'oreille de votre cœur !*

— *Pour le consciencieux écrivain, aussi inspiré volontaire qu'imaginatif scrupuleux, toujours, en vue de son rêve de beauté, dans le doute et la défiance de lui-même: quelle angoisse quand il se décide enfin à s'asseoir à sa table de travail! Comme sa pensée tremble! Comme les mots pris de panique hésitent, reculent! Et comme sa plume est lourde à ses doigts enfiévrés, devant l'ironique papier blanc, qui, dans l'immaculé net de sa vierge et froide nudité, a vraiment l'air de lui dire: « Eh bien! Y sommes-nous? J'attends d'être violé, noirci, rempli par ton chef-d'œuvre improbable!* »

— *On s'accote à la dureté d'une pierre; on ne s'appuie pas à la sécheresse d'un cœur...* »

Il faudrait tout citer. Et je le vois mieux, Rollinat, dans son cadre habituel, là-bas, dans la Creuse où Fresselines frissonne comme cette route bordée de mille peupliers, qu'il a chantée par un soir d'ouragan.

Je le vois à toutes les heures du jour et de la nuit, car il est bien de notre génération, celui qui surprenait la vie partout et qui regardait la nature avec assez d'indépendance d'esprit, de lucidité et d'humilité pour ne pas tout ramener à lui, pour ne se donner que sa valeur réelle dans le Grand Tout, que sa grandeur exacte dans l'Univers. Oh! sa vie solitaire loin des mensonges sociaux, loin des regards indiscrets, loin de l'animation indifférente des villes, sa vie sagace où, sans oublier l'ensemble de la création, le poète chante tous les détails de cet ensemble

« la pluie, le vent, le ruisseau, les insectes dans les herbes, dans les arbres, sans oublier toutefois le laboureur, le vieux mendiant, le casseur de pierres, les morts (1)... » Et que dire de son langage sobre, fort, aux arêtes vives ! Quelle étude passionnante il y aurait à faire de son style nerveux, direct, *à reliefs* si je puis ainsi parler, qui subjugue les mots sans mutiler la syntaxe et qui leur infuse une vigueur formidable.

... Rollinat, cher Rollinat, âme moderne, génie complet, nature royale, aimante, souffrante, humaine, je vous vois sortant de votre chaumière qu'une écharpe de fumée bleue abattue par le vent du soir enguirlande de mousseline irréelle, — et mon regard suit le vôtre qui perfore l'horizon rouge éployé sur le silence laborieux et profond, troublé seulement par les claquements d'ailes des oies qui reviennent aux métairies et par les tranquilles canards qui nasalisent sur la paix opaque et miroitante des mares...

(1) Iwan Fonsny et J. Van Dooren, *Anthologie des poètes lyriques français de France et de l'étranger, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours* (Hermann, édit. à Verviers), p. 411.

## XIX

### LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

C'est peut-être une résurrection. Depuis quelques années on ne pouvait écrire que la critique littéraire n'existait plus, sans employer un cliché. Nous étions habitués à voir la littérature industrielle envahir les éventaires, se glisser dans les quotidiens, aux *Échos* comme aux *réclames*, aux *Petites annonces* comme aux *leaders*. Les éditeurs sollicités par de riches amateurs — ils pullulent — s'accoutumaient à n'être plus que des agents de publicité et des courtiers en librairie. Les directeurs de journaux, satisfaits du chiffre des affaires qu'ils concluaient pour le lancement des livres nouveaux, supprimèrent leur critique littéraire. Ce fut tout bénéfice. Ces mœurs faillirent s'introduire dans la critique théâtrale. On sait à quel propos eurent lieu les incidents récents dont M. François de Nion fut le héros. Nous avons vu naître récemment la *critique murale*. M. Gabert, industriel avisé, fit placarder sur les murs de Paris le compte rendu de la *Grande Famille*, d'Arquillière. C'est un moyen, évidemment, de renseigner le public conformément au désir du directeur qui paie. Mais, ou je me trompe fort, ou ce nouveau mode de... critique sera bientôt assimilé à la publicité banale. Je ne veux employer comme argument que ce qui vient d'avoir lieu pour

la critique littéraire, — et pourtant on n'était pas allé aussi loin.

Il ne restait que de rares vestiges de la critique de jadis : quelques aristarques officiels constatant l'avènement de contestables réputations, quelques pontifes défiants — lorsqu'ils n'étaient pas paresseux et incompétents, par surcroît — suivant la mode au lieu de la corriger et de l'établir, n'admirant que ce que leur époque admirait depuis longtemps et ignorant ou passant sous silence tout le reste. Quelques isolés demeurèrent à leur poste, jugeant avec indépendance et sincérité. C'est à eux que nous devons d'avoir encore une critique. Parmi eux, il sied de citer Ernest-Charles, de la *Revue Bleue*; Léon Blum, Marcel Ballot, Rémy de Gourmont, Adolphe Retté, Camille le Senne et Camille Mauclair.

Ah! certes, le temps est loin — reviendra-t-il jamais, malgré le mouvement qui se dessine? — le temps est loin où toute la France lettrée attendait fiévreusement le feuilleton de Sainte-Beuve, — le temps est loin où le même Sainte-Beuve critiquait pendant trois semaines consécutives, un livre nouveau de Flaubert!... Et M. Fasquelle pouvait déclarer l'autre jour, dans une interview, à M. de Moncade (de la *Liberté*) :

« Je me souviens, *et cependant j'étais bien jeune à cette époque*, de l'article d'Albert Wolff sur Rollinat. Rollinat, *inconnu* la veille, était *célèbre* le lendemain. Pouvez-vous vraisemblablement supposer un cas semblable aujourd'hui? C'est un fait, hélas! que la

place occupée par la critique littéraire diminue chaque jour. »

Cet éditeur, que tout Paris salue comme le premier de la capitale et comme l'un de ceux qui gardent l'orgueil de leur marque, ajoutait :

« S'il est tout naturel que, lors de l'apparition d'un livre nouveau, nous fassions passer un communiqué annonçant ce livre, ne serait-il pas au moins aussi naturel que les journaux, à leur tour, publient une critique raisonnée de cette œuvre nouvelle ? Si nous nous entendions, — mais est-ce qu'on s'entend jamais entre gens qui ont la même profession ? — nous ne ferions passer nos réclames que dans les journaux qui ont une critique littéraire. »

Or, voici que depuis quelques semaines la critique semble renaître. Les grands quotidiens qui ne se sont pas industrialisés complètement, font une place plus large à la littérature. *Le Figaro* reprend la publication de son supplément littéraire ; l'intéressant *Gil Blas* charge du feuilleton critique hebdomadaire l'exquis écrivain Jules Bois, qui commence par examiner le rôle et les devoirs du critique ; dans le nouvel *Intransigeant*, Henri d'Alméras suit le mouvement en imprimant courageusement à propos du dernier livre de Gohier :

« ... Sans prendre parti, je signale ce livre, dirigé contre M. H. Bernstein, d'abord parce qu'on essayera évidemment de l'étouffer, et ensuite parce qu'un critique littéraire a le devoir de signaler tout livre, même à polémique, écrit avec sincérité et avec talent. »

Laurent Tailhade et René Wisner, dans *l'Action*; l'impartial Louis Lumet, dans *la Petite République* (1), et Charles Foley, dans *l'Écho de Paris*, d'autres, poursuivent la série de leurs études vigoureuses. M. Henry Lapauze, dans *le Gaulois*, rajeunit son charmant *Carnet du Liseur*, et M. Gaston Deschamps du *Temps*, lui-même, revient aux jeunes et rappelle ses essais de critique *sociologique*. Ce sont d'excellents symptômes. — Nous ne verrons peut-être plus se produire des faits aussi invraisemblables que celui-ci : Mlle Read, l'amie fidèle et dévouée de Barbey d'Aurevilly, a publié du grand romantique, *dix-huit volumes* (de critique) posthumes. Le genre de d'Aurevilly est assez connu pour que je me dispense d'épiloguer sur la valeur énorme de ces pages, où l'on trouve sur Stendhal, Edgar Poë et Shakespeare des études incomparables. Or, Mlle Read écrivait, *le* 30 *novembre* 1905, à Jules Bois : « Depuis la publication de cette collection, à l'exception de Louis Brès, dans *le Sémaphore de Marseille*, vous êtes le seul qui ayez parlé... » Voilà où nous en étions !... Ce mauvais rêve n'existe plus. Je veux le croire.

Pourtant, il me semble que le critique contemporain comprend son rôle noblement, certes ! mais incomplètement. Nous connaissons trop de critiques férus d'érudition et de dilettantisme. Nous lisons trop de disciples (j'entends comme méthode et non comme opinion) de M. Brunetière, critique dogma-

(1) 1906.

tique, et de feu M. Jules Lemaître (il se livre à présent au théâtre et à la littérature) critique impressionniste. Pour parler net : la critique doit devenir *humaine.* Je m'explique.

Sans rien retirer à l'ampleur surprenante de la mémoire de M. Brunetière, ni à l'ironie féroce non plus qu'à la subtilité analytique de M. Lemaître, il est permis d'affirmer qu'on peut être quelque chose de plus que savant et quelque chose de mieux que dilettante. Devant le mouvement irrésistible qui entraîne actuellement l'Europe vers des destinées nouvelles. en présence des tentatives faites de toutes parts pour transformer notre société corrompue par l'hypocrisie, l'ambition ou la misère et sous le vent de révolution (pareil à celui qui emplissait le dix-huitième siècle de ses clameurs persuasives) qui souffle sur les foules, le rôle du critique grandit.

Le critique contemporain ne doit plus être le naufrageur s'emparant, au hasard, des épaves flottantes sur l'océan de l'intellectualité mondiale ; il ne peut plus être un classificateur patient d'opinions esthétiques et de genres littéraires ; il ne sera jamais, *à fortiori*, sans déchoir, un logographe servile à la solde de quelque Démade. La critique qui vient — ou qui viendra — descendue dans la vie sera disciplinée par un principe intransigeant et essentiel. Elle essayera de canaliser les tendances humaines vers un but noble, vers de meilleurs demains. Il sied, aujourd'hui, qu'elle devienne *vivante*, intensément ; qu'elle ne se ravale plus à la besogne mesquine de l'archéo-

logue et du professeur qui s'hypnotisent sur le passé et qui ergotent sans fin sur le symbole enclos dans quelque œuvre célèbre depuis des siècles.

Si la littérature sociale n'était qu'un incident curieux survenu dans l'histoire de la pensée humaine, le critique serait excusable de ne rechercher en elle qu'un plaisir de lettré. Mais cette littérature est celle de l'avenir. Elle s'enfle et bondit comme une cataracte alimentée sans cesse par des sources nouvelles. Elle emporte tous les obstacles, elle intéresse la foule déjà lasse d'espérances illusoires, de rêves insensés, de désirs démesurés, de mirages et de mensonges. Certains peuvent sourire de cette orientation nouvelle. Mais tous ceux qui le peuvent doivent travailler à l'enseignement des masses, à la destruction des fables de naguère, au succès des œuvres justes et raisonnables. C'est la mission du critique de mesurer la distance parcourue chaque jour sur la route littéraire, car l'évolution continuelle de la masse des esprits est provoquée surtout, et d'abord, par l'Art et par la littérature sous toutes ses formes. — Le théâtre ouvre à l'un quelques horizons insoupçonnés ; le livre ancre en l'esprit de l'autre quelques idées qu'il hésitait à adopter ; de belles poésies bien dites émeuvent une foule applaudissante dans une réunion, récréative en principe, instructive en réalité. Je connais l'objection : « Cela ne dure pas ; l'égoïsme réintègre les âmes lorsque l'émotion est passée. » Sans doute ! mais quelque chose d'inconscient s'est implanté en elles. Ces intelligences se sont ouvertes à des questions

autres que celles auxquelles elles sont accoutumées. Une prochaine conversation, quelques instants de réflexion après la lecture d'un journal acheté le soir, en passant, l'étude d'une *critique* lue à la place de la chronique habituelle, développeront cet embryon... Mais si l'auditeur (ou le lecteur) est d'une opinion contraire à celle qu'il entendit exprimer? Sa contradiction deviendra plus formelle. Soit. Nul n'ignore qu'il fut, qu'il est et qu'il sera toujours deux camps : celui de tous les reculs et celui de tous les progrès. Il nous reste à fortifier le nôtre.



## XX

### CHAUVINISME IMPÉRATIF ET PATRIOTISME MARCHANDÉ

Tout le monde connaît *le Temps*. Cette feuille, vaste et sévère comme un temple protestant, possède, en France et hors de France, une notoriété méritée et une autorité très réelle. — Je lis chaque jour le journal de M. Hébrard. Après cet aveu, je crois devoir ajouter, que, dans la majorité des cas, j'omets de parcourir la première page de cet organe. J'ai peu d'estime, en effet, pour les articles anonymes, surtout lorsqu'ils

ne traitent (c'est le cas dans cette région du territoire occupé par *le Temps*) que des questions politiques. Ainsi s'explique ce fait : j'ignorais l'attaque que le plus ample des quotidiens de Paris dirigea contre le plus hautain et le plus admirable des poètes vivants : Sébastien-Charles Leconte. J'ai des amis qui connaissent l'*intensité* de ma vie. Ils veillent. Aussi, dans une de ses charmantes missives, mon collaborateur M. C. Poinsot, l'auteur des *Minutes profondes*, m'écrivit-il ceci : « Avez-vous su que *le Temps* attaquait S.-Ch. Leconte pour son bel article des *Annales de la Jeunesse laïque* en poussant l'indignité jusqu'à demander que des mesures disciplinaires fussent prises contre lui... ? » Des mesures disciplinaires ?... Je me suis rappelé que S.-Ch. Leconte, poète, occupe les fonctions de président du Tribunal civil de Dôle (Jura). J'ai relu *le Temps*.

Immédiatement Francis de Pressensé, au cours d'un de ses vigoureux articles, et Eugène Fournière, le célèbre et généreux député, prirent la défense de S.-Ch. Leconte. Les lignes de Fournière parurent sous le titre : *Chauvinisme impératif*. Je lui emprunte l'exposé des faits connus, publics, *officiels*. Je souligne, seulement, les mots qu'il sied de souligner :

«... Et comme l'auteur de cet article est *président de tribunal civil*, M. Chaumié est invité à sévir contre lui.

« Il y a deux choses dans l'article du poète-philosophe : il critique, *sans violences* de paroles, la gloire militaire de Napoléon Ier et rétablissant le sens, faussé par la presse, de la fameuse phrase de Gustave Hervé

sur le drapeau de Wagram, il proteste contre son *impropriété* et son *inélégance*; puis, tout *en déclarant qu'il n'acceptera « jamais » la grève des réservistes proposée par Hervé*, il examine les conditions du patriotisme et déclare que les prolétaires ne seront fondés à être patriotes *que lorsqu'ils auront quelque chose à défendre dans la patrie.*

« Et voilà ce qui suffit au *Temps!* Il ne discute pas, ou plutôt il *discute pour rire*, mais *dénonce pour de bon*, ce qui est plus commode. Pourquoi *le Temps* ne discute-t-il pas ? Parce que la conclusion de M. Sébastien-Charles Leconte est d'un patriote. Si vous voulez, dit-il en substance, que les travailleurs aiment leur patrie, *rendez-la leur habitable*, ne leur en faites pas porter *toutes les charges*, *allégez-les par des réformes sociales*. Cela, tous les socialistes le disent, et *tous les républicains* avec eux. »

Je poursuis l'exposé des faits. Les commentaires suivront. — Après avoir imprimé, le 12 juillet, ces lignes-ci : «... Le Gouvernement avait jusqu'à présent des préoccupations très urgentes. Le premier emploi qu'il devra faire de ses loisirs sera de remettre un peu d'ordre dans ses administrations de plus en plus contaminées par l'anarchie » (!!), *le Temps*, sous l'influence de quelques réflexions salutaires, de quelques constatations inquiétantes, de l'indignation générale et de la protestation hautaine et énergique de S.-Ch. Leconte, ajoutait, entre autres choses, le 14 juillet, sous le titre : *Patriotisme marchandé* :

« Nous avons parlé, l'autre jour, d'un article paru

dans *les Annales de la Jeunesse laïque* sous la signature d'un magistrat, M. Sébastien-Charles Leconte. *Comme nous n'avions pas le texte complet sous les yeux, nous nous sommes bien gardés de publier certaines citations dont il ne nous était pas possible de prendre la responsabilité.*

«... Certes, *les Annales de la Jeunesse laïque* ne sont pas internationalistes avec brutalité. C'est adroit, insinuant et bénin. Il s'agit de nous amollir et de nous désosser (*sic*) en douceur. On prend des précautions ; on donne en passant des coups de chapeau à la patrie, à la défense du sol. Mais le serpent se dissimule sous l'herbe épaisse des considérations philosophiques et sociales (!)

«... Il (Leconte) conclut : « On nous rendra cette justice que *nous n'avons manifesté aucune indignation à l'égard des paroles de M. Gustave Hervé* et des théories qu'elles représentent, etc... » Il discute, en effet, ces théories avec une complaisance excessive. Il les explique. Les expliquer, cela revient, *dans une certaine mesure* (?!), à les *justifier*.

Enfin, après ces pauvretés (et quelques autres), bien surprenantes dans un organe ayant une rédaction très choisie, « tombe » cette péroraison prodigieuse de maladresse :

«... A tout prendre, nous préférons encore les affirmations sans nuances du *Pioupiou de l'Yonne*. Les discussions savamment *mesurées* des *Annales de la Jeunesse laïque* sont bien plus dangereuses. L'arsenic, *à dose massive*, n'empoisonne pas. L'estomac,

averti, le rejette. Mais le même poison vous tue, s'il vous est adroitement délivré, en dilution d'apparence inoffensive. »

Ce qui revient à dire : « Nous tolérons Gustave Hervé. Nous n'admettons ni S.-Ch. Leconte, ni Anatole France, ni Berthelot... » ou, plus généralement : « Nous ne redoutons que les esprits clairs, francs, sains et calmes. Les énergumènes nous font beaucoup moins peur que les vérités non conformes à nos intérêts politiques. » Le journal de M. Hébrard a raison là-dessus. Malato demeure plus redoutable que ne le furent jamais le blême Émile Henry ou le onitruant Ravachol. Les têtes de ces derniers tombent avec leurs doctrines. Les doctrines de l'écrivain (peut-être prématurées) peuvent progresser à travers les siècles, et, d'après les textes fatalement empiriques des codes, sa vie et sa liberté demeurent inattaquables.

Je ne comparerai pas Sébastien-Charles Leconte et Malato. Je tiens Malato pour un intéressant esprit. Je tiens Leconte pour un philosophe qui dispose pour s'exprimer du verbe somptueux des grands poètes. Il doit être considéré, de plus, comme un sociologue de tout premier ordre. Il honore notre magistrature. Pour qui le vit une fois, silencieux et réfléchi, parmi la turbulence d'un salon littéraire, avec son masque pâle, impassible et charmeur et son costume noir, correct, sévère où, malgré tout, éclate le ruban rouge, mince comme un fil, qui se dissimule autant qu'il peut, dans une boutonnière, Leconte devient un sou-

venir. Pour qui lut ses œuvres depuis *Salamine* (couronné par l'Académie) jusqu'à *la Tentation de l'Homme* en passant par *les Bijoux de Marguerite* et *le Bouclier d'Arès*, œuvres pures, solides, écrites en beaux vers amples, sonores et graves, il demeure comme une des plus hautes figures littéraires de notre temps. Cet homme a visité les cinq parties du globe ; il a vécu parmi les sociétés nouvelles de l'Australie et de l'Amérique et parmi les sages de l'Inde. Il a étudié le passé et le présent de l'Humanité ; il a appris, par un labeur constant, au cours de sa carrière coloniale déjà longue, à penser, à vouloir et à vêtir ses idées de mots précis et harmonieux. Sa vie est une des plus belles que je connaisse. Je suis très heureux de le *proclamer* au moment où il subit les attaques indignes de quelques anonymes, — que le public s'accoutume à considérer comme des fétichistes, adorateurs de l'*esprit magistrat* qui fait de la justice, aveugle et sourde, une bouffonnerie parfois, et, parfois, la plus flagrante des injustices. L'esprit magistrat, amoureux de la forme et défenseur des usages, contre lequel quelques énergies se sont dressées : les présidents Magnaud et Séré de Rivière par exemple !... L'esprit magistrat !... Il manifeste souvent quelque férocité. Non contents d'acquitter l'escroc qui, après avoir suscité des misères innombrables, sait passer entre les mailles des textes légaux, les juges imbus de cet esprit condamnent la victime qui, à bout de forces, cueille sans autorisation quelques fruits dans le verger de l'homme qui l'a réduite à la misère De plus, ils

attaquent sans trêve ceux de leurs confrères dont les idées ne sont pas aussi hermétiques que les leurs et qui se souviennent qu'un cœur humain bat sous les plis de la robe traditionnelle. L'esprit magistrat considère le Code en vigueur, quel que soit son âge, comme une œuvre parfaite, immuable, éternelle. Pourtant les premiers recueils de coutumes datent du quinzième siècle et *ils furent modifiés sans cesse* au cours des siècles. La première idée de réunir tous ces recueils en un code vint à Louis XI. Le juriste Dumoulin, au seizième siècle, exprima la même idée. Lamoignon, le premier, codifie la jurisprudence du Parlement de Paris. Déjà Louis XIV règne. Et puis c'est Colbert, d'Aguesseau, etc. Le Code doit suivre les mœurs que l'évolution des idées et le progrès des sciences pratiques modifient. La vie crée chaque jour des nécessités imprévues. L'imprévu c'est l'illégalité. L'habileté des praticiens et la complaisance orgueilleuse des magistrats ne pourront jamais donner l'immortalité à un monument de législation. Le « compromis entre la coutume et le droit romain » qui nous régit tombe en ruines. En vérité, l'esprit magistrat apparaît comme une criminelle absurdité.

Vraiment, en apparence, S.-Ch. Leconte pourrait être considéré comme une victime de cette discipline mentale. La vérité est autre, et je suis heureux de pouvoir indiquer exactement les faits réels. Je ne redoute point les démentis. Je les appelle. Ils me fourniront, s'ils osent se produire, l'occasion d'ar-

racher quelques masques. Voici la vérité toute simple :

Par sa présence dans la ville de Dôle, Leconte gêne quelques combinaisons électorales (réactionnaires) et il intimide quelques personnalités régionales. Quelques-unes de ces personnalités ont avec *le Temps* des accointances. Elles prirent texte de l'article sincère où l'auteur de *Salamine* RÉFUTAIT *de son mieux les théories bruyantes du professeur Hervé* pour l'accuser de les soutenir. Quelques coupures intelligentes peuvent faire dire à un auteur le contraire de ce qu'il a publié. *Le Temps*, confiant et surpris, protesta, *sans avoir lu l'article.* Il le confesse. Mais son renom lui interdit de se rétracter. L'honnêteté doit être placée, pourtant, au-dessus de la réputation ! Le journal de M. Hébrard « jeta par-dessus bord », néanmoins, ceux qui avaient surpris sa bonne foi légendaire. Peu importait aux Basiles locaux. Ils usèrent du premier article. Toutes *les Abeille de la Creuse*, tous *les Avenir du Puy-de-Dôme*, toutes *les Liberté de Lons-le-Saulnier* le reproduisirent et le commentèrent. La calomnie fit son tour de France.

Il importait de rétablir les faits et de rappeler au respect d'eux-mêmes et du grand poète Leconte les sectaires anonymes qui font les théories les plus générales un escabeau pour leur usage particulier. Ils prennent cet escabeau pour un piédestal. Nous avons le devoir de le renverser d'un coup de pied. Que les ambitieux qui voudraient faire du patrio-

tisme un monopole, une marchandise vendue par un parti, se souviennent de ces vers :

Entends-tu les pas d'une armée,
Paris, quels sombres châtiments !
Sur les coteaux, vois la fumée
Des avant-postes allemands.
Voilà ce que l'Empire coûte :
La défaite et le désarroi.
Mais tu vas leur barrer la route.
Défends-toi ! Paris, défends-toi !...

Ces vers sont de Pottier, l'auteur de *l'Internationale*, — cette pauvre poésie qui, par une fortune un peu étrange, devint l'hymne des revendications sociales. Que les ambitieux se rappellent qu'il n'y a pas de traîtres ni de lâches chez nous, que la bravoure n'est pas le délire, que la vigueur n'est pas la brutalité, que l'enthousiasme n'est pas la furie et que le culte du sol natal n'exclut pas celui de la vie humaine et du progrès imprescriptible. Sébastien-Charles Leconte, dans sa dernière œuvre : *le Sang de Méduse*, écrivait ces vers solides :

La pitié vient troubler ton rêve d'orgueil... Songe
A toute la douleur que tu ne connais pas !
Homme, dont le regard au fond des siècles plonge,
Puisque c'en est fini de l'antique mensonge,
Ne lève plus les yeux au ciel !... Regarde en bas.

Cependant, politiciens du Jura, vous fomentiez votre piteuse vengeance contre le poète et le magistrat qui ne consentait pas à faire des plateaux des balances de la justice une paire de cymbales, propres à attirer

sur vous l'attention de la multitude!... Je vous méprise, — et je vous plains surtout.



## XXI

### AUTOUR DE MON CLOCHER

*Autour de mon Clocher*: le prototype de l'œuvre décentralisatrice. Pages claires, attendries, douces et pures comme le ciel lorrain sous lequel elles naquirent. Elles décrivent, elles étudient, elles glorifient Épinal dans le passé et dans le présent. Elles fixent des paysages et des physionomies spinaliennes, elles relatent des légendes et des coutumes mosellanes en un style simple, souple et charmant. M. René Perrout est un écrivain excellent, un régionaliste perspicace, un poète délicat et sincère.

Je ne suis donc pas surpris que M. Maurice Barrès présente et patronne ce livre. Sa préface est *admirable*. Il est permis d'être l'adversaire politique de Barrès. (C'est mon cas.) Il serait ridicule de contester son merveilleux talent. Dans la *Préface* du livre de M. Perrout je cueille ceci :

1° « Si je suis à ma table de travail il n'y a que mon cerveau qui aime ma Lorraine : je raisonne, j'intellectualise, je suis plongé, noyé dans les thèses,

c'est-à-dire dans un pur néant. Des formules ne donnent rien, parce que, aussi bien, elles ne contiennent pas ce qui seul importe, l'ineffable. Mais voici que je vais à la promenade : l'air doux me baigne, l'horizon vert rafraîchit mes yeux; de tout mon corps je me conforme à mon pays; je cesse de systématiser : je suis maintenant une plante indigène, heureux, joyeux, intéressé par tous mes sens (1). »

2° « J'ai fait mon âme en respirant les quatre saisons de Lorraine, et c'est justice si mon âme, sur le champ natal, relève l'effigie des dieux autochtones. Comme le fruit ayant atteint sa maturité retombe au sein de la terre qui le produisit, il faut que mon esprit mûri enrichisse la terre lorraine (2). »

Je ne crois pas pouvoir faire un plus grand éloge de M. René Perrout qu'en ajoutant ceci : le monument littéraire qu'il vient d'élever à la ville d'Épinal supporte sans être écrasé le magnifique fronton dont l'a doté M. Maurice Barrès.

(1) *Autour de mon Clocher*. Préface, p. XVI.
(2) *Autour de mon Clocher*, p. XIX.

## XXII

### NANTES-LA-BRUME

Œuvre curieuse, impure et vigoureuse. M. Garnica de la Cruz doit être jeune. Son livre porte en épigraphe : *Tout ou rien.* L'outrance des débuts, pas toujours belle mais intéressante sans cesse, se donne libre carrière dans ses pages. Il est dommage que M. de la Cruz n'ait pas écrit ce roman dix ans plus tard. Alors, peut-être, aurait-on parlé de *Nantes-la-Brume*, comme de *Bruges-la-Morte* ou de *Versailles-aux-Fantômes*, — *Versailles-aux-Fantômes*, le somptueux livre, trop peu connu, du précieux artiste Marcel Batilliat.

Telle quelle, cette œuvre décèle chez son auteur des dons incontestables d'écrivain satirique et descriptif. Je ne veux souligner ni les graves défauts ni les excellentes qualités que j'y distingue. Je ne sais pas, en effet, si ces défauts modifiés ne nous vaudront pas d'étincelantes pages, et je ne suis pas certain non plus que ces qualités ne deviendront pas de regrettables attributs.

Le talent de M. Ludovic Garnica de la Cruz est en pleine genèse. *Nantes-la-Brume* nous donne la forme incertaine et tumultueuse de la réaction qui s'effectue. M. de la Cruz peut la diriger. Qu'il choisisse bien ses réactifs. La cristallisation définitive dépend de ce choix.

Mais, surtout il importe de signaler le bel effort régionaliste que constitue *Nantes-la-Brume*.



## XXIII

### AU « MATIN ». LA COURSE ALGER-TOULON

Les expositions !... Voici que le hall du *Matin*, le plus américain des quotidiens français, nous sollicite. Les objets d'art décernés lors de la course Alger-Toulon sont offerts à l'admiration générale. Je suis partisan des sports, mais avec des restrictions. J'aime que l'homme fasse de son corps, s'il le peut, un chef-d'œuvre, mais je ne vois point l'utilité de voir suer, sur une piste, pendant des heures, quelques brutes humaines. J'admire les animaux sélectionnés qui fournissent des sensations d'art. Je ne reconnais point, malgré cela, la légitimité des courses de taureaux ni celle du pari mutuel. En particulier les sports peuvent *renouveler* les arts. Les *pelotarï* dessinent parfois des gestes neufs et ils dressent des attitudes d'une beauté inattendue. L'élégance de certains patineurs mérite d'être fixée. La course Alger-Toulon *devait* donner aux artistes des inspirations toutes neuves. A dire vrai il y a plus de somptuosité que d'art dans cette exposition.

Quelques œuvres retiennent le regard. « La Coupe » elle-même, non décernée, démontre que son auteur, M. Rozet, est un ouvrier habile et consciencieux. Nous le savions. Mais il a commis la faute lourde de vouloir faire tenir toute la Méditerranée dans un mètre d'argent. Le *canot* prend beaucoup trop de place. C'est le défaut de la majorité des œuvres exposées. La *Catherine Ségurane* de M. L. Picault, offerte par la ville de Nice, a de l'allure. Mais c'est de la sculpture industrielle, — meilleure, pourtant, que celle de l'absurde monument Grosso qui dresse son néant pesant dans le cimetière ou Gambetta repose. Cette *Catherine Ségurane* ferait un splendide « dessus de pendule ». Je préfère la fougue dont M. Le Turcq fait preuve dans l'objet offert par M. Berteaux, notre excellent ministre de la Guerre, et, plus encore, l'admirable académie, si expressive, qui eut pour auteur le sculpteur Bouval et pour acquéreur S. A. le prince de Monaco. Ce n'est point la première fois que le Prince montre quelque compétence artistique. — M. Froment-Meurice m'a déçu. Sa *Victoire* peut être considérée comme un modèle de banalité et de gaucherie. Elle voisine, pour son malheur, avec la meilleure œuvre de cette exposition. Le sujet simple (la France et l'Algérie suivent, du rivage, la lutte qu'un canot soutient contre les flots), est traité avec une ampleur et une délicatesse qui accrochent tous les regards. Ce bronze a pour auteur le sculpteur Georges de Ribaucourt qui n'exposa jamais, à ma connaissance, d'œuvre quelconque. Je comprends qu'il est mieux qu'un orfèvre, car ses bijoux

fameux pour Sarah Bernhardt (rôle de *Théodora*) et pour la cour de Vienne me le faisaient considérer comme tel. Son succès aux derniers Salons forçait l'attention. Cette nouvelle œuvre consacre définitivement le talent de M. Georges de Ribaucourt.

J'attendais plus de l'initiative du *Matin*. Une seule œuvre absolument belle, c'est beaucoup... et c'est très peu, car l'élimination fut très importante. — Je me retrouve sur le boulevard.



## XXIV

### DES LIVRES

Boissière est de « chez nous ». Il a grandi parmi les prairies grasses de notre pays. Enfant, assis dans les cours de nos fermes où le lait d'ivoire gicle bruyamment dans les grands seaux brillants, il a laissé choir les petites roses des pommiers trapus dans ses cheveux en désordre. Il a plongé ses mains dans le cristal de nos rivières diligentes où les truites luisent en éclairs fauves, et, plus tard, après avoir baguenaudé sur les marchés de Bernay et dans les rues de la capitale du bois sculpté (Lisieux), il a rêvé devant nos falaises éclatantes, arraché aux rocailles humides, après la retraite de nos flots de nacre et d'émeraude,

des cuirasses de moules, et surpris les « tourteaux » pourpres dans la quiétude de leurs retraites fraîches. Boissière est de « chez nous ». Il le proclame. Il se souvient. Et je crois bien que jamais il ne l'a prouvé plus qu'en *La tragique aventure du mime Properce*, en dépit de ses vers et de son exact *Une Garce*.

Il y a en tout esprit normand du Mark Twain et de l'Edgard Poë. Les traces lointaines de notre hérédité glorieuse sont peut-être responsables de cette anomalie. Nous ignorons certaines transitions. Il y a des rires plus douloureux que des larmes. Il y a des larmes plus joyeuses que cette épouvantable grimace, que cette convulsion inquiétante et simiesque que nous appelons le rire. Et nous autres, les fils des dompteurs de la mer, nous autres, les indignes rejetons des géants descendus des brumes septentrionales sur leurs fières barques rouges aux bordages cliquetants de boucliers, nous avons peur un peu de paraître émus et nous cachons notre sentimentalisme sous la drôlerie d'une épithète, comme nos ancêtres célaient les plis de leurs lèvres sous le crin de leurs moustaches tombantes.

*La tragique aventure du mime Properce* est un reflet constant de notre état d'âme racique. C'est en plus une satire extrêmement vigoureuse de notre magistrature et de quelques autres de nos façades sociales. C'est un livre follement amusant, intrigué avec autant d'astuce que s'il était signé Jules Mary, et incomparablement mieux écrit. C'est un tableau à peine caricatural de nos mœurs provinciales cau-

choises. C'est un éclat de rire qui, par instant, devient terriblement hagard. C'est enfin et surtout une œuvre profondément humaine malgré ses énormités volontaires. Je ne la critiquerai pas : je serais partial. J'aime la simplicité de Boissière ; j'aime sa franchise, sa vie droite et son grand courage. Je suis heureux de pouvoir publier ici, outre mon amitié pour l'homme, la grande estime en laquelle je tiens l'écrivain. — C'est au nom de cette estime que je constaterai quelques défaillances de plume — je suis sévère mais nous devrions tous nous souvenir de notre grand Flaubert — et quelques menues complaisances un peu trop « palais-royal ». Mais je veux surtout clamer mon admiration pour la fin splendide du « mime Properce ». C'est délicat dans le détail et grandissime dans l'ensemble. J'avais ri silencieusement au long de ces pages savoureuses. Lorsque je fermai le livre, je m'aperçus que je pleurais.

Boissière ! vous avez fait pleurer d'admiration un Cauchois, — pis, un confrère !

Je n'ajouterai rien après cet aveu.

... De toutes parts les voix des là-bas de soleil et d'azur, de prairies et d'eaux chantantes montent, et, souvent, de leur rumeur immense surgit une clameur plus haute, tyrannique, qui les submerge et qui force au silence les coassements forcenés du marécage parisien. Or voici, venues du même terroir, deux chansons splendides. L'une, déjà entendue naguère, est due à Jean Ajalbert. Elle a pour titre :

*L'Auvergne* (réimpression). L'autre, toute neuve, a pour auteur le poète Arsène Vermenouze et s'intitule : *Mon Auvergne.* Je voudrais pouvoir disposer de trente pages pour exposer complètement mon sentiment au sujet de ces deux œuvres, pour dire à mon tour quelle tendresse je ressens à l'égard du pays de Vercingétorix et de Pascal, — dont tous les sites ont le même visage, avec des expressions diverses : fières, contractées, tragiques, rarement souriantes ; — mais avec le regard profond si tendre, pour qui sait le comprendre, des lacs calmes, inattendus, enchâssés dans des convulsions figées, dans des turgescences pareilles à des muscles raidis pour un effort désespéré, — oh ! le regard voilé des lacs pareils à des yeux bleus candides sous des sourcils énormes et farouches !...

Je me souviens des heures où, presque agonisant, je rêvais étendu parmi les grands sapins d'un sanatorium, devant l'immensité de la vallée où les géants de naguère harcelaient les soldats de César... L'Auvergne a trouvé dans M. Jean Ajalbert un panégyriste digne de sa splendeur, un historien adéquat à sa gloire, un ethnographe lucide et impartial. L'œuvre littéraire d'Ajalbert est connue. Sa vie publique est belle et je l'aime. Ajalbert est un lutteur qui ne craint pas plus les adversaires à Paris (il l'a prouvé dans *les Droits de l'Homme*), que sur les rives lointaines où se traîne la langueur mécanique des crocodiles et où crépite dans l'air pesant le vol d'insectes bizarres. *L'Auvergne* est une œuvre digne de *la Tournée* et

c'est un pendant excellent à un autre livre antérieur (*En Auvergne*, si mes souvenirs sont exacts) où frémissaient superbement l'âme d'une province et l'âme d'un bon poète.

Jusqu'à présent, Arsène Vermenouze, lui, n'était connu que de ceux qui s'intéressent plus au mouvement littéraire provincial qu'aux innombrables ratatouilles fleurant le patchouli, le cold-cream et le cuivre frotté, servies à Paris par une foule de cuisiniers à cervelles d'onagres, flagorneurs brevetés de l'érotisme citadin. Vermenouze avait publié *Flour de Brousso*, un volume de vers languedociens (avec traduction française). Le félibrige l'avait immédiatement embrigadé, — *le félibrige qu'il faut combattre*, et qui n'exista jamais que par le génie de Mistral, et le zèle de Mariéton ; mais ce n'est pas l'instant de polémiquer. — Je tiens seulement à noter que l'*inspiration* de Vermenouze *se hausse beaucoup lorsqu'il écrit en français*. Le *patois* (je maintiendrai toujours cette appellation) l'enchaîne à la terre et lui interdit de s'élever au-dessus des châtaigniers de là-bas. Je ne critiquerai pas *Mon Auvergne*. C'est une œuvre probe, pure, sincère, vibrante. Peu de vers y sont douteux. Le vers de Vermenouze est classique ou presque. Son verbe est ample, coloré, *rehaussé de vocables locaux*. Et le rapprochement s'impose entre Vermenouze, poète auvergnat, et Louis Mercier, poète forézien : deux grandes figures dont l'avenir se souviendra. L'Académie Française vient de couronner *Mon Auvergne* et ce fait lui fera pardonner d'être si pro-

digue de récompenses pour des ouvrages aussi... particuliers que *le Frère Gabriel* de M. Dubourg ou *l'Éducation dans la préparation à la guerre (sic)* du lieutenant Debieuvre. J'extrais de *Mon Auvergne* ces vers :

Pars !... mais sache qu'avant la faculté du choix,
Pouvant faire pousser des froments et des seigles
Ou traire des troupeaux sur nos monts, près des aigles,
En préférant Paris, tu faillis et déchois.
Moi, quand je sens frémir la terre sous le coutre,
Ou quand je jette aux vents les blés à pleines mains
Je regarde de haut tous les emplois humains
De quelque nom pompeux que l'orgueil les accoutre.
... Va tu seras mangé par la ville vorace,
Miné par les poisons meurtriers de Paris :
Vieux avant l'âge, l'âme et le cerveau taris,
Tu mourras sans laisser des enfants de ta race.
..... Tes os mêlés à des os étrangers
Iront grossir le tas des cendres anonymes.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Gérauld, l'œil sur les monts dont les hautes vertèbres
Saillent encor à l'horizon confusément,
Songe aux graves propos du maître, et par moment
Son cœur, comme les monts, s'entoure de ténèbres,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Et si quelque églantier s'agrifle dans sa veste,
Il lui semble que c'est un doigt rude d'ami
Qui veut le retenir, et l'arrête à demi,
Cependant que le vent du soir murmure : « Reste ! »

Je salue Vermenouze comme j'ai salué Guillaumin et dix autres. C'est à ces hommes que la littérature française devra de n'avoir pas péri sous le débordement des saloperies commerciales qui, sous prétexte d'étudier l'humanité intégralement, se cantonnent dans la pseudo-étude de ses émois sexuels. Si la mul-

titude de ces érigneurs était sincère seulement !... Mais tous nos spécialistes inguinaux n'ont que des âmes prudentes de sous-caissiers. Leur audace s'applique à osciller entre deux limites : la cour d'assises et la dixième édition. Ils reculent la seconde lorsqu'ils peuvent et ils peuvent parfois, lorsque l'actualité les aide.

*Habent sua fata libelli !*



## XXV

### A L'ODÉON. — « LE CŒUR ET LA LOI »

*De Paul et Victor Margueritte.*

Je suis un partisan de la critique dramatique. Au cours de l'incident qui mit M. François de Nion aux prises avec M. Antoine, et M. Antoine aux prises avec le bon sens, quelqu'un m'opposa, à peu près, ceci : « Mais les critiques ne sont plus sincères !... Même quand ils sont honnêtes, ils ont beaucoup plus souci des rapports de l'auteur avec leur directeur que de la valeur artistique ou sociale de l'œuvre qu'ils jugent. Les moins partiaux subordonnent toujours leur avis à « la ligne politique et littéraire » des organes qui les impriment ! » J'ai persisté. J'estime, en effet, que, même dans ces conditions absurdes, la

critique est un des bons vestiges de la presse d'autrefois, une des barrières ultimes qui nous séparent encore du journalisme à l'américaine. Le temps n'est pas éloigné où le quotidien se réduira au cahier de dépêches laconiques mêlées à des réclames forcenées. qui se met facilement en poche. La fièvre moderne accomplira cette transformation détestable. Je puis bien me réjouir de lire encore un Catulle Mendès ou un Emmanuel Arène qui écrivent ce qu'ils peuvent, mais qui ne sauront jamais faire de la littérature Havas.

Pourtant, après avoir lu les critiques publiées relativement à l'admirable pièce de Paul et Victor Margueritte, je reconnais que mon contradicteur n'avait point tout à fait tort. J'ai perdu, de ce fait, l'une de mes pauvres illusions dernières. J'ai constaté, d'autre part, que le public juge sans se laisser trop influencer. J'ai eu la joie grande de voir la foule faire preuve d'une intelligence charmante et d'une largeur de pensée que l'élite ne connaît quasi plus. Oh! le bonheur de suivre depuis la répétition générale la marche ascendante du succès!... Rarement l'Odéon, le vieil Odéon, vibra plus durablement aux applaudissements vigoureux d'un auditoire renouvelé chaque soir. Rarement l'enthousiasme se manifesta aussi nettement dans cette salle sonore et sévère. Rarement aussi, triomphe fut plus complètement mérité.

M. Ginisty a mis au service des deux loyaux écrivains une interprétation suffisante.

Personne, parmi les critiques, n'osa contester le

talent des Margueritte. La crainte du ridicule est suffisamment répandue. Mais on s'est acharné contre leurs idées, dans les journaux réactionnaires. — Comment ? Paul et Victor Margueritte, *fils d'un général et d'un héros*, veulent livrer des batailles pacifiques ? Comment, ils osent attaquer le mariage, cette institution sacrée, cette façade nécessaire aux hypocrisies et aux vilenies sociales ? Comment, ils osent, avec Paul Hervieu, et plus nettement que lui, introduire l'amour dans le mariage ? Quoi ! ils demandent « que l'on se marie par affection, qu'on supporte courageusement ensemble les difficultés et les peines de la vie, que, chaque jour, on s'efforce de se mieux comprendre et de se mieux aimer » ?... Ils osent demander que le divorce soit toujours possible « si la discorde entre dans le ménage, par l'infidélité de l'un ou l'incompatibilité des deux, si les vices d'un époux rendent sa présence odieuse, si des maladies incurables font de l'amour un supplice et paralysent la pitié, si la haine transforme le foyer en enfer, si l'enfant, témoin impuissant, apprend à détester un de ses parents ou à mépriser les deux », afin de « rendre à elles-mêmes des existences qui peuvent refleurir ailleurs » !... Ils osent dire que le divorce sauvegarde « l'éternelle opprimée, la femme et le mineur innocent, l'enfant » !... Mais c'est aussi insensé que de prétendre obliger le Gouvernement à ériger sur la place de la Bourse une statue de l'Amour Vainqueur !... Que font-ils donc de la religion de nos pères qui recommande et favorise le mariage pour les fidèles et le célibat pour les

prêtres (vivant en Europe)? Où donc est le respect que l'on doit par convention à la magistrature, à la justice gratuite, au moins par définition? C'est de la démence!...

Entre toutes, une critique plus sérieuse fut faite. On a imprimé : l'aventure de cette femme mariée à un immonde gredin et qui ne peut briser sa chaîne parce que le « maître », à cause de ses intérêts, s'y oppose avec l'aide de la loi interprétée par des magistrats sans conscience, — l'aventure de cette femme n'est qu'un *cas*. Elle n'a pas un intérêt général; il est téméraire de vouloir lui donner une valeur sociale!... Je répondrai qu'il faut pourtant un thème à une œuvre non didactique et que les dramaturges ont le droit de choisir ce thème parmi les cas les plus éloquents et les plus scéniques. Or, l'argumentation des Margueritte fut absolument impartiale. Elle a mis aux prises, dans une scène fort belle, les traditions et les idées nouvelles, et personne ne contestera, de bonne foi, qu'ils n'ont pas fait état, pour les unes et pour les autres, de *tous* les éléments qui militaient en faveur de leur victoire réciproque. Les idées nouvelles ont eu raison des traditions. Libre aux partisans obstinés de ces dernières de se refuser à voir l'évolution constante des choses, des gens et des idées. La leçon n'est pas moins salutaire.

Quelques « hommes de *métier* » déclarent que *le Cœur et la Loi* est une œuvre fertile en tirades, une œuvre « à prêches ». Je sais bien que M. Gandillot, dans une métamorphose heureuse de son talent de

vaudevilliste à succès, vient de donner chez Antoine *Vers l'Amour*, œuvre exquise où *tout le monde parle comme tout le monde*. (Sa portée sociale est nulle d'ailleurs.) Mais ces messieurs n'ont-ils jamais assisté dans certains milieux intelligents à des discussions au cours desquelles on s'exprimait autrement qu'en phrases boiteuses incorrectes, inachevées ou elliptiques ?... Il y a des colloques d'une autre sorte que ceux qui ont lieu derrière les portants et dans l'atmosphère poussiéreuse des magasins d'accessoires.

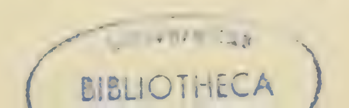
Enfin, les champions de la convention et du préjugé : les défenseurs de l'hypocrisie qui ressemble à la vertu et des obligations mondaines qui ressemblent à des devoirs ont, avec un ensemble complet, proclamé que P. et V. Margueritte demandaient l'*union libre*. C'est une plaisanterie d'un goût douteux. Ceux qui comprirent mal à la représentation pouvaient lire le livre *Quelques Idées* que les vaillants écrivains viennent de publier. De plus, afin que nul n'en ignore, Paul Margueritte a déclaré, avec tous les développements voulus, à M. Victor Charbonnel et à quelques autres : « Nous disons MARIAGE LIBRE et non pas UNION LIBRE. » Au demeurant, il est permis d'être surpris de l'hostilité que rencontre en certains milieux parlementaires un souhait qui peut s'énoncer ainsi : « Le mariage librement consenti doit pouvoir être dénoué librement. » Le divorce, n'est ni un bien ni un mal. Il est un remède. L'idéal serait évidemment de n'avoir pas besoin de lui. Mais, puisque nous sommes obligés de recourir à lui, et si souvent

(« il existe si peu de mariages réels », dit Naquet — dans sa préface à *l'Éducation basée sur la science* de Laisant, — « il existe si peu de mariages résultant de l'union des cœurs, du rapprochement des idées, de l'affinité des caractères que l'on peut hardiment raisonner, en pratique, comme s'il n'en existait aucun »), puisque nous sommes obligés de recourir à ce remède, dis-je, pourquoi ne pas rendre son application plus aisée, plus logique, sans perdre de vue le but poursuivi ? La loi actuelle est bâtarde. Le divorce par la volonté d'un seul l'améliorerait. Des milliers de martyrs que l'éducation, le préjugé, l'intérêt, ou ce qu'on appelle l'honneur, tiennent captifs, des milliers de malheureux qui furent poussés brutalement dans la prison conjugale s'associent au souhait si simple que formulent les auteurs du *Désastre*.

Les Margueritte le disent magnifiquement : Il faut « *que le mariage, contrat civil, — le plus noble de tous — ne se voie pas refuser, au jour cruel de la faillite, une liquidation silencieuse et digne.* »

... Jusqu'à présent deux motifs péremptoires sont admis en matière de divorce : le délit d'adultère et la condamnation à une peine afflictive et infamante. Il sied d'ajouter l'incompatibilité d'humeur reconnue, assurée par *un* ou *trois* ans d'épreuve après l'introduction de la demande suivant que celle-ci fut faite par les deux conjoints ou par l'un des deux. Tout cela doit être complété, corrigé, réformé.

Je ne suis pas d'accord avec les Margueritte sur un seul point, d'ailleurs peu important. Ils proposent de



remplacer les juges par un *tribunal arbitral*. Ils espèrent déjouer ainsi les influences et détruire la corruption. Or, il est probable que les arbitres se laisseraient plus facilement aller à la simonie des verdicts que les magistrats.

Mais ce qu'il importe de réformer surtout c'est, je ne cesserai jamais de le répéter, *l'esprit de la magistrature* et *l'esprit du barreau*. Cela ne peut être accompli que par une action orale et écrite incessante.

Pratiquement, quelques améliorations pourraient être déjà réalisées. La lenteur des procès!... Pourquoi ne pas vaincre la déplorable habitude qui consiste à perdre une heure avant les séances à *toutes les affaires en cours*, alors que deux ou trois seront seules jugées?... D'autre part, un magistrat nous déclarait qu'il n'y a pas assez de juges, à Paris surtout, où d'innombrables affaires demeurent en suspens des années.

Certes, la question est vaste. Plusieurs volumes ne suffiraient pas pour la traiter. Je m'arrête en notant seulement que des œuvres théâtrales capables de susciter des débats de ce genre, me paraissent de beaucoup supérieures aux petits plats sucrés que nous servent la majorité de nos cuisiniers dramatiques. Et, en envoyant un grand salut à Paul et à Victor Margueritte, je suis heureux de constater qu'ils font partie des hommes que *la Croix*, *la Libre Parole* et *la Gazette de France*, aïeule radoteuse, appellent des anarchistes ou des « apaches ». Les autres signent Paul Hervieu, Brieux, Anatole France...

## XXVI

### AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — « PAR LE FER ET PAR LE FEU »

M. Maurice Bernhardt, qui a conscience de porter un nom d'une écrasante célébrité, veut faire de grandes choses. C'est un louable dessein. Jusqu'à présent, il a peut-être réalisé son intention plus par la dimension des œuvres qu'il nous offre que par leur valeur intrinsèque. Mais M. Maurice Bernhardt est jeune et l'avenir lui appartient. Son genre, d'ailleurs, paraît être défini désormais, car après la première de *Par le fer*, il demeure l'auteur convaincu de *Nini l'Assommeur*, et il conserve le rang qu'il a pris dans la lignée considérable des auteurs de l'école dite du Châtelet. *Par le fer* obtient un succès foudroyant comparable à celui des *Pirates de la Savane*. La belle persistance qui éloigne M. Bernhardt des dissections psychologiques, des exposés sociologiques chers à la plupart des auteurs dramatiques de ce temps, s'affirme victorieusement dans sa nouvelle pièce. De Nini à Bohun, il n'y a que la distance mesurée par trente heures d'express, car les acteurs et l'auteur s'appliquent à nous faire oublier à quelle époque se passe l'action, afin de mettre Sienckievicz à la portée de toutes les mentalités, et, aussi, sans doute, afin de ne susciter aucune passion tumultueuse. « Vive la Pologne, Monsieur ! »

M. Kosakievicz, le traducteur, avait déjà épuré le livre de l'auteur de *Quo Vadis* et du *Déluge*. M. Bernhardt l'a résumé, accommodé au goût du jour, découpé et servi, entouré des agréments d'une mise en scène somptueuse, sur le plateau du théâtre de la plus grande artiste de notre temps. On ne s'ennuie pas une minute à la représentation, et, par une attention délicate, l'auteur évite des frissons désagréables à ceux qui viennent l'applaudir. Il n'oublie pas (les interprètes et le public non plus) que « ça n'est pas sérieux » et que tout n'est que convention à la scène. Pas un instant il n'a la naïveté de croire que « c'est arrivé ». C'est souriant, discret, mondain, charmant.

M. Huguenet-Zagloba se souvient qu'il est notre meilleur grand-père de comédie. Il est exquis et la foule l'adore. M. Decœur-Krétuski porte bien le masque du tzar Nicolas II et montre une jolie fougue un peu bien classique. M. Desjardins s'affirme comme un des bons acteurs d'aujourd'hui, et M. Puylagarde, si jeune et si grêle, agace, mais il n'indiffère pas. Mlle Magda, qui vient de Lille et va au *Théâtre-Molière*, est jolie à souhait, et Mlle Gabrielle Robinne, qui retournera à la Comédie-Française, jase adorablement l'éternel : « Je vous aime », sans en penser un mot d'ailleurs, comme il sied.

Il faut aller au théâtre Sarah-Bernhardt, parce que M. Huguenet est agréable à entendre, parce que Mlle Robinne est pareille à une pluie de roses dans un nuage d'or d'où monterait un cantique d'archange, et aussi parce que *Par le fer et par le feu*

est une pièce qui fait beaucoup de bruit : on y tire un grand nombre de coups de feu.



## XXVII

### VAUCRESSON (SEINE-ET-OISE)

Des villas blotties sous les feuilles et des châteaux jaillis des feuilles. De larges allées droites. De petits chemins tortueux. Les bois tout près. Pays paisible. Pas d'autre bruit que le chant des oiseaux et le murmure de la brise. Châtelains et domestiques. Un gueux, à l'horizon, parfois. De partout le regard plonge sur de majestueux panoramas. Tout paysage est magnifique lorsqu'il apparaît sous beaucoup de ciel. — Tout Paris vient à Vaucresson. On s'y ennuie moins que dans la plupart des villes d'eaux, et c'est tout près de la capitale.

Cet homme maigre, droit, rigide, qui promène sa nervosité maussade, faisait à ses juges, il y a huit jours, d'effroyables réponses que j'entends encore. Cet homme, c'est le docteur Joseph-Auguste Fort. Chirurgien connu, estimé de ses confrères, il comparaissait devant la dixième Chambre au sujet de deux opérations malheureuses faites à l'aide de l'électrolyseur linéaire, dont il est l'inventeur. Il avait laissé

une sonde de caoutchouc, dit l'accusation : 1° dans l'estomac du commandant Amouroux ; 2° dans la vessie d'un receveur des contributions indirectes, M. Viry. Voici quelques fragments de sa conversation d'audience avec M. le Président Pignon :

*Le président.* — L'autopsie a révélé la présence dans l'estomac d'un morceau de sonde en caoutchouc...

*Le prévenu. — Vous voulez dire d'une bougie de douze centimètres.*

*Le président.* — Quelle explication avez-vous à donner sur ce point ?

*Le prévenu.* — J'ai procédé à l'opération de la façon la plus régulière. Mon instrument a suivi la voie ordinaire, et c'est quand j'ai voulu le retirer que le phénomène *a dû* se produire.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Cependant, vous avez commis une négligence impardonnable, car vous auriez dû le prévenir de son accident opératoire ?

*Le prévenu. — Je n'avais pas son adresse.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Le prévenu.* — Ce malade *n'était pas commode.* Il était surtout très nerveux. C'est dans un de ses mouvements intempestifs que *doit avoir eu lieu* l'accident.

*Le président.* — M. Viry est mort quinze mois après vos opérations. Comment se fait-il que vous ne l'avez pas averti tout de suite ?

*Le prévenu.* — Si j'ai cru devoir garder le silence,

c'est d'abord à cause de son état de nervosité, *et puis parce que je comptais bien, lors d'une prochaine opération*, lui retirer la bougie de la vessie.

Cet homme a soixante-dix ans. Ses collègues, qui l'ont sauvé de sanctions légales trop impitoyables, mais trop justes, obéissaient à un beau sentiment : le respect des cheveux blancs. Le respect de la vie humaine doit peut-être exister aussi, car si le vénéré doyen Brouardel a prononcé ces mots imprudents : « Il peut arriver au praticien le plus soigneux *d'être victime de l'état défectueux de son instrument* », il n'a pas voulu dire, je pense, que les seuls hommes à qui la science permet de disposer de l'organisme humain, ont le droit de se servir quand même d'instruments « dont l'état est défectueux ».

Sans manquer de respect à personne, n'est-il pas permis de protester contre la situation du docteur Fort ? Pourquoi lui permet-on encore de se pencher sur la table d'opérations, alors qu'il devrait demeurer dans le fauteuil des vieillards ?...

Et pourquoi, grâce à un règlement d'une rigueur aussi ridicule que surannée, oblige-t-on le docteur Quéry (qui croit avoir découvert un microbe pathogène différent du *spirille* isolé par M. Schaudinn), à recourir au procédé de *la réunion publique* pour faire connaître sa découverte ?... Il sied d'ouvrir les fenêtres de l'Académie de Médecine. Il ne faudrait pas hésiter à briser les vitres au besoin.

... Sous une tonnelle de vigne, d'aristoloche et de jasmin, des jeunes femmes boivent des liqueurs

fraîches. Le soleil parsème la nappe blanche de taches roses. Des rires teintent à l'unisson des coupes de cristal. — Là-bas, rapetissée au gré de la perspective, la silhouette raide et sombre du vieux chirurgien flotte comme une épave noire sur l'océan des feuillées claires...



## XXVIII

### DÉCENTRALISATION. L'ART EN PROVINCE

Dans un récent article, publié par *le Rappel* de Henry Maret, mon éloquent ami Louis Martin, député du Var, écrivait : « La Révolution eut sincèrement le désir de donner aux pouvoirs municipaux et départementaux la force et la stabilité qui leur étaient nécessaires. Elle essaya d'affranchir les communes et de grouper, en des conseils cantonaux, les intérêts des localités voisines. Son œuvre, à peine ébauchée, fut corrigée par Bonaparte dans un sens essentiellement rétrogradant. Les institutions de Bonaparte sont demeurées. Ce que le Consulat donna à la France, nous le possédons encore aujourd'hui, c'est-à-dire, dans l'ordre administratif, une centralisation à outrance qui étouffe toute vie locale ; dans l'ordre judiciaire, le pouvoir maître de la magistrature, à qui il donne

l'investiture et l'avancement ; enfin le nombre des fonctionnaires incessamment augmenté, sans autre raison, semble-t-il, que d'intéresser plus de citoyens en les faisant participer aux largesses du budget... »

On ne saurait mieux dire. La décentralisation en général est un sujet dont tout le monde s'occupe et que beaucoup de gens souhaitent. Les campagnes sont désertées. Les manieurs de clichés clament : « l'Agriculture manque de bras ! » La décentralisation politique, administrative, économique, universitaire même, est un sujet connu, rebattu, — et peu étudié en fait. On s'arrête moins volontiers à la *décentralisation littéraire et artistique*. Et Paris continue à engloutir des illusions et à anéantir des énergies non prévenues. J'ai conscience de ne rien apprendre à personne en imprimant que la lutte pour la vie est terrible, dans la capitale, pour tout le monde en général et qu'elle n'est pas loin d'être impossible pour le littérateur, l'artiste ou le musicien, en particulier.

Parti riche d'illusions et d'espoirs, le débutant de province — il n'est pas toujours un jeune — arrive à Paris. La cité l'étonne, l'étourdit, puis elle le surexcite. Il se méprend : il appelle enthousiasme ce qui n'est que nervosité. Pendant quelques jours, un ravissement maladif persiste. Les projets les plus vastes, les conceptions les plus extravagantes, les espérances les plus inattingibles s'exagèrent sans limite. L'Institut, les coulisses de l'Odéon, les hauts tabourets des grands bars comptent un conquérant de plus. Des

rythmes chantent dans la tête du nouveau venu, des rimes crépitent à ses lèvres, des images merveilleuses se succèdent devant ses yeux, — un peu hagards. Son cœur martèle sa poitrine comme un battant de cloche, un jour de Fête-Dieu, frappe sur le bronze. Le provincial va, les bras grands ouverts, vers le mirage qu'il prend pour son avenir. La réaction vient après, bientôt suivie d'une autre période — la plus terrible. Après ses coquetteries de la première heure, Paris apparaît tel qu'il est dans sa terrible réalité.

Las d'avoir vainement combattu, las des démarches multipliées sans succès, las d'écrire toujours et de ne publier jamais, las de ce Paris qu'il désirait tant et pour quoi il a tout quitté, le provincial se prend à regretter son pays. Il le regrette, mais il n'y retourne pas, parce qu'il craint les sourires, parce qu'il a sacrifié toute la réalité à son désir d'antan et peut-être aussi parce qu'il ne lui déplaît point de se bercer de son malheur. Il y a du fakir dans l'esthète contemporain. Désormais, cet homme est perdu. S'il est riche, il vit en oisif, en explorateur de salons littéraires... et autres. Il serre la main de l'auteur en vogue et il se murmure, sur les ruines de son piédestal inachevé : « Voilà ce que je n'ai pas daigné devenir. » — S'il est pauvre, c'est plus terrible. Il connaît les jours de misère, l'ironie féroce des souliers ternes et des redingotes brillantes, la tristesse amère des heures passées dans la mansarde à écouter la pluie chantant dans les gouttières. Quelquefois la faim arrive, la faim qui paralyse, qui affole et qui tue. S'il ne se fait pas mendiant il devient un

réfractaire. Les exemples abondent. C'est une solution simple.

Il peut advenir autre chose. Le provincial en question parvient à écrire dans des publications innommables. Un éditeur lui offre d'imprimer des pornographies à l'usage des collégiens précoces et des vieillards revenant à l'enfance. Un autre lui demande des insignifiances mauves pour jeunes filles sentimentales ou des vers rimant bien pour les grands savonniers. Il fait de l' « article de Paris ». Au point de vue strictement humain, cette situation est acceptable : il vit — péniblement, il est vrai. Mais, au point de vue littéraire, cette situation demeure lamentable. Et voilà comment nos provinces se vident : voilà pourquoi les intelligences et les énergies de province désertent le clocher natal. La littérature se banalise. Elle se perd. La fournaise parisienne brûle les meilleurs feuillets neufs, inédits encore. Quand saura-t-on, enfin, dans les campagnes heureuses, dans les villes paisibles éparses sur notre territoire qu'un brasier consume plus qu'il éclaire ?

Il serait téméraire pourtant d'affirmer que la capitale ou que la province sont plus favorables l'une que l'autre à l'éclosion des chefs-d'œuvre. On pourrait citer des exemples pour et contre, à l'infini. Mais il demeure incontestable que l'artiste, le poète ou le musicien, né dans un pays, a des affinités avec ce pays. Il s'est nourri, il a vécu, comme une plante, de l'air qui y circule : il en contemple, depuis l'éveil de son âme et de son cœur, les objets et les hommes. Il

peut donc, mieux que nul autre, connaître cette région et, mieux que personne, les gens qui naissent, vivent et meurent autour de lui. Indépendamment des faits, il a pu tout étudier dans sa contrée : depuis les rides des vieillards qu'il coudoie jusqu'aux chimères que les couchants immobilisent à l'horizon où son regard inspiré plonge. Insensiblement il s'est pris d'une grande tendresse pour sa petite patrie. Donc il pourra décrire plus intégralement l'âme des choses et l'âme des gens. Il saura procurer à son lecteur des sensations exactes, intenses. Il saura camper, s'il a quelque talent, les types qu'il observa. Son écriture, mieux gardée des néologismes internationaux que des vieux mots de terroir n'ayant pas d'équivalents en français, gagnera en originalité.

Qu'on ne vienne pas prétendre que des œuvres nées de la sorte ne peuvent exciter un intérêt universel, — qu'on n'écrive plus qu'à leur lecture celui qui veille sous la lampe et celui qui se lève, à la même heure, sous le soleil, ne seront pas secoués du frisson unique que donnent des vérités dites par de vrais artistes ! *Madame Bovary* est une œuvre du terroir ; *Mireille* en est une autre. Pouvillon eût-il moins de talent parce qu'il écrivit à Mautauban ? S'ils habitaient Paris : Guillaumin n'aurait pas écrit *la Vie d'un simple*, Louis Dumont n'aurait pas chanté *A la louange de la Vie* et Louis Bertrand n'aurait pas eu l'idée de donner son admirable *Jardin de la mort*. Notre pauvre disparu Maurice Rollinat offre un exemple typique. Paris lui inspira *les Névrosés*. Fresselines nous valut

*Dans les Brandes*, *Paysages et paysans* et *la Nature*.

Il faut que les écrivains et les artistes de province restent chez eux. Je sais ce qu'on répond : « La vie intellectuelle est nulle en province. » On n'y connaît les artistes que pour les railler, et cela est aussi vrai — à part de rares exceptions — à Lille et à Bayonne que dans les plus insoupçonnés Marvejols et les plus improbables Yssingeaux. Certes, et c'est pourquoi il faut réagir. Que les écrivains restent chez eux ; qu'ils se mêlent à la foule de leurs compatriotes, qu'ils fassent des conférences, qu'ils organisent des soirées d'art. Qu'ils fassent œuvre de propagandistes en même temps qu'ils font œuvre d'artistes. Pour les soutenir, des groupements existent. La *Fédération Régionaliste Française*, par exemple, que préside Xavier de Ricard, et qui réunit dans la liste de ses membres des noms appartenant à tous les partis : M. Charles Beauquier, député du Doubs, et M. de l'Estourbeillon, représentant de la Bretagne, M. Krantz, ancien ministre et le poète Jean Lahor... C'est dans ce but que je provoquais le 5 novembre dernier, à la Mairie du Luxembourg, l'Assemblée Générale constitutive de la *Société des Écrivains Régionaux*. Antide Boyer, qu'on trouve partout où le régionalisme est en jeu, Mme Camille Pert, Charles-Brun, Hugues Lapaire et Sébastien-Charles Leconte se passionnèrent dans le débat. J'espère que ce moyen nouveau de favoriser la décentralisation littéraire ne sera pas inefficace.

D'autres existent en grand nombre : fédération et

fusion, s'il se peut, des publications d'art de la région ; cercles provinciaux analogues à ceux de Belgique, qui appelèrent, pour donner des auditions de leurs œuvres ou des conférences : Aicard et Sarcey, Fouquier et Grandmougin ; expositions, concerts, musées... Il faut avoir le courage de le dire : le journalisme provincial est en général une insignifiance attristante. Le coup de ciseaux paraît trop être le rédacteur-en-chef de la majorité des gazettes locales. Combien de feuilles provençales insèrent des œuvres de terroir comme les beaux sonnets de Louis Funel ? Combien s'intéressent à la vie régionale autrement que sous la forme basse du fait-divers ? Et pourquoi les instituteurs, les médecins, les professeurs, qui font des conférences populaires, choisissent-ils des sujets qui stupéfient parfois leur auditoire ? La colonisation à Madagascar, la culture dans la banlieue de Quouang-Tchéou, intéresseront les gens de Pommard moins que la destruction du mildew et ceux de Saint-Quentin moins que la question des sucres. Qu'on parle aux Niçois de Masséna, aux Bas-Bretons de Luzel, aux Roubaisiens de Nadaud, aux Bourguignons de Bossuet et de Despériers !... Qu'on ouvre des bibliothèques d'œuvres intéressant le terroir ; qu'on favorise les sociétés populaires des Beaux-Arts, et les bonnes initiatives locales comme celle de M. Louis Dujardin, bibliothécaire de la ville d'Alger, relative à la création d'*Instituts cantonaux* (actuellement à l'étude au ministère de l'instruction publique).

Qu'on ne dise pas que la décentralisation littéraire

est impossible. Trop d'essais isolés donnèrent d'appréciables résultats. Faut-il citer les théâtres populaires de la Mothe-Saint-Héray et de Bussang, les concerts Maquet de Lille et les concerts Guy-Ropartz de Nancy, le Muséon Arlaten de Mistral ? A quand la Maison des Traditions populaires du poète Féret, de Quillebeuf ?

Nous voulons la décentralisation littéraire parce qu'elle marquera un acheminement vers la France normale où chaque organe aura sa fonction et rien que sa fonction, où la vie circulera également au centre et aux extrémités. Si la capitale est le cerveau du pays, la France, à présent, est hydrocéphale. Elle pourrait être symbolisée par un brasier au milieu d'un désert de glace. « Le développement de la nation exige qu'elle trouve l'harmonie de ses diverses activités dans une répartition plus intelligente de son travail ». C'est M. Pierre Baudin qui écrivit cette phrase. Elle résume assez bien l'opinion de Proudhon et de Fourier, — deux admirables précurseurs.



## XXIX

### LE BAL DES QUAT'-Z-ARTS

*Vendredi* 18 *mai. Onze heures du soir.* — Sur l'avenue de Wagram, une indescriptible cohue. L'éta-

blissement du *Bon Moka*, à l'angle de la place des Ternes, est envahi par une foule folle et bariolée qui submerge les consommateurs en costume de ville, subtilise les chaises, dérange les tables, prend les billards d'assaut, caresse le crâne rose des garçons diligents et éperdus. Sur une banquette, un fakir jongle avec des journaux enflammés. Un peuple de fiacres, de coupés et d'autos interrompt la circulation. Des milliers de badauds s'écrasent pour ne rien voir. Puis, c'est la « queue » à l'entrée de la salle où le contrôle est très sévère. On entre, voici les couloirs dont on chasse les derniers vêtements modernes, garçons et ouvriers, ouvreuses, mécaniciens et buvetiers. Là-bas les moteurs électriques halètent. Le brouhaha commence et arrive par bouffées jusqu'aux vestiaires. Un dernier coup d'œil dans les hautes glaces pour réparer un trait de fard, pour rectifier l'harmonie des plis d'un manteau ou pour rattacher la courroie d'une sandale. Puis, brusquement, la salle.

Miracle !

Dans une coruscation fantastique, d'innombrables oripeaux de jadis se croisent en un pêle-mêle admirable, resplendissant et fou. Sectateurs de Zoroastre et disciples de Cakya-Mouni, khans tartares et chiaoux turcs, satrapes et brahmanes, kalmoucks aux manteaux de fourrures et mongols au teint de cuivre, Caucasiens en tenue de kabak et kourdes perdus dans des turbans énormes, musulmans schiites et turkomans, solitaires des monts Jablonoï, riverains du Kizil-Ouzen ou de l'Araxe, marchands de Samar-

kand du temps où la capitale de la Sogdiane s'appelait Maracanda, Chaldéens désertant leurs murailles gigantesques et leurs fabuleux jardins, contemporains de Sémiramis, de Sargoun et de Nabonassar, sujets de Ménès qui érigea Memphis au bord du Nil émerveillé, fidèles de Koung-fou-Tseu et compagnons de Timour-Lengh, Tadjicks et ulémas, chasseurs de gavials et charmeurs de najas, apparences reconstituées de Phtah, d'Osiris et d'Horus son père, Iraniens et Mèdes, populations filles des Aryas descendus du plateau de Pamir, sectaires de Krichna ou xylolâtres forcenés, montagnards de l'Indoukoh coiffés d'ailes de kétupas et habitants du Pendjab fleuris de mahaleb, — c'est toute l'antiquité orientale qui ressuscite dans un décor de légende, dans un hourvari sans nom, parmi les clameurs délirantes des voix et des gongs, des trompettes et des cloches !... C'est une folie géante, une frénésie sans pareille qui roule dans le cirque, escalade les loges où les cymbales strident, où les crotales frissèlent, où les thabals tonnent. Les couleurs scintillent à travers la vapeur opaque qui emplit la salle immense et trop petite; c'est une débauche de sons, de gestes, de parfums. Spectacle inoubliable où, au milieu des chamarrures, triomphent, pendant le défilé rythmé par la tempête des sax, les nudités admirables dont on acclame la beauté parfaite. Le nu est chaste. Ici les invités sont des artistes que les soucis de M. Bérenger indiffèrent. On critique les proportions, les attitudes, on admire les lignes, on se délecte devant tant de joie, de beauté,

de couleur, — où rien ne détonne. La robe de Rochegrosse, heureux de cette vision digne de ses toiles géantes, frôle mon manteau. Le massier Pourquet, dont on remarque au Salon, cette année, une *Idylle* gracieuse, passe couronné de roses rouges. On me signale Detaille, Rivière, de Ribaucourt... Ah ! que voilà des personnalités dont, dans ce milieu si fermé (nécessairement), je comprends la présence mieux que celle de quelques Anglais débauchés, qui, seuls, jouent ici les faunes, ou que celle de certains Russes, qui payèrent leurs cartes 200 francs pour venir, avec des bonbonnes cerclées d'osier, jouer (au naturel) les bacchus !...

Et jusqu'au jour, c'est la folie, l'outrance jeune par laquelle on oublie que nous vivons un peu trop en médiocratie, la fête de la chair et de l'Art, un anachronisme démesuré mais harmonieux qui fait converser Artaxerxès et Bouddha, qui mêle l'Inde cisgangétique avec le Cambodge au temps de la splendeur d'Angkor ! Brahma, créateur, le premier, et Cyva, destructeur, le dernier, triomphent de Vichnou, conservateur... car voici le jour, et ce mirage qui confondait le Rig-Véda et le Zend-Avesta se dissipe. Les prêtres d'Hapi, le bœuf sacré, les dieux et les hommes de jadis, noient leur triomphe éphémère dans la pluie matinale, — fontaine consacrée au triomphe du soleil qui paraîtra tout à l'heure.

De la voiture qui nous emporte, les boulevards parisiens paraissent plus maussades et la vie moderne s'assombrit. La tristesse des réalités succède à la joie

des rêves. Mais Osiris, protecteur des morts, demeure et veille...



# XXX

## LE MYSTÈRE DU VISAGE

*Par* CAMILLE MAUCLAIR.

Mauclair est suffisamment connu pour que je puisse ne m'occuper, ici, que du beau livre qu'il vient de publier chez Ollendorff : *Le Mystère du Visage*. C'est un recueil de nouvelles. Elles sont au nombre de treize, ces nouvelles, et je suis persuadé que ce chiffre fut voulu. Toutes sont intéressantes, à des titres divers. Deux peuvent supporter l'épithète de *chefs-d'œuvre* que je leur décerne.

Mauclair est, avant toutes choses, un écrivain de transition. Influencé également par le souci d'art des symbolistes, par le souci de vérité des naturalistes et aussi — un peu moins, — par les théories nouvelles (il ne doit rien au romantisme), il s'attache aux questions les plus diverses, aux humanités les plus contradictoires; il admet, il comprend et il exalte les paysages les plus opposés et il déduit, presque constamment, les sites qu'il décrit des états d'âme

qu'il étudie, ou réciproquement. C'est une des caractéristiques de son modernisme. Camille Mauclair n'isole pas l'homme de la nature. Il lui donne sa vraie valeur dans l'univers. Cette idée ne doit pas surprendre chez un critique d'art aussi parfait que l'auteur de la *Peinture française de* 1830 *à* 1900, qui a dû constater, à toutes les heures, l'évolution subie par l'art pictural dans ce sens. Il est déjà bien lointain le temps où le Poussin, le premier (*les Bergers d'Arcadie*), etc., situait l'homme comme un simple intermédiaire entre la terre et le ciel, — embryon de la conception d'aujourd'hui : l'homme à son rang dans l'infini...

L'émotion de Mauclair est un peu celle de Daudet. Elle est charmante, constante, communicative. Elle envahit le lecteur petit à petit, avec une facilité, avec une certitude, avec une intensité et avec une variété de moyens échappant à la première lecture, — qui charment et qui déconcertent. A travers les pages du *Mystère du Visage* passe, sans cesse, l'âme mélancolique de l'auteur. Tout cela fut écrit doucement, lentement je crois, amoureusement, suivant le lieu où la vie avait mené Mauclair. Rien de préparé, rien d'artificiel, rien d'irressenti dans ce volume. C'est de la vie toute simple, tantôt calme, tantôt tumultueuse, tantôt heureuse, tantôt tragique, — la vie à peine transposée, à peine embellie, à peine outrée, fixée en phrases chantantes, souples, étincelantes ou brumeuses dans leurs sonorités, suivant les sujets, les paysages, les caractères.

Il est impossible, dans une étude rapide, d'analyser

un tempérament aussi complexe, aussi attachant, aussi délicat, aussi profond, que celui de Mauclair. Il faut se borner à *indiquer* quelques caractéristiques, à suggérer des remarques au lecteur. Et c'est fâcheux. Je ne puis passer sous silence, pourtant, l'intérèt que présenterait l'examen de la technique de cet écrivain, ses méthodes de travail, ses dessins de phrases, son souci des sonorités... Mauclair écrit comme un artiste peint ou sculpte, — et la musique verbale n'est point dédaignée par lui. Son œuvre est faite pour être lue à haute voix dans un cadre d'art intime. Je ne puis me défendre de souhaiter une audition d'*Etiennette*, – l'un des chefs-d'œuvre du *Mystère du Visage* — dans le cadre composé par Balestrieri pour son fameux tableau : *Beethoven*.

Il y aurait un grand intérêt à comparer le *mécanisme des images* chez Camille Mauclair, écrivain de tempérament septentrional, et chez Louis Bertrand, tempérament essentiellement latin, tous deux étant devant le spectacle unique de la vieille Césarée de Maurétanie.

Mauclair « tempérament septentrional », ai-je écrit. Je ne veux citer, pour justifier mon affirmation, que la troisième nouvelle du *Mystère du Visage* : *Nele Dooryn*.

*Nele Dooryn* !... Avec quel enthousiasme j'ai achevé la lecture de cette œuvre forte, délicate, exacte, qui m'a fait revivre mes chères heures de Hollande, ces heures où je délirais de joie aussi bien devant la splendeur de l'Amstel, au-dessus

duquel tourbillonnent des mouettes, que sur le steamer qui, par une nuit silencieuse, m'emportait, de Zaandam, à travers le Zuyderzée étale... Comme Mauclair a bien fait vivre tout cela, en plaçant sa petite Nele Dooryn, rose et blonde, non pas dans une grande ville, non pas dans un site étrange mais trop connu, comme Marken aux coiffes d'or, — mais dans la paix heureuse du village de Mariasluis, au bord du « polder verdâtre », déjà pareil à la mer qu'on pressent plus loin ; Mariasluis, si paisible avec son canal mort, ses maisons fleuries aux toits rouges, et ses braves gens ; Mariasluis où vient s'amarrer un grand vaisseau noir arrivant d'Océanie et apportant dans ses flancs des gens plus dangereux que les brigands de l'arrière-port d'Anvers : déserteurs, contumaces, anciens batteurs de brousse et traitants poursuivis qui rançonnent les rives de l'Escaut. Mais je ne vais point narrer *Nele Dooryn*. Il est plus convenable de célébrer le talent *descriptif* de Camille Mauclair. C'est par là que son œuvre vivra toujours dans la mémoire des lettrés.

Je suis heureux de saluer l'un de nos auteurs les plus sympathiquement connus à Paris, et aussi le moins parisien des hommes (comme Donnay). De ma retraite extra-capitaléenne, je me plais à évoquer Mauclair laborieux et paisible dans son ermitage de Saint-Leu-Taverny, avec une émotion semblable à celle qui me secouait naguère lorsque j'évoquais, de même, notre pauvre grand Rollinat, dans sa retraite de Fresselines...

# XXXI

## DON JUAN, TYPE ANTISOCIAL

Nous avons un « incident don Juan ». En attendant que M. Dujardin-Beaumetz, notre bienveillant et zélé sous-secrétaire d'État, décide d'une façon formelle que M. Mounet-Sully ira jouer *la Vieillesse de Don Juan*, de MM. Mounet-Sully et Pierre Barbier, ou, — comme il l'a déclaré à M. Sarnette — (M. Georges-Michel l'affirme) que *la Vieillesse de Don Juan* de MM. Mounet-Sully et Pierre Barbier sera représentée aux Français, tandis que la *Fin de Don Juan* de M. Fernand Sarnette sera représentée à l'Odéon, avec M. de Max dans le rôle de Don Juan (Hum !) en attendant, tout cela dis-je, il n'est pas inutile de reparler de ce type éternel : Don Juan !... Jusqu'à présent Don Juan incarnait aux yeux du populaire toute une série d'êtres qui ont entre eux peu de parenté. Il nous faut être reconnaissants envers le vigoureux écrivain Jean de la Hire, qui vient de préciser dans ses *Mémoires d'un Don Juan ou Physiologie du donjuanisme*, un certain nombre de questions. Il n'en a omis qu'une ; c'est elle qui motive le titre de ce filet. J'y reviendrai tout à l'heure.

L'historique du donjuanisme est fort connu. Le vrai don Juan, celui qui baptise ce type du séducteur

irrésistible, le don Juan dont s'inspirèrent Baudelaire, Poquelin et Byron fut don Juan Tenorio. Sa gloire est grande. Il n'est pourtant pas le seul qui ait inspiré les poètes. Haraucourt, — la mode traduit : le *Musset de Cluny*, ce qui est gracieux — dirait mieux que moi l'histoire du *Don Juan de Marana*, dont il nous précisa la personne sur la scène de l'Odéon, il y a dix ans peut-être. Ce don Juan se nommait exactement : don Miguel Marana Vincentelo de Leca. Il naquit en 1626, à Séville. Il mourut en odeur de sainteté et il est probable qu'après avoir été adoré des femmes durant sa vie, il le sera, après canonisation, jusqu'à la fin des siècles... Son masque — fort ordinaire d'ailleurs — est conservé par la congrégation des sœurs de la Caridad, à Séville. Mais don Juan est un type éternel. Pâris, amant de Vénus et de la belle Hélène, fut un don Juan. Pétrone, à Rome, en fut un autre, et tant d'intermédiaires seraient à citer depuis les temps antiques jusqu'à notre époque, où le donjuanisme fleurit autant au boulevard Saint-Germain que dans les « garnos » de Charonne et de *Ménilmuche* !... Dans son livre, dont l'écriture et le procédé d'exposition font songer à Balzac en plus d'un endroit, M. Jean de la Hire a synthétisé en quelques aphorismes adorables la physiologie du don Juan. Certes, M. de la Hire sacrifia parfois au paradoxe aisé et à l'ironie cinglante, lorsqu'il écrivit ceci, par exemple : « Le don Juan est propre mais il ne s'en vante pas : il se ferait trop d'ennemis. » Mais il a publié en quelques mots des vérités profondes. Celles-

ci entre autres : « L'homme ne devient pas, il naît don Juan. — Le donjuanisme est une noblesse de naissance qui n'est ni héréditaire, ni transmissible. — Les *vertus* ou qualités du parfait don Juan sont : Courage, virilité, largesse, dissimulation, insensibilité, éloquence et sensualité. — Le don Juan est toujours prêt à risquer sa vie et à prendre celle des autres. — Le don Juan peut toujours ne pas dire : « Assez ! » lorsque la femme dit : « encore ! ». — Si le don Juan dissimule avec tant de génie, c'est qu'il tient pour article de foi l'axiome suivant : *Il n'y a point de vérité absolue; il n'y a que des vérités relatives.* » Tout cela est excellent, bien écrit sous une forme mi-didactique, mi-romanesque, qui intéresse et qui émeut parfois. Mais il aurait fallu dire plus encore. Il convenait de noter les conséquences sociales du caractère du don Juan ; il convenait de saisir et d'enregistrer la répercussion de sa moralité sur ses contemporains, de dire les douleurs qu'il crée, les crises qu'il suscite, les préjugés qu'il déracine, les belles âmes qu'il détériore, les bonheurs qu'il brise, les principes de justice qu'il raille, le progrès qu'il vaincrait s'il était plus répandu, la démoralisation qu'il sème avec patience, avec adresse, avec audace, avec son insensibilité, sa fatuité, son individualisme redoutables! Don Juan, type antisocial par excellence, se rapproche beaucoup de l'anarchisme absolu. Il faut, non pas combattre le donjuanisme — il est invincible, — mais l'isoler partout où il se manifeste, qu'il soit incarné par un habitant d'une rue commerçante, d'une ville cosmopolite,

d'un palais sis dans la paix dorée de Venise ou d'une cabane plantée dans la plaine jaune de Vaugirard, hors des « fortifs ». Laissons cette fleur rare et dangereuse s'épanouir sur la boue parfumée de Londres et de Paris ou sur les tas de fumier des fermes bourguignonnes et des champignonnières de Carrières-Saint-Denis !... Cela nécessiterait de longs développements... *Intelligenti pauca.*



## XXXII

### LE CHRISTIANISME JUGÉ PAR LE SOCIALISME

Par Pierre Alissoff (traduit du russe par *M. Cyrène*).

C'est dans la splendeur de la ville de Nice que, revenant d'errer sur les pentes délicieuses du Mont-Boron où les agaves et toutes les cactées de la côte se hérissent devant l'azur paradoxal de la Méditerranée, je rencontrai M. Pierre Alissoff, pour la première fois, dans les bureaux du *Petit Niçois*. Bien que M. Alissoff parle assez difficilement notre langue il nous fût possible de converser. Je m'intéressai rapidement aux paroles de mon vaillant interlocuteur. Il me parlait de la Russie où il souffrit tant et d'où il dut s'enfuir, et je retrouvai en lui cet amour de la justice, cette haine de l'autocratie tzarienne qui distinguent tous

les slaves de Suisse et de France. Comme je manifestais à mon ami le journaliste Léon Faraut, du *Giornale d'Italia*, mon étonnement heureux des aperçus originaux et des profondes pensées que M. Alissoff venait de développer devant moi, j'appris que le réfugié russe avait publié antérieurement divers ouvrages à Genève et à Londres : *Notes sur la religion*, *Léon Tolstoï cinquième évangéliste*, etc.

J'ai reçu dernièrement le nouveau livre de M. Alissoff : *le Christianisme jugé par le socialisme*. Je tiens à signaler cette œuvre pour la richesse et la vigueur d'expression qui la distinguent des travaux de ce genre. L'érudition, la logique serrée, solide, quasi-invulnérable, sont secondées par une richesse d'expression, peut-être peu apparente dans la traduction française, puisque la langue russe est beaucoup plus riche que la langue française, mais incontestable quand même, par une vigueur d'images et une hardiesse de pensées remarquables et, de temps en temps, par des évocations d'une poésie aimable. Le talent d'écrivain de M. Alissoff s'apparente assez bien avec celui de M. Laurent Tailhade. Pour certaines pages de satire religieuse très documentées, la comparaison s'impose fatalement. On trouvera dans ce volume d'intéressants renseignements internationaux. Voici quelques exemples : «... Les contes de Voltaire, traduits et édités en russe, sont bariolés d'une mosaïque de points de suspension ; dans les passages où Voltaire donne cours à une ironie écrasante, à une gaîté qui va jusqu'à la démence, les censures reli-

gieuse et laïque russes font des coupures de 90 lignes et davantage... » — «... A l'époque de la prospérité du *Comtemporain*, alors que tout le public instruit était engoué de Tschernischevsky et de Dobrolioubofft, on put voir sur le compte rendu imprimé des miracles opérés, sur la commerçante Mme Artamonow, par Saint-Nicolas, la signature de quatre professeurs de facultés, Docteurs. » Je cite encore ces quelques lignes qui prennent un singulier relief par leur effrayante actualité : « A Kief, les étudiants, à la promenade avec un professeur, eurent toutes les peines du monde à tirer des griffes des moines une fillette de douze ans, toute bleuie, qu'ils crucifiaient à la barrière de l'église pour quelque insignifiant larcin. Ah ! quand les mystères de nos couvents seront mis au grand jour... » — « On demandait à une dame de l'entourage de Mouravieff-le-pendeur : « Est-il vrai qu'on torture Karakosoff (1) ? Elle répondit en riant : « Oh ! non, on le fouette seulement des journées entières. » — Et le plus révoltant c'est que ces brigands repus, qui nous fusillent sans pitié, nous, affamés, martyrisés, nous accusent de manquer de pitié, d'assassiner, d'incendier ! Nous envoyant au bagne par milliers, c'est à peine si de longues années après, ils se décident à nous relâcher... Armée du knout et du gourdin, notre autocratie russe n'a jamais cessé de nous enseigner l'obéissance, et en nous clouant dans le cercueil, elle n'a jamais

(1) Karakosoff : auteur de l'attentat de 1866 contre Alexandre II. G. N.

cessé avec une stupidité hébétée, féroce, de nous rabâcher d'heure en heure pendant des siècles : « Vil esclave, reste couché sur le knout; moi, le maître, je daigne te fouetter... Tu seras esclave jusqu'à la consommation des siècles ; ta mission historique est de fonder, de bénir, de chanter et de fortifier le plus abject esclavage. »

A l'heure où j'écris ces lignes, le général Trépoff a fait arrêter Gorki, le calme louche de la terreur a succédé aux fusillades qui font tressaillir le dernier tzar dans son palais de Tsarkoïé-Sélo... Les brutalités infâmes du gouverneur de Saint-Pétersbourg n'arrêteront pas l'élan séculaire des peuples russe, polonais et finlandais opprimés.

Cet élan passe dans les pages de M. Alissof et, sous peine de citer tout son livre, je ne puis que le signaler. Comparant la sérénité de la côte bleue où l'auteur du *Christianisme jugé par le Socialisme*, promène sa rêverie — que ce soit entre les palmiers de la promenade des Anglais, parmi les plantes étranges des terrasses de Monte-Carlo, au bord des calanques de Théoules où la mer verdit sur les rochers rouges, ou dans la paix pourpre de Saint-Raphaël — comparant ces paysages splendides avec la désolation atroce et sanglante des cités russes, je comprends mieux la violence et l'ardeur persévérantes de M. Alissof et de ses compatriotes de France et d'Helvétie. Et je les applaudis — à outrance !

## XXXIII

### LES ANTIMILITARISTES

Avec la franchise paisible et distinguée dont il semble garder le secret, M. Anatole France, cité comme témoin par les antimilitaristes, a écrit, au président du tribunal, à peu près ceci : « Ce procès dégage une mauvaise odeur électorale. » Je ne suis pas loin de penser, avec le grand écrivain qui vient de nous donner *Sur la pierre blanche*, que le procès des antimilitaristes fut une manœuvre politique. Je ne m'indigne pas, d'ailleurs. J'espère que le verdict — féroce s'il était pris au sérieux — ne sera pas appliqué. Je pense qu'à l'aide d'un des multiples subterfuges que la loi permet, M. Hervé ne sera pas plus emprisonné que le vieux héros Cipriani ou que la jeune éducatrice Mlle Félicie Numiestka. J'ai eu récemment le plaisir de converser avec Mlle Numiestka chez mon collaborateur M.-C. Poinsot. J'ai pu constater que les idées professées par l'acquittée d'hier sont d'une douceur quasi évangélique et que les révolutions sont envisagées par elle comme des abstractions où elle oublie volontiers de voir du sang. J'ajoute que si les théories sociologiques de Mlle Numiestka peuvent être discutées, la dignité de sa vie, la beauté de sa conviction et la vaillance de son apostolat ne sauraient être

qu'admirées. La plupart des accusés sont comparables à l'excellent Cipriani et à Félicie Numiestka. Malato est de cette école. D'autre part, il ne serait pas difficile de montrer que la police a couvé maternellement l'affiche incriminée comme elle a suivi avec sollicitude les bombes de Farras.

Cette affiche était abominable, certes. Mais je suis à peu près certain que ses principaux signataires ne la connurent que par les journaux qui la reproduisirent. Par un sentiment de dignité qui les honore, plusieurs affrontèrent quand même la flétrissure légale. D'autres, — se plaçant probablement au point de vue de leur haine de la réclame — protestèrent contre l'abus fait de leur nom : Laurent Tailhade et Han Ryner, par exemple. Il est d'ailleurs permis d'interpréter ces actes moins aimablement... Il est évident, d'autre part, que M. Hervé — qui est un homme de valeur — pousse un peu loin le culte de l'encre d'imprimerie...

Malgré tout, ce verdict est maladroit. Si, demain, la même affiche était placardée de nouveau, à Paris et ailleurs, revêtue de deux mille signatures, que ferait la justice ? Déférerait-on deux mille hommes, en bloc, aux tribunaux ?... Il eût été préférable, à mon sens, d'acquitter tout le monde, ou de condamner tout le monde *à des peines de principe* : quatre jours de prison à M. Hervé, par exemple, et vingt-quatre heures à Mlle Numiestka qui ne fut pas plus coupable que M. Gohier et pas moins que M. Hervé. D'ailleurs, l'hervéisme n'est qu'une théorie très

répandue aujourd'hui, mais exprimée avec les arguments outranciers et la littérature brutale des réunions publiques. M. Brunetière est le dernier défenseur de la Guerre.

Les « balles destinées aux officiers » sont *de la littérature*, de la mauvaise littérature. Je demeure convaincu que si, malgré les efforts louables de la diplomatie européenne, le territoire de notre pays était envahi, nous verrions nos antimilitaristes les plus farouches se battre au premier rang comme ils le font aujourd'hui. Je suis même persuadé qu'ils se distingueraient par leur vaillance. Il n'y a pas de lâches chez nous. Le Français « a mauvaise tête et bon cœur ». Je ne suis pas seul à penser de la sorte.

Les révolutionnaires ne sont, en dernière analyse, que des évolutionnistes trop pressés.

L'indulgence mène au bonheur. La logique mène souvent à l'absurdité. D'ailleurs, Henry Maret, toujours spirituel, ne prétendait-il pas l'autre jour, que la logique ordonnait, en cette circonstance, d'envoyer les négateurs non pas en prison, mais en exil ?...

... Ce paradoxe finirait par me faire dire que les jurés furent indulgents, car il n'y a pas un Français qui, de loin, ne regrette sa patrie.

M. Hervé lui-même, s'il veut être sincère, ne me contredira pas.

## XXXIV

TRIPTYQUE. — A PROPOS DES LIVRES RÉCENTS DE Mme VALENTINE MÉRELLI, DE M. JACQUES D'ADELSWARD-FERSEN ET DE Mme LIANE DE POUGY.

Dans ses *Confessions d'un Homme de Lettres*, livre terrible et beau où le monde littéraire étale toutes ses tares, Jules Hoche, auteur du *Vice Mortel* et de *Guillaume II intime*, écrit : « Trop de feuilles, de feuillets, de feuilletons, trop de papier gâché par les éditeurs et aussi par les écrivains, trop d'écrivains de tous les genres, y compris le genre amateur qui, lui-même, est un compromis entre le genre crétin et ce que les musiciens appelaient autrefois le *style fleuri d'école.* » Les trois livres que je viens de recevoir ensemble paraissent donner raison à Jules Hoche, — un surtout : c'est *Mérélia* que je veux dire. *Mérélia*, l'avant-dernière manifestation publique de Mme Valentine Mérelli. Nous avions vu faire dans les prisons des chaussons de lisière, des dentelles, des lits de fer. L'auteur de *Mérélia* innova. Elle écrivit son livre à Saint-Lazare. « Babiole nimbée d'illusion et de rêve », dit-elle. Après cela vous n'attendez point de moi une critique ni, même, des constatations autres que celle-ci. Soucieuse de compléter l'œuvre de la

réclame insensée qui lui fut faite, l'étoile nouvellement apparue sur la scène de la Gaîté-Rochechouart (1.000 francs par jour !) a su choisir son titre et insister spécialement sur quelques-uns des enviables ébats qu'elle prit naguère. « Serre-moi, serre-moi plus fort ! Regarde-moi bien, je t'aime ! »... écrit-elle. Les monologues peuvent encore partiellement se citer. Il n'en est pas de même pour les descriptions. Oh ! certes, je n'ai pas une âme de calviniste et je ne songe pas à reprocher à une courtisane d'avoir des talents voluptueux dans un temps où le mercantilisme ravage même le monde des descendantes de Laïs. Pourtant était-il bien nécessaire que la maison Juven et Cie fît connaître à l'univers cette alcôve — avec trois francs cinquante de détails ?... Valentine Mérelli ne manque point de talent comme comédienne. Le théâtre vit de spontanéité, de *momentanisme*, si j'ose dire, d'imprévu. Le roman en particulier et la littérature en général nécessitent plus de travail, de réflexion, d'étude. Il serait ridicule de demander à toutes les jolies femmes qui furent « lancées » par la Cour d'assises d'avoir la dignité et la réserve de la gracieuse Liane de Lancy, maîtresse du financier Mary Raynaud. Mais Mme Mérelli aurait pu se contenter d'avoir un joli talent de concert et d'être belle à outrance. Les autres outrances sont plutôt mal portées, même quand elles sont instinctives. M. Jacques d'Adelsward-Fersen le sait trop bien depuis le retentissant scandale de l'avenue Friedland, dont il fut le héros. En tout cela, la presse est criminelle.

Ces affaires mériteraient, au plus, un écho judiciaire. L'américanisme journalistique est tel que les catastrophes récentes de Courrières, de Naples et de San-Francisco prennent une place à peu près équivalente à celle des histoires navrantes. La mort de M. Curie occupa moins l'opinion que celle d'Edmond Magnier. Ne regrettons rien. Regretter, c'est perdre du temps.

M. d'Adelsward-Fersen publie un livre de vers : *Le Danseur aux Caresses*. L'auteur de *N.-D. des Mers Mortes* et des *Cortèges qui sont passés*, a du talent, beaucoup de talent. Edmond Rostand l'a publié avant moi, au temps où des égarements d'oisifs pervers n'avaient pas fait d'un enfant poète, porteur d'un nom historique, un damné. Ah ! ce fut un spectacle !... Adulé, adoré, sollicité la veille, M. d'Adelsward fut abandonné le lendemain de son jugement. Il est demeuré seul. Il a publié trois livres depuis : la conspiration du silence s'est généralisée autour de son nom. Pourtant il y a de grandes qualités dans ces pages. Les lignes présentes sont les premières que je publie sur l'auteur de *Lord Lyllian*. Je suis heureux qu'elles paraissent au moment où tant de timorés se détournent de lui. Je voudrais que l'indulgence et la pitié s'unissent pour aller vers cet enfant dévoyé, qui ne veut pas pleurer et qui se joue les Wilde, comme j'aurais voulu voir aux tristes obsèques de Wilde plus de poètes et plus d'amis. Je vais peut-être choquer des susceptibilités, mais il me semble que (surtout pour des égarés de talent) les affaires de mœurs, lorsqu'il n'y a eu ni violence ni crime,

dépendent de la médecine et non de la justice. Wilde, à côté des assassins les plus immondes, vêtu, comme eux, du *broad arrow* et soumis à la peine atroce et stérile du *tread mill*, m'apparaît comme une monstruosité légale. — Hugues Rebell écrivait, dans la préface *posthume* que l'éditeur Carrington vient de publier avec les *Intentions* de l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* : « Jamais l'artificiel ne se mêla à un tel point au naturel et à la passion dans un même homme. » Je crois pouvoir appliquer cette remarque à M. de Fersen. Le *Danseur aux Caresses* célèbre tantôt tristement, tantôt férocement les voluptés interdites, mais il est possible de trouver, parfois, parmi ces erreurs, de beaux cris de désespoir, de regret, de douleur atroce. Le masque de cire que le poète se compose descend et son vrai visage pleure. L'enfant malheureux reparaît, et il avoue sa maladie :

> Je suis sans force encor pour lutter contre moi,
> Contre cette âme immonde et lâche qui me tue...

Il espère la mort, il l'appelle comme une libératrice. Jacques d'Adelsward est encore trop jeune pour atteindre la pathétique « humilité absolue » du *De profundis* de Wilde. Pourquoi ceux qui le peuvent n'éviteraient-ils pas à ce jeune homme un aussi terrifiant calvaire ? Hélas ! il est d'irréparables fatalités !... Le nouveau livre de Liane de Pougy : *Yvée Lester*, le constate aussi, d'une manière agréable. Ce livre est très supérieur aux précédents. Il paraît

révéler toute l'âme de celle qui, avec l'admirable Yvonne d'Yonville, si franche, et avec Arlette Dorgère, un peu bien « théâtre », peut être appelée : la plus jolie femme de Paris, — et seule : la plus célèbre. Notre chère Séverine la décrivait ainsi l'autre jour : « Elle est fine, elle est souple ; elle a véritablement l'élancée du lis et la diaphanéité de l'iris. Nulle rose pâle, au cœur en émoi, ne saurait lutter contre la douceur de son teint. Elle évoque l'idée de toutes les blancheurs connues. Elle a, dans son fourreau flottant de souple étoffe qui s'enroule autour d'elle et la drape comme un péplum, la démarche que Virgile prête à ses déesses, la grâce chaste des statues grecques. Elle est la sœur attardée de Phryné... » Le portrait est-il assez adorable ? Le miracle est qu'il n'idéalise point la réalité. Le style et la conception d'*Yvée Lester* sont d'une tonalité semblable. C'est l'histoire poignante, tendre, et jolie, d'une petite américaine, aux fabuleux cheveux rouges, dont l'âme sensible s'éveille à la vie magnifique et décevante. Cet ouvrage est écrit sous forme de journal intime — ce qui est commode et permet de jolies négligences et d'aimables fautes de composition. Il vaut surtout par des détails délicats, présentés dans un style neuf débordant de simplicités savantes et d'afféteries gracieuses. Témoin ceci :

« C'était comme si je me séparais du tangible moi-même pour m'infiltrer lentement dans la vie charnelle de Reggie, comme si je m'enfonçais dans sa chaleur, dans son odeur et dans ses habitudes, comme si je

m'y insinuais mollement avec béatitude, sans merci, pour, ensuite, ne plus pouvoir en revenir.

« C'était une fraîcheur vivante. *C'était comme si je mourais de froid en plein soleil.* »

Liane de Pougy travaille. Elle s'efforce à conquérir son public. Elle y parvient. Ne la décourageons pas. Il y a en elle trop de beaux dons d'esprit et de cœur pour qu'elle ne persiste point dans son attitude digne de Sapho, fille de Cléïs, la grande Sapho !



## XXXV

### BOULEVARD DES ITALIENS. MINUIT

Dans la voiture qui m'emporte je me prends encore à sourire au souvenir de quelques scènes de la nouvelle pièce des Folies-Dramatiques : *Une veine de...*

Dans les couloirs, tout à l'heure, le petit jeu des surnoms agonisait en fusées cinglantes... Quelqu'un commençait : « Willy... » Un voisin acheva : « *Calembour porc libre !*... C'est vieux, mon cher !... » — Le boulevard se déroule de chaque côté de la voiture comme une pellicule cinématographique. Il flotte sur Paris un parfum de mandarines, de volailles rôties et de chairs tièdes. Au faîte des maisons, les lettres électriques s'éteignent peu à peu. Des couples se for-

ment. Les restaurants de nuit lancent des lueurs, pareilles à des doigts raccrocheurs, sur la foule qui passe. Nuit de Paris ! Nuit de folies et de misères !... Nuit d'infamies et de désespoirs !... Batistes brodées et manteaux de soirée, cheveux oxygénés et moustaches inquiètes, faces peintes, haillons affreux et robes ruineuses recouvrant des tares semblables, sourires faux, prières haineuses, attitudes étudiées, pêle-mêle sans nom, incohérence horrible, façades hypocrites, plaies morales et déchéances physiques, — c'est tout Paris qui passe impétueux, brillant, hétéroclite, épouvantable, rué follement vers la Mort qui l'attend, là-bas, au bout des boulevards, comme la mer attend le vomissement de l'égout !... Un arrêt. Des cris sur la chaussée. Je descends. Un quelconque zingueur, un foulard rouge noué en corde autour du cou, assomme une créature pleurante, hideuse, déchue. Les larmes brouillent son fard. La foule regarde, ricane, s'amuse, féroce.

Un agent s'avance enfin, placide.

— Pourquoi que vous la frappez, vous?

— C'est ma femme...

— Vous êtes mariés ?

— Oui...

— *Dans ce cas !*... (*sic*). Mais vous *pourreriez* bien attendre voir d'être chez vous... Et tâchez moyen de ne pas entraver la circulation, hein ?...

L'homme s'éloigne en grognant. — La malheureuse s'est perdue dans la multitude.

Et voici que la pluie, lente, tombe sur Paris. C'est

une déroute. Le boulevard, fangeux à présent, luit comme un parquet ciré sous la clarté diffuse des reverbères. — Je préfère la boue des chemins à celle des âmes. La boue des chemins n'est pas responsable de son ignominie...

Et, même, celle des âmes ?... Est-elle bien consciente ? Nous avons des ancêtres.



## XXXVI

### LE ROMAN SOCIAL. — A PROPOS DU LIVRE DES FRÈRES J.-H. ROSNY : « SOUS LE FARDEAU »

La conscience sociale, cette notion que nous avons individuellement de n'être qu'une unité dans la foule, cette notion qui nous dicte des droits et des devoirs, qui nous dote d'une philosophie et d'une politique nouvelles, nous donne aussi une littérature neuve. On peut retrouver des traces de conscience sociale dans les œuvres de jadis ; Jean de Meung, Rutebeuf, Jean d'Antville, sont des documents. Genèse. — Mais ce n'est qu'avec les précurseurs de la Révolution que triomphera la littérature sociale, la littérature dite *subversive*. — Le *roman social* ne devait naître que plus tard. Il s'épanouit aujourd'hui, et sa floraison

est admirable. Après Mme de Staël, après Balzac, après Zola (ces deux derniers étant, surtout, de sublimes impulsifs) et, réalisant la parole de Léon Blum, « *la littérature romanesque tend à devenir essentiellement sociale* ».

M. Léon Blum, que l'on peut considérer comme le critique prédestiné de cette littérature, déclare que le roman social est « non pas celui qui est composé dans un esprit de propagande et de persuasion, mais celui qui peint des tableaux sociaux ». La formule est parfaite. M.-C. Poinsot et moi nous la complétons ainsi : « Le roman social est celui qui, abandonnant les sentiers battus de la psychologie d'une *minorité d'oisifs*, dirige son observation sur la *majorité*, c'est-à-dire sur la foule des travailleurs de *toutes* catégories (intellectuels ou manuels), et qui, s'il étudie spécialement des types, considère ses héros individuels dans leurs rapports avec les milieux sociaux qu'ils traversent. » Qu'on ne dise pas que cette littérature *utile* ne porte pas en elle sa *valeur d'art* ! Tous les romans sociaux connus prouvent le contraire, et leur nombre est très considérable.

La liste suffirait à proclamer le triomphe du roman social, si (après Charles Géniaux, le jeune auteur de *l'Homme de Peine*), les stupéfiants écrivains J.-H. Rosny n'avaient point fait surgir leur dernier volume, prototype du *roman social : Sous le fardeau*.

*Sous le fardeau* étonne le monde lettré, cependant blasé. Jusqu'à présent, les Rosny occupaient une place glorieuse parmi les maîtres de notre temps. *Sous*

*le fardeau* les fait planer au-dessus de tous les fronts contemporains.

Il serait insensé de vouloir faire autre chose que d'indiquer l' « univers » de questions, d'angoisses, de remarques, de recherches, remué dans ce merveilleux ouvrage. Un volume de critique suffirait à peine à juger ce roman exceptionnellement concis, extraordinairement original, pittoresque à toutes les pages, artiste à toutes les lignes, illuminé à tous les chapitres de trouvailles *géniales*. Je n'exagère point. Devant un monument semblable, toutes les objections que l'on pouvait faire jusqu'alors au roman social, tombent pour jamais. La profondeur de ce livre exclut le propagandisme; sa valeur artistique bannit le didactisme ennuyeux et poncif. — *Sous le fardeau* est un chef-d'œuvre, l'un des plus incontestables de toute la littérature moderne.

Qu'on ne vienne pas dire que cette œuvre est l'aboutissement d'un genre, — né d'hier. Nous ne sommes pas en présence du « bouquet », fabuleux et fugace, d'un feu d'artifice, mais bien devant un phare récemment érigé et qui projette ses formidables faisceaux de rayons sur un océan sans limites. — Les types qui vivent dans l'œuvre des Rosny correspondent à un certain nombre de problèmes humains de tous genres. En dehors de ces types, il existe une infinité d'autres types; et il en existera toujours de nouveaux à mesure qu'à travers les années les conditions de la vie se transformeront. Le progrès est une asymptote de l'Idéal. L'Idéal coïncide avec l'Infini.

Quelle joie solide on éprouve à voir J.-H. Rosny,

à l'aide d'un style vigoureux et puissamment impressionniste, camper un personnage, en quatre lignes, par la seule description, rapide et complète, de son masque — révélateur ! Quelle admiration pourrait être refusée à ces pages substantielles où les auteurs du *Bilatéral* et de *l'Impérieuse Bonté* traitent, avec une ampleur, une netteté et une impartialité inouïes, les questions les plus diverses, les plus complexes, les plus abstraites : le sionisme, la philosophie nietzchéiste, le Devoir, la Mort, etc... ! Quelle bravoure dans ces tableaux terribles et probes où les Rosny ne craignent point d'analyser l'inceste ! Quel charme tendre dans d'autres chapitres, quelle émotion franche et saine, un peu analogue à celle que faisait naître Alphonse Daudet, — et, tout à coup, quelles envolées gigantesques à travers les âges révolus, à travers les siècles à venir, à travers le tourbillon des planètes invisibles !... Quelle belle synthèse que Saint-Clair, le docteur, héros principal perdu dans les misères humaines, et Gilbert, le charpentier, et Reynier, l'oisif, la brute, le *primitif* demeuré presque conforme au fauve de la préhistoire, et Tarade « bas sur pattes, des yeux câlins et aventureux, une mâchoire musculeuse mal armée de dents friables... », et le petit employé Chastelain, et Javerne, et Tourzel, et Garnier qui ressemble à Henri Becque, et dix autres !... Tout cela si vivant, si énorme et si clair à la fois !...

Jamais la tâche du critique ne parut plus vaine que devant cette œuvre colossale qu'il faut seulement

comprendre, admirer... et relire. *Sous le fardeau* est un monde où il existe toujours des régions mal connues. Il est triste et violent parfois, ce roman, mais aussi, comme le constate Jules Bois, — l'un des rares critiques d'aujourd'hui, persuadés qu'il est plus difficile d'étudier un ouvrage que de l'éreinter, — « il est tout humide de la rosée des larmes acceptées, radieux de la tendresse durement gagnée, réconfortant par sa leçon du devoir accompli jusqu'au bout ».

Aux temps héroïques de *la Revue Indépendante*, alors que, parmi tant d'autres qui eurent des destinées bien diverses (Alfred Bruneau, Maurras, de Nion, Adrien Remacle, Rémy de Gourmont, Moréas, Grandmougin, Mourey, etc.), les deux écrivains que je suis heureux de saluer du titre de Maîtres, combattaient, pour leur vie et pour l'Art, avec une noblesse qui ne sera pas égalée, leur *Légende Sceptique* commençait ainsi : « Luc vivait dans un rêve du vingtième siècle. Être de mysticisme, *essentiellement vibrant à la beauté des choses*, frère spirituel des contemplateurs mésopotamiens, il s'abreuvait d'un mystère plus subtil que les religiosités évanouies de visions affinées *au sentiment des forces et des formes conçues par l'homme d'Europe*. La fraîcheur de sa fibre, ses nerfs vibratiles, la *jeunesse d'un cerveau dont l'amplitude emmagasinait sans effort la pensée*, — à cela il devait de n'être pas roidi par l'étude des choses qui seront la vie d'art, de poésie et d'extase des humanités. »

Écrites par les Rosny, ces lignes (et quelques autres qui les suivent) sont exactement applicables aux Rosny.

La *foi laïque* de Zola, corrigeant son pessimisme par elle (comme Dickens et George Eliot tempéraient le leur par la foi religieuse), évolue avec J.-H. Rosny.

Le roman social sera la gloire de notre génération. Il ne cessera point pour cela d'être un *roman*. Le feuilleton lui-même peut être rénové s'il devient social. Il traitera les drames, propres à faire éclore des crises psychologiques, avec circonspection, avec sagacité, avec art, et si ces drames contiennent un enseignement, s'ils ne sont que des « noyaux d'intérêt » dans l'ouvrage consciencieusement consacré à l'étude de types et de milieux sociaux, s'ils n'empêchent pas l'œuvre d'être composée et écrite avec soin, alors la *direction de l'observation* (observer, c'est oser *tout* voir) aura rendu l'œuvre *sociale* et la *qualité de ses éléments* l'aura rendue artiste !



## XXXVII

### A L'ODÉON

*Le deuxième acte de « Jeunesse », comédie dramatique de M. André Picard.* — Pendant que mes voisins jacassent à mi-voix, Mme Dux (Mme d'Autran) dit exquisement des choses exquises, — et

profondes, comme celles-ci : « On croit que j'ai été l'éternelle sacrifiée, l'éternelle délaissée. On ne sait pas comment, chaque fois, il (d'Autran) me revenait, pas repentant, non, mais plein d'ardeur. Et tout le soin qu'il mettait à me reprendre !... Il était attentif, amoureux. *Je ne parvenais même pas à distinguer, parmi ses dernières ardeurs fidèles, les premières qui ne l'étaient plus !* »

Ce type splendide d'amoureuse, dressé par M. André Picard, est voisin de celui de la baronne Hulot dressé par Balzac — type que MM. Granet et Decourcelle essayèrent de faire mouvoir (sur la scène du Vaudeville) avec plus de bonne volonté que de succès réel. Ces femmes-là se sacrifient toutes pour celui qu'elles aiment *surtout lorsqu'il ne le mérite pas*. Elles arrivent à tuer en elles la jalousie vieille comme le monde... et M. Picard le fait dire à son héroïne avec une délicatesse, une émotion, une simplicité de moyens, admirables. Elle murmure au docteur (ami de d'Autran son mari) : « La jalousie est un mal vivant qui naît, grandit et meurt. D'abord on veut tout de celui qu'on aime, le possible, l'impossible ; puis on ne veut même plus tout le possible ; l'expérience vous assagit, chaque déception vous limite. On demandait toute la vie, puis on demande des années, puis des jours, puis des heures, puis des minutes. On jouit du présent, sans un regard devant ni derrière soi. L'avoir là, le sentir là, c'est si bon ! Oh ! je ne suis pas difficile !... » Et c'est la vérité même. Cette figure d'André d'Autran demeurera, par sa précision

et sa fermeté de lignes, un type caractéristique du théâtre contemporain. Les temps héroïques sont passés. Notre époque étudie surtout les *nuances*. On pourra reprocher à M. Picard. — si ce n'est déjà fait, — de couper en quatre les cheveux de l'Amoureuse de M. de Porto-Riche. On aura tort. C'est parce qu'ils ne savent point être psychologues, que tant de nos contemporains sont malheureux. C'est du moins la philosophie de presque tout le théâtre actuel, depuis *Le Bonheur*, *Mesdames!* du spirituel F. de Croisset jusqu'au *Vers l'Amour* du tendre Gandillot... Est-ce un bien? Est-ce un mal?... C'est un fait.



## XXXVIII

### LE RUBAN DE VÉNUS

Si la critique littéraire existait encore à peu près comme autrefois, si les articles bibliographiques n'étaient point des complaisances lorsqu'ils ne font pas l'objet de traités commerciaux, le nouveau livre de Gabrielle Réval aurait, malgré la surproduction, accaparé l'opinion publique pendant des semaines. Le temps des Sainte-Beuve et des d'Aurevilly ne reviendra pas. Les écrivains n'ont plus toujours la satisfaction de savoir que leur œuvre émut et intéressa

quelques inconnus ; mais l'admirable auteur des *Sévriennes*, de *N.-D. des Ardents* et de *la Cruche cassée* peut être certaine — quelques-uns le constatèrent avant moi — que *le Ruban de Vénus* vivra dans la mémoire des hommes. Le nom de Gabrielle Réval, d'ailleurs, appartient depuis plusieurs années déjà à l'histoire littéraire de notre pays.

*Le Ruban de Vénus :* titre aimable encore qu'un peu énigmatique. Le « Ruban de Vénus » est le nom plus poétique que vulgaire de la *porphyra linearis*, algue splendide des côtes de Bretagne. Or, voici, d'après le livre, l'explication nécessaire : « — A chaque chambre, dit le châtelain, j'ai donné le nom d'une plante marine ; tout cet étage forme ce que j'appelle le *bouquet de la mer.* » Il désignait du doigt, sur chaque porte, une algue délicatement collée. Ici l'algue était semblable à un ruban mauve passé dans une chevelure qu'emmêla une nuit d'amour. « — Le *Ruban de Vénus* », nomma Cécile. Tout bas, Jean répondit : « Ici sera ta chambre ; ce ruban de Vénus, c'est le ruban qui tombe de ta ceinture... — Pour le nouer à toi, te garder contre moi, jour, nuit, et tous les jours de notre vie, pour ne faire qu'un ; ah ! être toi, te garder en moi !... » Et Gabrielle Réval pose, avec une sincérité et une netteté tempérées, parfois, on dirait, par quelques doutes ultimes, les problèmes angoissants de la liberté féminine et des rôles antagonistes de la famille et de l'époux envers la jeune fille socialement émancipée par une des carrières dites libérales. Superbement dédaigneuse des préjugés bourgeois et

des réticences mesquines chères aux âmes timorées, le psychologue sagace des *Lycéennes* étudie en femme, en sociologue et en poète, trois caractères principaux de jeunes filles : Suzanne Darzille, positive, obstinée, lente — la *raison libre* incarnée — Cécile Castellar, enthousiaste, prompte, inlassable, nature riche, généreuse, mais que l'instinct guide plutôt que la raison, et Camille Reber, sculpteur génial, force déchaînée et planante qui se brisera aux réalités immondes mais immuables. Le personnage de la mère, égoïste, aimant son enfant comme peut aimer un amant jaloux, s'érige en face de l'époux, de l'initiateur, de l'homme *nécessaire*. Et c'est un drame d'une envergure inattendue qui se déroule parmi les sourires (ces fleurs de la triste vie humaine !) et parmi les larmes qui sont la rosée dont ils vivent ; c'est le malentendu formidable qui fait oublier aux mères qu'elles ne savent et ne doivent entendre jamais que « les plaintes de l'enfant »; c'est l'hésitation pathétique de la femme, née à la vie sensuelle, entre la famille, qui est le passé, et le mari, qui est l'avenir ; c'est, enfin au-dessus de tout cela, le tableau du féminisme contemporain, trop absolu, trop inexpérimenté encore dans une société défectueuse où « la femme a des ambitions immenses » et « *une force morale qui n'est plus en équilibre avec sa destinée* ». J'aurais voulu que la conclusion de ce livre fût plus nette si je n'avais compris et si je n'approuvais le dessein de l'auteur, qui (selon le principe du bon Daudet qu'elle égale souvent et dépasse parfois) a voulu fixer des drames de

notre époque, transposer fidèlement de la vie, émouvoir, intéresser, *passionner*. Il conviendrait d'analyser le talent descriptif de Gabrielle Réval (l'arrivée à Palais, la fête chez Castellar, etc...), de donner une idée de la netteté de sa vision fidèle et colorée, exacte et idéalisatrice ; il siérait de citer quelques-uns des « mots » admirables qui s'enchâssent entre ses phrases sonores et d'un dessin très vigoureux, très français... L'espace me manque.

Je ne sais si *le Ruban de Vénus* est un *roman-programme* à l'usage de nos artistes féminins. Mais je suis sûr — et cela depuis quelques années déjà, — que, — comme Lucie Delarue-Mardrus, comme Mlle Dufau ou comme Marcelle Tynaire — Gabrielle Réval est une des rares femmes qui puissent concevoir et réaliser promptement des « ambitions immenses »...



## XXXIX

### L'ART SOCIAL

*A propos de l'exposition des œuvres de* Raymond Renefer. — L'art social peut se définir comme la littérature sociale : celui qui s'applique à fixer la vie actuelle sous tous les aspects du labeur. Il n'est pas

avec précision le portrait, l'histoire, le paysage, la scène de genre, — et pourtant il ne les excommunie pas. D'ailleurs, si le mot est nouveau, ou, plutôt, si l'art social *conscient* date d'hier, la chose est déjà fort ancienne. Les peintres hollandais et flamands firent de l'art social, sans le savoir trop. Le Nord, en général, aima cette peinture, ces kermesses et ces intérieurs, qui s'accordent avec les mœurs des pays de brume où les réjouissances positives consolent de la rigueur du climat. Mais l'art *français* ne fut guère social jusqu'à présent, lui qui s'honore, cependant, des compositions somptueuses et glaciales de Poussin, des paysages resplendissants de Claude Gelée, des délicatesses voluptueuses du dix-huitième siècle et de l'art de l'empire, maniéré, compassé, surchargé, conventionnel, que caractérisent bien les œuvres de Wicar. Certes, il y eut les frères le Nain ; certes, Chardin, peintre du Tiers-État, exista. Je ne l'ignore pas, mais je constate qu'ils sont des exceptions. Le Romantisme ne fut pas social. Après le spirituel Boilly, le plantureux Gustave Doré, le fougueux Daumier et le cinglant Gavarni, seuls, parlèrent au peuple et du peuple en un savoureux langage. Ils furent surtout des dessinateurs. Et c'est par le dessin que l'art social pénétra en France. Les caricaturistes semblent, en effet, s'être inspirés, les premiers, de la foule pour traduire sa diversité parfois hilarante et parfois pathétique. Leur art prit ensuite une portée plus vaste et les dessinateurs occupèrent une place de plus en plus considérable à mesure que les publications illus-

trées se multipliaient et se développaient. Le nom de Steinlen, par exemple, s'est élevé si haut qu'il est impossible de ne pas le placer à côté de celui des maîtres; et c'est un très grand art qui produit les œuvres d'Hermann-Paul, philosophe féroce, les psychologies provinciales de Huard, les *Incompris* de Devambez, le *Faubourg*, les *Hâleurs* d'Adler, les *Convalescents* de Raffaëlli, les *Mineurs* de Jean-Paul Laurens, les *Fins de Jour* de Chigot, les aspects d'Issy ou de Vanves du vigoureux Gaston Prunier, les Truchet, les Lunois... Mais j'aborde ainsi la peinture. C'est que la peinture a suivi, elle aussi, l'irrésistible mouvement qui emporte notre siècle vers de nouvelles destinées.

L'artiste social d'aujourd'hui doit être mieux qu'un *œil*. Il est nécessaire qu'il cherche des symboles dans la réalité, qu'il exprime des idées sans recourir aux enfantins accessoires de jadis : carquois, lions, aigles, etc... L'âme et les intentions de l'artiste doivent émaner de son œuvre exécutée en dehors des conventions, sans arrangements arbitraires. Et nul, jusqu'à présent, n'a mieux rempli ce programme que Raymond Renefer, qui réunissait, ces jours-ci, quelques-unes de ses œuvres dans une exposition particulière permettant un jugement d'ensemble. Le public connaissait Renefer par ses succès des derniers Salons et par quelques publications devenues populaires, comme le numéro spécial de l'*Assiette au Beurre* qu'il intitula avec amertume : les *Grands Sentiments*. Un coup d'œil général sur son œuvre devait être très

éloquent. Il le fut. Cette exposition eut lieu dans l'atelier splendide du « peintre de l'Empereur » : Adolphe Yvon, avenue Henri Martin, — Yvon dont les toiles immenses peuplent le Musée de Versailles.

Dans un cadre semblable, présentées parmi des objets historiques et des vestiges du passé, les œuvres de Renefer prirent une véhémence, une actualité exceptionnelles. Notre Camille Mauclair louait l'artiste à haute voix. M. de Reinach « achetait » à voix basse. Dans un coin l'éminent peintre Bourgonnier manifestait spirituellement la joie que lui cause le succès du grand artiste qui aime encore à se dire « son élève ». Un peu plus loin, souriait avec une modestie charmante, M. Yvon, le fils, qui avait tenu à ce que Renefer fît son exposition « chez lui ». Idée d'artiste, — d'un artiste qui veut être un Mécène. Sur un sopha, M. Georges de Ribaucourt rêvait devant une aquarelle : un couchant d'or, idéalisant les rives de la Seine vers Notre-Dame. Renefer a tant vagabondé dans ces quartiers et sur les berges de Paris ! Il a fixé les aspects de tous les enfers de la capitale ; il a observé le travail, la misère et le désespoir dans les quartiers maudits où viennent mourir les victimes qui sont la rançon de notre défectueuse organisation sociale, les déchets lamentables de la vie de Paris ! Il est intéressant de dégager, devant de tels tableaux, le caractère de l'art social et l'esthétique solide de tous les artistes de demain. J'ai connu Renefer au temps de sa jeunesse. Je sais par quelle volonté opiniâtre, malgré quels découragements et

quelles difficultés il a conquis sa maîtrise. Il faut l'avoir vu, à travers les rues, saisissant « au vol » tous les gestes de la foule : gestes de repos sur les bancs des squares ; gestes de supplication aux carrefours miséreux ; gestes magnifiques du labeur sur les quais où l'on décharge des pierres blondes, des madriers odorants, des grains multicolores ; gestes railleurs des gavroches devant la laideur ou le ridicule des bourgeois qui passent ; gestes de menace des révoltés acculés au crime ou au suicide par l'égoïsme des hommes et la férocité des lois ! Il faut l'avoir vu aller trouver les « escarpes » notoires et les « frappes » les plus hideuses dans leurs repaires du quartier des Épinettes ou dans leurs refuges de la Cité des Envierges à Belleville... Je sais quelles études obstinées lui furent nécessaires pour acquérir la superbe simplicité qui caractérise sa manière. Ses œuvres étonnent et charment aujourd'hui par la vigueur du dessin, l'intensité de la lumière et surtout par ce caractère inexprimable, ce « je ne sais quoi », inanalysable, immatériel et pourtant réel, grâce auquel on distingue l'*artiste* de race du *virtuose* habile. Scènes et sites de Paris, fruiteries toutes joyeuses des couleurs de leurs fruits, boutiques de fleuriste, étincelantes, radieuses et simples, coins de faubourgs, bouts de rues si *vivants* bien qu'ils soient déserts, routes pelées où quelque chemineux se traîne, berges ! berges surtout qui ont fait appeler Renefer par un critique (c'est Gustave Geffroy, je crois), le « chantre des rives de la Seine », paysages d'usines noires, cahutes perdues

dans des plaines lépreuses, galvaudeux équivoques vautrés dans des terrains poisseux, chantiers de démolition pareils à des villages détruits où les graminées elles-mêmes n'osent plus croître, ciels tragiques et pesants : tout cela, c'est de la vie populaire, — c'est l'œuvre de Renefer, — c'est de l'excellent réalisme, — c'est de l'émotion qui conquiert et qui me fait évoquer cette simple phrase que j'adore (elle est de Maëterlinck) : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du pauvre cœur des hommes »...



## XL

### LA VIEILLESSE DE DON JUAN

Il est incontestable que l'amour sénile, si l'on se tient au sens vulgaire, c'est-à-dire la passion cérébrale, la *manie* sexuelle voulant, par tous les moyens, retrouver, fût-ce pour un instant et au prix des manœuvres les plus basses et les plus dangereuses, une énergie que les années amoindrirent, — il est incontestable, dis-je, que l'amour sénile, au sens vulgaire, est une chose répugnante. Mais l'amour sénile peut être autre. Et l'on a trop médit de lui.

La foule, faute d'éducation, ignore la mesure. Elle

a le fétichisme des cheveux blancs, même si le vieillard qui les porte fut et demeure la plus abjecte des canailles ; elle n'a pas assez de mépris et d'injures pour les malheureux qui, selon la terrible parole de Dumas fils, pour avoir trop aimé les femmes, reçoivent le châtiment de les aimer toujours. Je ne défends point les coureurs d'alcôves. Je suis trop un apôtre de la vie normale, naturelle, simple, je crois trop profondément que se soustraire aux devoirs sociaux équivaut à se rayer de la liste des heureux possibles, pour faire l'apologie du dilettantisme amoureux, du donjuanisme contemporain. Mais pourquoi refuser toute pitié aux malheureux dont l'âme se conserve forte dans un corps exténué ?

Pourquoi n'être pas *indulgent* ? Il semble que les auteurs dramatiques d'aujourd'hui songent à cette question : Romain Coolus nous donne l'*Enfant Chérie* au Gymnase, œuvre courageuse et franche. Seuls, M. Faguet s'indigne dans le français douteux qui lui devient, hélas ! familier, — et la *Patrie* vocifère dans une langue aussi éloignée de notre langage national que le fauteuil académique de M. Barrès l'est de sa chaise de paille des réunions publiques. Au *Théâtre des Arts*, que dirige l'actif Berny, René Péter et Robert Danceny produisent la *Patte d'oie*. A l'Odéon, enfin, Mounet-Sully et Pierre Barbier offrent le spectacle fort beau de la *Vieillesse de don Juan*. J'ignore ce que sera la *Vieillesse de don Juan* de M. Fernand Sarnette que de Max nous présentera dit-on — le choix de cet interprète est amusant, —

mais je ne crois pas que le festin Sarnette de Max sera supérieur au festin Mounet-Sully. De beaux vers de théâtre, à la Casimir Delavigne, et lorsqu'il sied, de beaux vers de poème, des idées philosophiques et sociales élevées, exprimées avec vigueur et simplicité, un type de don Juan vieux qui se réhabilite des erreurs passées et qui les expie — les auteurs ont choisi, comme Haraucourt, non Tenorio, mais don Miguel Marana :

Quel est donc cet humain que le temps ruina
Le vieil Œdipe ? Non : don Juan de Marana (1) —

ce serait un succès même si le talent merveilleux de Mounet-Sully ne suscitait pas le triomphe. Le grand tragédien a eu à la première quelques défaillances de mémoire, mais il possède une telle habitude de la scène... et le rôle est si écrasant !

C'est un spectacle admirable que celui de don Juan malade et vieux, luttant contre les ans et contre le mal, redevenant parfois ce qu'il était jadis : l'homme fatal, mais bon aujourd'hui, — et mourant debout, après avoir compris le néant du passé.

Pourquoi garder rancune aux vieillards mélancoliques de ce que leur cœur tressaille toujours dans une écorce ridée, de ce que leur âme n'a pas vieilli, et de ce que, sous leurs cheveux rares, battent encore, à grands coups, les ailes magiques du lyrisme éternel ?

(1) *La Vieillesse de don Juan*, fin de l'acte I.

Pauvres vieux cœurs semblables à des feuilles, restées, d'un automne ancien, attachées à leurs branches, frémissantes, aux brises printanières, d'un suprême sursaut de désespoir et d'agonie et rêvant (alors qu'elles tombent, enfin) de reprendre place dans l'ivresse des recommencements!

L'amour se dresse en eux comme une colonne de marbre qui resterait debout dans un palais en décombres...



## XLI

### LES ÉTUDIANTS RUSSES

Ils sont admirables. Il faut connaître leur vie à Paris, en exil, pour leur vouer tout le respect auquel ils ont droit. Ces jeunes gens, venus dans un pays où ils ne connaissent personne, ne recevant de subsides que très irrégulièrement à cause du régime terrible qui mène leur pays, ayant au cœur l'angoisse patriotique de ne pas savoir vers quelles destinées roule la Russie et ignorant en général le sort réservé à leurs familles demeurées, là-bas, dans la fournaise, — ces jeunes gens dont le frère fut tué lors des émeutes récentes, dont la sœur est emprisonnée et peut-être

livrée, comme Marie Spiridovna, aux Cosaques, ces jeunes gens meurent de faim héroïquement, s'entr'aident fraternellement sans se connaître autrement que par leur nationalité, fournissant un travail cérébral de quatorze à seize heures par jour, lavent leur linge, font leur cuisine et donnent, par l'acharnement avec lequel ils conquièrent les grades universitaires, le spectacle d'une indomptable et sublime énergie. Rien ne les abat, rien ne les rebute; ils sont invincibles.

Plusieurs d'entre eux, comme Skrydal ou Sokoloff, ont la foi. Tous n'ambitionnent pas le martyre, mais nul parmi eux ne le craint. Ils savent tous, — ce que nous ignorons en France, — que l'avenir de l'État russe est entre les mains d'une dizaine de fauves (pas plus) de qui le tzar est prisonnier. « Si l'on supprimait quelques sous-Pobiednotzeff, croient-ils, le pays pourrait évoluer normalement. » Et quelques-uns vont jusqu'à accuser nettement la police russe d'avoir fomenté le meurtre d'Alexandre II, au moment précis où cet empereur, en 1881, allait consentir à des réformes. Ils n'ont vraisemblablement pas tort.

Forts de leur sincérité, soucieux du salut de leur patrie, ils mettent en pratique le fameux : « Qu'importe si de vagues humanités périssent... » de Tailhade qui depuis... Meyer alors dénigrait ses vertus!... Ils confectionnent des bombes hors de l'empire où la surveillance est telle qu'ils ne pourraient improviser un seul laboratoire, fût-ce pour vingt-quatre heures.

Ils sont à Genève (où on les tolère moins que naguère), à Londres, à Paris. Et ils introduisent leurs engins par des moyens périlleux et secrets, dans le pays des tzars, après les avoir promenés sur eux à travers le continent. Je comprends que notre police ne puisse admettre ces héroïsmes, qui présentent chez nous, dans les wagons et dans les rues, en cas d'accident, un effroyable danger social. Qu'on songe à ce qui aurait eu lieu si l'accident de Skrydal s'était produit dans une voiture du Métropolitain, par exemple, vers six heures du soir !...

Mais je ne me sens pas le courage de blâmer ces illuminés. Nous n'avons en France, dans le grand public, que des renseignements tendancieux ou incomplets. Quand nous avons, Poinsot et moi, publié, sous un pseudonyme, ce livre atroce : *Tchérikof*, que Carrington rééditait hier avec ce titre : *Le Fouet en Pologne*, on cria à l'exagération, au parti pris. Il a fallu plus de trois ans pour que les critiques, documentés par les exploits d'Abramoff et de ses aides, reconnussent, comme Maurice Cabs, que nous n'avions rien inventé. Ah ! quand on saura la vérité tout entière !... *Ante mare, undæ !...*



## XLII

### ALBERT MANCEAU, ADJUDANT

Il y a deux ans de cela, un dimanche, après midi, notre conversation fut interrompue par un léger coup de timbre. Nous étions paisiblement assis, en cercle, sous les feuillages frais de notre petit jardin d'Asnières. Oublieux de Paris (pourtant si proche !) et des éditeurs, nous nous laissions aller, étendus sur de l'osier, aux douceurs d'une conversation intime sur l'art, sur les choses, sur les gens, sur nous. Qui pouvait bien venir nous surprendre ainsi ?... Émile Guillaumin, nous dit-on. Guillaumin !... Il venait de publier, avec le succès que l'on sait, sa fameuse *Vie d'un simple*, qui fit trembler Léon Frapié à cause de sa *Maternelle* en instance pour le prix Goncourt. Octave Mirbeau, d'ailleurs, dans un article admirable, n'avait pas caché que la *Vie d'un simple* aurait son suffrage et plusieurs autres. J'avais imprimé mon sentiment sur cet ouvrage, et Guillaumin, « le laboureur d'Ygrande », venait gentiment me remercier. Je me souviendrai toujours de cette visite. Guillaumin entra, timide, un peu gêné dans ses habits de fête et tenant son chapeau à deux mains. Il était très « paysan endimanché ». Il apparaissait, avec une précision et une vigueur inoubliables, l'homme de son livre. Lorsqu'il se fut assis, lorsqu'il sentit autour de lui

une atmosphère d'intérêt et de sympathie, il redevint lui-même complètement. Il nous raconta sa vie, là-bas, dans l'Allier, ses journées de travail en plein air et ses soirées d'écriture, quand il n'était pas trop las. Il ajouta :

— Mais c'est surtout l'hiver que je travaille, quand il n'y a plus guère de besogne dans les champs...

Il nous expliqua comment il composait, simplement, sincèrement, en s'appliquant à bien faire sentir à ses lecteurs ce qu'il savait voir, à décrire la vie du paysan non en touriste ou en poète, mais en homme de la terre qui aime son pays, son labeur, qui comprend la poésie intense de son terroir et qui souffre aussi dans l'angoisse de voir prospérer sa moisson, « profiter » ses bestiaux,et ses ventes sur le « foirail ». A le considérer, à l'entendre, il me semblait que je revivais des heures aimées passées jadis dans un coin de Bourgogne où je promenais, à travers la vraie vie de « terriens », ma résurrection lente de convalescent las des villes d'eaux. Les gestes de Guillaumin « demandaient » à être ailés par les amples plis de la *blaude* et son visage fin gardait dans ses traits le reflet glorieux des blés, qui sont eux-mêmes un reflet du soleil. Guillaumin venait pour la première fois à Paris. Les droits d'auteur payés par l'éditeur Stock lui permettaient ce *luxe*. Il nous narra ses visites, son émotion lors de l'accueil de Mirbeau, qui a le caractère difficile que beaucoup lui prêtent seulement pour ceux qu'il croit être des « gendelettres » purs. Il nous fit part de sa joie à la pensée que le prix Goncourt

(sur lequel il comptait) lui permettrait d'acheter le petit bien qu'il convoitait depuis longtemps. Parmi notre parisianisme, édulcoré pourtant, les paroles de Guillaumin résonnaient d'une façon si paisible, si sincère, si simple, si neuve, que la sensation ressentie fut d'une profondeur inattendue.

Quelques jours plus tard, comme nous parlions du « laboureur d'Ygrande », Jean Ajalbert répondit à Poinsot : « *La Vie d'un simple* est fort belle, en effet. Pourtant je ne sais pas s'il pourra nous donner d'autres beaux livres. C'est un peu une autobiographie, son œuvre... » Nous dûmes convenir, en effet, que Guillaumin avait toutes les qualités et tous les défauts des bons autodidactes. D'ailleurs, ce dernier ne cachait pas qu'il avait peu lu et peu étudié. Il connaissait à peine Zola et il ignorait Flaubert. Je ne crois pas qu'il l'ignore aujourd'hui. Il nous donna depuis, *Près du sol*, qui fut publié par la *Revue de Paris*, puis édité, comme il est d'usage, chez Calmann. Il nous offre aujourd'hui *Albert Manceau, adjudant*. Je note dans ce roman deux progrès incontestables : le livre est mieux charpenté que les précédents, et un effort de style s'y manifeste, en même temps que le souci de rester constamment impartial et surtout véridique, véridique complètement, sans faiblesse ni complaisance. Les idées de Guillaumin sont très précises et très saines, et *Albert Manceau, adjudant* est un type qui demeurera. Il est le « chien de quartier » avec toutes ses tares et toutes ses excuses, ni bon, ni méchant, aboyeur par imitation, timidité, nervosité,

alcoolisme, « rengagé », paysan que la caserne pétrit, retient, corrompt, égare, — attristante loque humaine que soutient mal une épée « de fantaisie »!... Quelques *Tant qu'à*... (au lieu de *Quant à*...) trahissent encore le villageois dans l'écrivain, mais la plupart des pages de l'œuvre nouvelle de Guillaumin évoquent irrésistiblement le souvenir de Zola, — du meilleur Zola.

J'écris ces lignes-ci devant le calme d'une petite rue méridionale dans laquelle le soleil précipite des ombres bleues, une petite rue où des vignes en auvents et des « campanettes » rouges en treilles piquent des notes gaies. Guillaumin les lira peut-être accoudé sur sa faulx immobilisée un instant parmi les andains. Il comprendra qu'elles furent tracées loin de Paris, « la ville empoisonnée », selon le mot du pauvre Lorrain, parti de notre Fécamp à vingt ans pour n'y revenir qu'à cinquante — et mort... sans avoir eu le temps d'achever l'évolution qu'il commençait. (Et à côté de reconnaissances aussi émouvantes que celle de Mlle Trouhanowa envers *son premier auteur et ami*, il aura souri amèrement de ceux qui lui devaient tout et qui ne parurent pas à ses obsèques.)

Vous ne connaîtrez jamais ces laideurs, Guillaumin! *Trahit sua quemque voluptas*. Or, vous êtes altruiste. Vous avez beaucoup d'amis. Vous les ignorez. Vous êtes heureux!

# XLIII

## A L'ODÉON

*A propos de la « première » de « Glatigny », drame de M. Catulle Mendès.* — Notre surprise fut grande après la « première » de *Scarron*. Rien ne manquait à cette œuvre débordante de jolies choses et de beautés nouvelles, ni le faste de la mise en scène, ni le choix des interprètes, ni la sympathie quasi-unanime de la presse et des lettrés. Pourtant *Scarron* ne réussit point. Il ne peut pas advenir quelque chose de semblable pour *Glatigny*... ou ce serait à désespérer de l'intelligence des gens qui fréquentent les théâtres de Paris ! Je n'ignore pas que Dranem, idiot de génie, aura toujours plus de succès que M. Lugné-Poë... auprès d'un *incertain* public. Je n'ai pas la naïveté de croire que, parmi les morts, Gustave Flaubert soit plus lu que Paul de Kock ou que, parmi les vivants, Anatole France réunisse plus de fidèles que Marc Mario. Mais je sais qu'il existe deux publics principaux, et je crois que celui parmi lequel l'Odéon recrute ses « salles » applaudira longtemps l'œuvre vigoureuse, jolie, spirituelle, pathétique, vengeresse, neuve, et (pour tout dire d'un mot banal mais commode) l'œuvre admirable du beau poète, du curieux romancier, de l'aimable critique, de l'érudit et bienveillant confrère qu'est

Catulle Mendès. Mendès a traversé son temps le sourire et la rime aux lèvres. Il a tendu ses mains ouvertes vers les poings fermés des impuissants et des jaloux. Si nous le raillons parfois, c'est sans aigreur et parce qu'il est dans le tempérament français de « blaguer » nos idoles. Tout le monde a lu les comptes rendus de *Glatigny*. Demain tout le monde aura lu cette œuvre pour laquelle Tarride a fait des prodiges de talent, pendant que M. Ginisty réalisait des miracles de faste. Il est probable que cette reconstitution des « milieux d'art » du deuxième Empire est infiniment plus jolie et plus pittoresque que la réalité passée. Qu'importe ? La sensation produite est profonde. Elle a été suscitée avec un art parfait et une entente merveilleuse de l'optique théâtrale. Une seule critique : la façon dont nous voyons, au quatrième acte, la scène et les coulisses du concert où Glatigny improvise, est ingénieuse mais trop conventionnelle. Qu'importe encore ? On ne fait cette remarque qu'après, car, dans ce cadre, se place l'une des plus émouvantes actions scéniques de notre art dramatique moderne. Et puis, les vers chantent, tintent, pleurent, râlent si bien !... Si Mendès n'avait pas été de l'âge de Glatigny, ce n'est peut-être pas pour Banville, mais pour lui que l'auteur des *Vignes folles* aurait voulu se battre !

*
* *

... Ce grand corps vraiment maigre et que nul lard ne
C'est Albert Glatigny, comédien et barde, [barde,
Qui, lorsqu'il ne fait pas des vers par les chemins,
Suit, en habit rayé, Thalie aux blanches mains.
Mais que, devant ses yeux, vole cet hippogriffe :
La Rime ! Alors, pareil au pic de Ténériffe,
Il se dresse !... Il enfourche au sein des airs vermeils
Ce coursier qui se brûle aux cheveux des soleils ;
Citoyen de l'espace, il se rit des cadastres,
Et dans l'azur qu'embrase un fourmillement d'astres,
Bravant tous les dangers que le vulgaire a craints,
Il s'envole, tenant le monstre par les crins !

Cet adorable portrait fut rimé par Théodore de Banville.

... « Comédien avec passion, rimeur par nature et tellement en dehors de la foule qu'il paraissait presque être, lui-même, la création chimérique d'un poète, plutôt qu'un homme de chair et d'os. C'était, à vrai dire, une figure d'un autre âge, égarée dans un temps prosaïque : Bohème, non pas comme Mürger, mais comme Panurge ; acteur, non pas comme un de nos *honorables* de la scène mais comme « l'Étoile » ou « la Rancune ; » poète que le sort fit, par une étrange antithèse, contemporain de M. Pailleron et parent des grands artistes de la Pléiade. Tout en lui était harmonique, sa poésie si éclatante, son personnage si étrange et d'un tel relief, sa vie qui était tour à tour une ode de Ronsard ou un chapitre de Pantagruel, tant il était né pour échapper à nos vulgarités ! »

Ce vigoureux portrait fut buriné, en 1874, par Camille Pelletan.

Pauvre Glatigny ! Pauvre victime de cette erreur, si pathétique, d'hier, qui faisait aimer la « Sainte-Bohème » comme si l'enthousiasme, l'art, les chefs-d'œuvre n'étaient pas permis en dehors de cette folie vaine ! Combien de génies réalisés furent des bohèmes ?... Peu. Personne, d'ailleurs, ne peut prétendre que l'exquis Verlaine n'aurait pas écrit *Sagesse* s'il n'avait été bohème. En revanche, il est permis de croire que, s'il n'avait pas été lancé dans cette voie douloureuse par une sorte de déséquilibre dont il ne fut pas responsable, il n'aurait point commis ses *Invectives*. Oscar Wilde n'est pas grand *parce qu'il a commis des erreurs*. Villon ne vit pas dans la mémoire des hommes, parce qu'il eut des mœurs spéciales. Notre génération l'a compris. C'est à son honneur. J'aime mieux Guillaumin laboureur à Ygrande, que Guillaumin claque-patins rue Lepic.

Le *Glatigny* de Mendès se hausse souvent à la hauteur d'un symbole. Il est une leçon et un document.

Pauvre Glatigny ! Il pouvait vivre si heureux à Lillebonne !... Il aurait pu donner, dans le calme d'une vie digne et doucement heureuse, des compagnons à ses deux délicieux volumes. Le manuscrit des *Antres Malsains*, lui-même (on nous le montre au foyer de l'Odéon), est écrit *avec un soin de comptable* ; et il demeure, hormis ses paradoxes littéraires, ceci d'une des dernières lettres de Glatigny, du temps où il était fiancé avec l'admirable Emma Dennie, qui sut aimer

ses baisers rouges de poitrinaire : « Le doux sentiment réfléchi que j'ai pour elle a poussé mystérieusement ses racines depuis longtemps. Jamais il ne m'était arrivé d'éprouver cette immense joie d'aimer une femme honnête, bonne, pure, que l'on respecte. Comment a-t-elle voulu de moi? Je suis laid et je n'ai jamais su parler qu'à des cabotines. *Comme je vais travailler maintenant* et avoir du talent !... Je l'aime, si vous saviez !... Et je vous le dis comme je n'ose pas le lui dire à elle-même... *Tout est changé en moi : je vois la vie autrement...* »

La mort le faucha peu après. A trente-quatre ans !

Depuis l'âge de seize ans le malheureux poète promenait son génie à travers la France. Il allait, vivant au jour le jour, s'exhibant comme improvisateur, dans les concerts et dépensant, pour mourir de faim, plus d'intelligence et de talent qu'il ne fallait pour vivre bien s'il avait su régler sa vie. Qu'on se présente le malheureux en scène, attrapant au vol l'une après l'autre les rimes que lui lançaient les spectateurs, les inscrivant à mesure sur un tableau noir, et rédigeant immédiatement *d'un jet* la pièce tout entière. Labeur fabuleux que Glatigny, qui n'avait pas toujours mangé, recommençait dix fois par soirée. Voici un dizain de lui, qu'il composa dans un café quelconque de Clermont-Ferrand :

A d'autres de trouver charmantes les *banquises*
Et d'y faire sombrer navires et *bateaux* ;
Parlez-moi de Hambourg, de Bade, des *marquises*,
Et des croupiers saxons brandissant leurs *râteaux*.

Dût-on dire que, loin d'avancer, je *recule*,
Ce spectacle me plaît : Auri sacra *fames* !
Ta tunique, Nessus, vient de quitter *Hercule*,
Elle va me brûler, si je n'invoque *Hermès* !
Mais assez divagué ! ma muse a la *chlorose*
Et je me vois forcé d'attendre les *moissons*
Pour lui rendre ce teint carminé, frais et *rose*,
Que, seule, a l'églantine au milieu des *buissons* (1).

Ah ! écrire la vie de *Glatigny* ! la vie des *Damnés* de la littérature...

Pauvre Glatigny, victime trop sincère d'une époque de cabotinage et de passivité... Et le dernier mot de l'œuvre de Mendès est celui-ci, que sanglote si bien Mlle Bellanger : « Pauvre petit ! »



## XLIV

### ASNIÈRES (SEINE)

*Bureau de Postes.* — A côté de moi, un homme, debout, rédige un télégramme. Il est modestement vêtu de noir. Son visage griffé de rides, ses paupières capotées, ses mains maigres qui tremblent se rappellent à mon souvenir. Une longue barbe blanche,

(1) Recueilli par M. Lazare Job.

en fourche, tombe, comme celle d'un noyé, sur le gilet. Le dos en coupole supporte mal cette tête, où de rares cheveux ondés se convulsent mollement. Un accablement indicible pèse sur cet être silencieux, dont la plume trace des lettres rigides, régulières et comme impérieuses. J'ai déjà vu ce visage, cette barbe, ce front, cette écriture... Mais...

Mon voisin va signer. J'épie... J'ai vu. Il a tracé son nom, déjà oublié, de vaincu : *J. Jaluzot.*

... Et je le vois ramasser sa monnaie d'un geste avide, puis partir, courbé, vieilli de dix ans, lamentable, vers sa villa de la rue des Écoles. Le soleil narquois roule dans le ciel comme une énorme pièce d'or...



## XLV

### A L'ODÉON

*La dernière « première » de M. Ginisty.* — Je ne voudrais pas être désagréable à M. Paul Ginisty, à qui je ne dois rien, ne serait-ce que pour me distinguer d'un grand nombre d'auteurs qui lui doivent beaucoup. M. Ginisty ne fut pas un directeur comparable à ceux de la Porte Saint-Martin, par exemple, qui offrirent à notre curiosité inquiète des œuvres vastes

comme la *Jeunesse des mousquetaires*, *Vingt ans après* et les *Exilés*. A la bonne heure ! Voilà des hommes de théâtre qui s'intéressent aux destinées du théâtre contemporain et jouent les jeunes ! On sait, en effet, que les *Exilés* sont dus à la collaboration de trois auteurs, dont le principal (M. Sardou) ne signa pas, et que M. Sardou commit cette œuvre au temps de sa jeunesse sage (1877). — Ne raillons plus. M. Ginisty nous a donné des œuvres de valeur, qui (à quelques rares exceptions près) peuvent se diviser en deux classes : *a*) les pièces jeunes ayant pour auteurs de glorieux vétérans pas toujours vieux ; *b*) les pièces surannées ayant pour signataires de timides débutants pas toujours jeunes. Je regrette que le dernier spectacle monté par M. Ginisty se range dans cette dernière catégorie. Ce choix fût-il fait par une bonté d'âme à triple effet, savoir : pour obliger trois auteurs peu joués; pour ne pas laisser trop de regrets; pour aider au triomphe certain du Napoléon qui se fait appeler Antoine ? Je l'ignore. Mais qu'il me soit permis de dire ce que je sais. (M. Ginisty me pardonnera ; il a pu apprécier naguère ma bienveillance.) Je suis au regret de constater que le dernier spectacle de l'Odéon est franchement ennuyeux. — L'*Étrange Aventure* de M. Gleize ne peut plus paraître étrange au public. Elle ressemble beaucoup — on l'a dit — à *The admirable Crichton*, comédie anglaise de M. J.-M. Barrie, qui triomphait, il y a quelque temps, à Londres. Elle ressemble beaucoup plus — on ne l'a pas dit — au bon roman (paru depuis deux ans) de

Paul Brulat : l' *Eldorado*. Même sujet : un navire fait naufrage : les passagers sont assez mal à l'aise sur la fatale île déserte, alors qu'un des matelots, ingénieux, adroit, vigoureux, sait « se tirer d'affaire » et « tirer d'affaire » ses compagnons dont il devient le chef. (Dans l'*Eldorado*, le « chef » est un Hercule.) Brulat louait la force. M. Gleize prône l'adresse. Le bateau sauveur apparaît « comme de bien entendu » et les naufragés reprennent tous leur rang social parmi l'hypocrisie de la civilisation. C'est tout. C'est peu.

*Le Jeu des Ans et de l'Amour*, de MM. Aderer et Ephraïm, n'est plus amusant depuis longtemps. (Allez donc proposer un « écarté » à des fervents du bridge !...) *Le Jeu des Ans*, etc... hésite entre le marivaudage et le vaudeville. On y débrouille au petit bonheur une série de malentendus peut-être sentimentaux entre une nièce et une tante, celle-ci plus jeune que celle-là qui pense être épousée par le joli et sempiternel chevalier (lequel prend la tante pour la nièce) et l'est finalement par le vieux duc, bien connu, d'abord heureux de convoler avec la nièce, puis satisfait de s'unir à la tante. C'est tout. Ce n'est rien.

M. Ginisty s'en va. Beaucoup de gens l'accablent qui, hier encore, se vautraient à ses pieds. Je ne lui donnerai pas le coup de pied de l'âne. Mais je déplore cette fin de direction. Pourquoi n'être pas parti sur un triomphe, au lieu de se retirer après une évidente défaite ? M. Antoine serait incapable de disparaître

12

ainsi. A la scène, il sort comme M. Ginisty, simplement. Mais à la ville, ses sorties — et je l'approuve — et il « s'en fiche » ! — valent celles de M. Mounet-Sully dans la *Vieillesse de don Juan.* Elles sont impressionnantes. M. Ginisty s'en va. *Volenti non fit injuria.*



## XLVI

### PARIS, RUE DU HAVRE

Les livres persistent à encombrer les éventaires, — dans ce Paris d'été, déshonoré par les « Cooks », envahi par des Arabes aux burnous douteux, par des Chiliens aux pierreries insolentes et indubitablement fausses, par des Saxons au poil rouge, par des filles aux chignons en brioches — dans ce Paris intolérable que, à peine revenu, je vais fuir avec horreur — ce Paris défiguré, lugubre, hideux, où l'on étouffe dans les rues pareilles — entre les « six étages » plus insipides que jamais — à des cuves de pierre surchauffées...

Un profil admirable se penche sur un livre de Darwin. Ce regard, doux et clair, comme un ciel de « chez nous », ces moustaches de vieux gaulois, ces fiers cheveux longs et neigeux qui gardent leurs courbes tumultueuses de naguère : c'est bien lui,

c'est le « prince des Poètes », c'est Léon Dierx !... Il ressemble, de plus en plus, à Leconte de Lisle, — en plus petit, ou, mieux, en moins grand !...

Des tziganes, non loin, trépident en hachant et en râlant tout à tour les épilepsies martiales de Borel-Clerc et les langueurs lascives de Capua... Paris d'été!... Fuyons !...



## XLVII

### EN VILLÉGIATURE. LA QUESTION DES HOTELS

Il a quelque chose de changé chez nous. La chronique française se renouvelle. Des révolutions naquirent pour moins que cela. Byzance vit son territoire se couvrir de sang et d'armes, son atmosphère vibrer de clameurs et de râles parce qu'un Bleu avait lancé sur la tête d'un Vert une pastèque dérobée au vieux Sabathius, — au temps de Constantin V. — Nous étions accoutumés à lire périodiquement des variations parfois nouvelles sur des sujets immuables : le retour du printemps, l'agonie de l'automne, la province à Paris, le Grand Prix, le Carnaval, etc... Or, cette année, d'une part, M. Jules Claretie a commis plusieurs articles qui ne commencent pas ainsi : « *X, Y (ou le Pape)... est mort. Je l'ai bien connu au temps où...* » et, d'autre part, les chroniqueurs viennent d'adopter

un nouveau thème. Cela est incroyable ? Cela est. La *Question des Hôtels*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se présente à nos yeux avec l'importance et l'attrait d'un nouveau problème social. Elle surgit devant nous comme un gigantesque point d'interrogation ayant pour base le soleil (ou la lune suivant l'heure) et pour fin les volutes blanches qui se tordent sur le ciel de toutes les villégiatures.

L'émoi devient général. Octave Uzanne, le délicat artiste, se montre presque violent. Il a sans doute perdu le mignon crayon de carnet de bal dont il se sert d'habitude pour écrire. Qui l'aurait cru capable de dire : « Dans ce bouge, nous découvrons des lieux de nécessité qui tourneraient le cœur à des employés de vidange, une salle à manger suant l'humidité, obscure, exhalant la vinasse et le ragoût, une absence totale de salle de bains... » Les hôteliers ont un grief de plus à leur actif ; on ne prive pas impunément l'humanité d'un de ses spectacles les plus durablement populaires : c'est *Uzanne au bain* que je veux dire. L'impitoyable ironiste Henry Kistemaeckers s'acharne contre les auberges françaises. Uzanne compare surtout. Il célèbre Lucerne et Baden-Baden, Ostende et Bournemouth, Brighton et même Hambourg. Kistemaeckers définit et dissèque dans ses « Premiers-Paris », comme il le fit dans son admirable roman l'*Illégitime*. Il fait, en particulier, tenir toute la psychologie de notre maître d'hôtel et de son chef de service anthropométrique (je veux parler du Gérant) dans cet aveu digne du marbre — du marbre des ta

bles de café : — « Il n'y a pas de chambres à 3 francs, à 6 francs et à 12 francs. Il y a simplement des gueules à cent sous et des gueules à un louis. »

Certes le mal est grand. La situation sanitaire des immeubles et la disposition d'esprit de leurs propriétaires sont trop souvent d'une atrocité avérée. Oui, le mal est grand. Et de plus, il apparaît comme général.

Je reçois de mon collaborateur M.-C. Poinsot cette lettre datée de Menthon-Saint-Bernard (Haute-Savoie) :

« MON CHER AMI,

« Votre dernier courrier m'a charmé comme toujours et très amusé par endroits. Je pourrais, au retour d'un voyage dans la Suisse valaisane, enrichir votre musée de fantaisies orthographiques, ayant lu par exemple, sur une enseigne d'ébéniste de Kalpétran (ligne de Zermatt) : « meubles publics et *partiquiliers* » et ceci, signé, s'il vous plaît, de M. B... chef du département militaire : « Les militaires du bataillon n° 12 d'élite sont *rendus attentifs* qu'ils doivent, etc... »

« Mais le côté le plus curieux du Valais n'est pas l'orthographe, ce sont les hôtelleries. Je n'ai jamais vu pousser si loin l'outrecuidance et la duperie, et je vous demande de le signaler.

« Bœdecker dit que la plaie de la Suisse, c'est le pourboire. Soyons francs, c'est l'hôtelier. L'hôtelier transforme en véritable coupe-gorge son pays qu'il déshonore. Autrefois il y avait des brigands au coin

des bois. Maintenant il y a l'hôtelier au bout des routes. Il vous dévalise... avec des courbettes. Au lieu d'une gueule d'escopette, il vous présente une note assassine. Autre manière de vous dépouiller. Mais la première avait du moins quelque pittoresque !

« L'hôtelier suisse embalustre les curiosités naturelles, clôt les cascades, grille les gorges, bouche les horizons pour vous forcer à mettre la main à la poche. Il murerait les montagnes s'il le pouvait, et il barricaderait les glaciers. Pas de geste qu'il ne fasse payer; Pas de parole qui ne soit tarifée. Pas une goutte de vin, ni de lait, dans ce pays des vignes et des vaches, qui ne revienne à des prix exorbitants. Une salade m'a coûté seize sous à Fiesch qui n'est nullement en montagne, et un verre de lait huit sous à Münster. Oh ! les légendes de l'hospitalité des Helvètes!...

« En fait de légendes, en voici une qui commence à se répandre. Elle est drôle et vengeresse :

« Noë n'eut pas trois fils, mais quatre: Sem, Cham, Japhet... et Seil. Seil avait tous les défauts de Sem sans ses qualités. C'est pourquoi l'histoire sainte a eu honte de le nommer. Chacun d'eux engendra une race ; celle de Sem les Juifs et celle de Seil les maîtres d'hôtel. Le plus célèbre d'entre ceux-ci fut Seiler, chevrier devenu millionnaire en fondant ces hôtels bien connus dont Zermatt a la spécialité, et où l'on est écorché tout vif. Seiler a des imitateurs. Il faudrait des volumes pour citer leurs méfaits. Mais la punition viendra. Las d'eux, on les chassera du pays.

« Voilà la légende. La vérité est singulièrement voi-

sine. Il y a là une tyrannie que les démocraties devraient attaquer. C'est une Bastille à prendre. On la prendra (quoique ces brigands en habit noir forment une corporation puissante et qu'ils boycottent les concurrents qui voudraient être un peu plus honnêtes), en établissant aux centres d'excursions des auberges pour bourses moyennes. La Suisse n'est pas qu'aux millionnaires !... Corporation contre corporation : qu'il s'en fonde une autre moins exigeante. Elle aura le nombre pour elle. Le nombre, c'est la force et c'est Demain.

« Pardonnez ce que ce cri d'alarme semble avoir de bilieux ; il résume des milliers de silences mécontents. Je vous sais trop généreux, trop juste et trop social pour ne pas y ajouter le vôtre. »

Merci. Mais je ne puis que me joindre à vous. L'Union ne se décrète pas. Le Syndicat ne s'improvise pas. D'ailleurs, les Pouvoirs publics sont tellement occupés à cette heure... à empêcher la création du *Syndicat des sous-agents des postes et télégraphes* !... Et puis n'y a-t-il pas, pendant que nous souffrons dans les hôtels, des hommes qui dorment sur les bancs des squares et sous les bâches des quais ?...

Les batraciens chantent parmi les nénuphars qui s'étalent sur l'Arroux paisible. Là-haut, la massive tour de la Motteforte, où Marguerite de Bourgogne gémit, dresse dans la nuit verte sa vieille silhouette romantique. La ville (1) dort. Des campagnes environ-

(1) Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).

nantes, exquisement célébrée, par Gabriel Hanotaux, s'exhale une brise parfumée. Paris, la Suisse, les hôtels... tout est loin. Quelques grillons, dans les champs, sont lyriques.



## XLVIII

### JOLIE

La première fois que je vis Albert Boissière, je fus surpris, charmé, heureux. Il habitait alors, rue Fessard, très loin, très haut, dans le quartier pittoresque où les Buttes-Chaumont érigent leurs ombrages et où la rue Botzaris évoque la sinistre affaire de la femme coupée en morceaux. *Le Crime de la rue Botzaris !...* C'est déjà du passé, presque du très vieux passé. Hélas ! les heures s'écoulent, les années s'accumulent, les fleurs se fanent et nos illusions s'envolent !... Les regrets demeurent, — et les souvenirs. Il est, heureusement, des souvenirs qui consolent. Ma première visite à Boissière est un de ces souvenirs-là. — Le « métro » existait à peine et, pour me rendre auprès de l'auteur des *Magloire*, j'avais fait un véritable voyage. Je me perdis dans un curieux dédale de venelles et d'impasses, qui m'expliqua l'attrait exercé

par ce quartier sur le poète qui a écrit ces vers précis :

Fils de la glèbe, je reste sourd aux invites
Des gens subtils qui font, avec du vent, des mots,
Des gens graves qu'un rire un peu bruyant irrite,
Des gens sensés, des gens d'esprit et puis des sots.
Mais si j'ai tort de voir la clarté du soleil,
De croire simplement à la simple lumière,
Si, mêmement, je dois...
Ne pas écouter tous les bruits de la terre
Et fermer ma bouche gourmande au vent du soir :
Que celui-là qui parle et dont l'âme est si haute,
Respecte mon silence et m'absolve ce soir,
Si mon rêve est un leurre et si la vie est autre (1).

Extraordinaire ce quartier si lointain ! Des palissades et des terrains vagues, des demeures pauvres faites de pièces et de morceaux, des moellons et des plâtras, parmis lesquels vivent d'étranges humanités, et, à côté de ces lieux misérables, adorés de Mirande, de Renefer, de Ricardo Florès et de Raffaëlli, des verdures inespérées, des arbres solides et forts qui dominent Paris de leurs cimes peuplées d'oiseaux, des « cités » tout à fait provinciales, propres, paisibles, fleuries et fraîches, où l'on s'attend à voir, derrière des carreaux verts, le visage jauni d'une aïeule à lunettes ou la silhouette rustique d'une horloge à balancier de cuivre. Joliesse maladive des banlieues envahies par les détritus des grandes villes, abandon sinistre des soli-

(1) *La Ferme du Gué*, par A. Boissière (en préparation).

tudes hantées par les « grinches », ébauches de trottoirs à gaupes et recoins à scieurs de gavions, jardinets de curés et allées envahies de gazon, hôtels lépreux où florit le crime et petites demeures claires où fleurissent de vieux rosiers, tout cela mêlé, amalgamé, combiné, formant un ensemble homogène malgré les apparences, — extraordinaire quartier, si lointain, juché si haut ! — Il y a dans Paris des contrées perdues qui sont trop ignorées.

Dans la rue Fessard, un porche clos. A droite, une étroite porte béante sur une petite avenue submergée de feuillages. Deux ou trois pavillons modestes entourés d'un jardinet. De beaux arbres. De petites barrières couvertes de lierre. Boissière habitait là. Je poussai la grille basse. Un solide « gars », le torse libre dans un raglan marron, ouvert, apparut les mains offertes — des mains de « chez nous ». — Les prolégomènes furent courts. N'étions-nous pas « pays » ? Boissière est né à Thiberville. Dans la salle où nous étions assis, devant une bouteille de cidre, se carraient quelques solides meubles d'autrefois : l'armoire vaste où les grand'mères serraient leurs draps de grosse toile, le dressoir où des assiettes peintes alignent leurs coqs fabuleux, la table massive autour de laquelle les anciens firent des repas formidables à l'époque où

Les p'tit' pomm' teumb' des viux poummias !...

Aux murs, des toiles d'Osbert, de Payret-Dortail, du

bon J.-L. Rame et quelques dessins de feu Baric. Boissière donnait alors à l'*Écho de Paris* et au *Français* d'adorables nouvelles. Il venait de publier, dans le *Journal*, *M. Duplessis, veuf*, que la « Maison d'Art », aujourd'hui défunte (ça ne nous rajeunit pas ! aurait dit notre Alphonse Allais !) publia tout de suite en volume. Une affiche contre la muraille annonçait la reproduction d'*Une Garce* dans le *Supplément*. Le *Figaro* avait publié en feuilleton *Monsieur Trèfle*, paru chez Fasquelle, depuis, sous le titre : *les Chiens de faïence*. — Nous passâmes l'après-midi ensemble à jaser littérature, contrée natale, vie de Paris. Boissière me conta ses débuts ; il fut, lors de ces débuts, admirable de courage et de volonté. Il avait plus de trente ans quand il termina son premier manuscrit. Mais il a pris une devise pour le public et pour ses confrères : *Cache ta vie, montre tes œuvres*. Je respecte trop le désir de Boissière pour révéler ce qu'il ne dit qu'à ses amis.

Déjà, à cette époque, il était impossible d'apparenter son talent. Poète se rapprochant de la formule mallarméenne avec *l'Illusoire aventure*, réaliste de la bonne école avec les *Magloire* (mœurs rustiques) et avec *Une Garce* (mœurs des grèves), il revient à l'écriture artiste par *les Trois Fleurons de la Couronne* (roman symboliste). Or, *Monsieur Duplessis, veuf* est un livre d'ironie acerbe, *les Chiens de faïence* sont un roman d'intrigue, *les Tributaires* sont exécutés sous forme de mémoires ; *Clara Bill, danseuse*, que le *Matin* publia, rendrait jaloux feu

d'Ennery par l'habileté avec laquelle les effets sont ménagés ; *la Tragique Aventure du Mime Properce*, que le *Temps* offrit à ses lecteurs, participe de tous ces genres, et voici que je reçois *Jolie*, roman anecdotique sur le deuxième Empire !... On voit quelle souplesse de talent manifeste Albert Boissière. Il faut lire *Jolie* pour connaître complètement les ressources de ce tempérament exceptionnel. Une époque qui n'est pas sans un charme vieillot particulier y est ressuscitée : on voit évoluer autour des héros de *Jolie*, Napoléon III lui-même (un « grand méconnu » selon Guétary !), Arsène Houssaye à la voix chantante, Méry, Dumas, éternellement jeune, et d'autres; on y soupe en ce fameux restaurant des *Trois Frères Provençaux*, qui fit florès — s'en souvient-on ? — dans l'étroite rue Montpensier, on s'y entretient du « jeune M. Gérôme » et de M. Barrias, un « sculpteur de beaucoup d'avenir », on y parie pour « *Musœum*, le cheval de l'écurie Rœderer » et l'on suit, charmé, le romancier qui revoit tout, arrange l'histoire d'un imperceptible pichenette, invente, à la faveur d'un style « de l'époque », une quantité de détails puérils, émouvants, délicats, plausibles, et toujours d'une poésie exquise. L'âme de Daudet revit en ces pages, qui rendent intéressant tout ce qu'elles effleurent. Ce livre, d'une lecture très attrayante, se termine par une série de tableautins anciens que lie entre eux la discrète figure de Mlle de Ressencourt, si menue, si malicieuse, si tendre, aux yeux d'un bleu si pâle « d'avoir vu trop de choses ». Il faut savourer ces

pages doucement, dans un décor de parc silencieux où, sur des pièces d'eau verdies, des groupes de tritons moussus enlacent des dauphins mutilés, ou bien dans la paix d'un ancien salon, au milieu duquel, sous les vitrines de palissandre, dorment des pierres d'autrefois, des topazes brûlées et des opales mortes... Albert Boissière nous promet un nouveau livre : *le Crime de la rue Boissière*. Quelle surprise cet excellent et ingénieux écrivain nous réserve-t-il encore? Quelle étincelante fantaisie va faire naître sa plume magicienne?... Il est admirable que l'on puisse dire que ce « gars » vigoureux, ironique, ému, rieur, précieux et spirituel, tour à tour, pourra, dès qu'il plaira à son caprice, nous halluciner comme Poë et Schwob, par des contes de terreur écrits avec une fausse simplicité qui approche du « très grand Art ».



## XLIX

### ORANGE

I. — *Le Cadre.* — Oublions l'arrivée tumultueuse dans une gare exiguë, la foule presque pareille à celle des « beaux dimanches » de la banlieue de Paris : ceux de Paul de Kock, de Gavarni et de Daumier, la

ruée en fiacres à ombrelles blanches vers les hôtels bondés et les auberges débordantes, la nécessité d'aller dormir chaque... matin, après le spectacle (terminé aux alentours de la première heure) « en Avignon », où les chambres faisaient prime ; bannissons le souvenir des repas hâtifs, détestables, mais chers, et celui de la détresse des étrangers dans ce gros village où l'on ne trouve rien ; effaçons de notre mémoire les lourdes bâtisses modernes, blanches, banales, stupides, la nouvelle poste hurlant de tous ses moellons neufs, les élégances grotesques de l'endroit, chapeaux abondants sur cheveux rares, corsets en forteresse, gants de filoselle, parfums de bazar mêlés de relents de naphtaline, — fuyons les rues, les gîtes, les gens ! Réfugions-nous au Théâtre. Le « Mur » nous sépare de tout ce modernisme de chef-lieu d'arrondissement. Ce porche s'ouvre sur du passé. Nous avons tout oublié des horreurs du présent. Arausio, capitale des Cavares, après avoir voulu résister aux Romains envahisseurs de la Narbonnaise, a été vaincue. Les Allobroges et les Arvernes ont été défaits, eux aussi. Les légions se sont avancées ensuite jusqu'à la ville, à la rencontre des Cimbres et des Teutons, qui les taillent en pièces. Pourtant, malgré cette hécatombe de cent mille hommes, Marius a sauvé Rome, près d'Aix, et Orange, sous Auguste, deviendra colonie romaine. La ville sera brûlée, rasée, envahie au cours des âges ; elle passera de mains en mains, elle connaîtra les révoltes intestines, elle deviendra place forte, elle sera demantelée, transmise, disputée, saccagée ; en un

mois et demi, la Révolution française y décrétera 350 exécutions; le tourbillon des événements, la pesanteur des siècles, l'action destructrice des eaux et des vents, tourneront autour du « Mur » aussi haut que la colline, érigé sous l'empereur Adrien ; les grands fleuves humains venus du Nord battront vainement ces énormes blocs de coquillier qu'aucun ciment ne lie ! Or, le théâtre demeurera immuable et majestueux à travers les siècles !... Des flammes impies léchèrent ces pierres que le soleil dorera toujours; les poutres qui supportaient le velarium n'existent plus, mais le ciel étoilé déroule sa splendeur bleue. Les gradins rappellent l'endroit où s'assirent les chevaliers : EQVITES publient les pierres. Et devant la porte royale, par laquelle vient d'entrer le *rex* du triduum qui nous appelle ici, les voix modernes réveillent les échos endormis depuis des siècles. Avec les hirondelles délirantes dans la lumière incomparable de ce resplendissant août, des souvenirs et des rêves jaillissent en foule des anfractuosités millénaires — où ils reviendront quand nous serons partis...

II. — *Les Œuvres.* — D'abord, il faut louer sans réserve le véritable courage de Mariéton et d'Antony Réal, qui furent secondés par M. Gabriel Boissy, secrétaire général adroit et lettré de talent. Les organisateurs des fêtes de cette année, en effet, ne tinrent pas compte de la prévention jetée, dans le public, par quelques-uns, entre les œuvres nouvelles. Comment ! des représentations de ce genre peuvent avoir lieu sans

les *Erynnies* ? Certes ! On l'a bien vu. Le véritable rôle des théâtres de plein air est, à mon sens, de donner, à côté d'ouvrages classiques, des pièces nouvelles convenant à ce cadre. MM. Mariéton, Réal et Boissy l'ont compris. C'est bien. Ils ont su bien choisir. C'est mieux.

Corneille a triomphé. Son troisième centenaire le retrouve plus jeune que jamais, et, vraiment, qui n'a pas entendu *Polyeucte* et surtout *Horace* dans ce décor, ignore encore toute leur force et toute leur grandeur. L'interprétation, il est vrai, était de premier ordre. La *Muraille* est terrible. Devant elle, tout ce qui n'est pas admirable devient ridicule. A quoi bon faire une fois encore l'éloge du toujours jeune Mounet-Sully, d'Adeline Dudlay, si véhémente, du bon Silvain, de Mlle Lara, de Fenoux, de Ravet... tous de la Comédie-Française ? Ils sont connus. Ils furent dignes de leur renommée. Gorde se montra très déférent, en scène, pour Mounet-Sully, ce qui les honore autant l'un que l'autre. Mais occupons-nous des œuvres nouvelles. *Les Funérailles d'Homère* sont un essai heureux de M. Elzéard Rougier, qui a fait mieux. *Le Polyphème* d'Albert Samain, chef-d'œuvre déclaré injouable naguère, a obtenu un triomphe qui faisait regretter plus amèrement la disparition de ce grand Lillois, mort sans avoir pu connaître mieux que l'admiration affectueuse de quelques amis et de quelques lecteurs. On sait que l'œuvre de l'auteur d'*Aux flancs du vase* n'a rien de commun avec *le Cyclope* du grand tragique grec. Polyphème

n'est plus un ogre à œil unique. Il devient, par la volonté du Poète, un géant tendre et laid qui aime sans être aimé. Il aime Galathée (si fine et si jolie) sans audace, car il a conscience de sa hideur et de l'inutilité de sa force et de son dévouement. Galathée aime de toute son âme superficielle d'enfant le joli berger Acis, qui lui rend son amour. Polyphème assiste, du roc qui surplombe l'entrée de sa caverne, au dialogue passionné des amoureux. La fureur lui fait empoigner un bloc énorme. Mais il ne frappera pas, le pauvre colosse ! Il entend Galathée s'écrier, dans les bras d'Acis :

> Vois-tu, mêlés ainsi dans un même soupir,
> Cela ne ferait presque rien de mourir !

Et la pierre qu'il brandit lui tombe des mains. Il s'enfuit dans la montagne, et, pour ne plus revoir le spectacle de cette passion, pour ne plus être tenté par la vengeance, il crève « ses yeux, ses pauvres yeux »... Puis, après un pathétique adieu à la Nature et à Galathée endormie, il se fait conduire « vers la mer ! »... Le charme et la vigueur de ces deux actes sont inexprimables. *Quand la Ville de Lille rendra-t-elle justice à Samain, son enfant, en lui élevant un monument digne de son œuvre ?...* Albert-Lambert fils, le Mounet de demain (le plus tard possible !), a remporté, dans le rôle du célèbre Cyclope, l'un des plus grands et des plus légitimes succès de sa carrière. A côté de lui, gracile, élégante, très jeune, Berthe

Bovy fut idéale dans le rôle de Galathée. C'est une révélation. — Pourtant les deux ouvrages culminants de ce cycle sont : *Hécube*, de Lionel des Rieux, et surtout *Sapho désespérée*, début, au théâtre, de notre grande poétesse cauchoise, Lucie Delarue-Mardrus.

Les malheurs d'Hécube, épouse de Priam, furent rendus célèbres par Euripide. M. Lionel des Rieux n'a fait ni une traduction, ni une adaptation. Il s'est inspiré du grand tragique et il s'est abandonné à son sujet sans contrainte, en poète. M. Lionel des Rieux fit partie, naguère, dit-on, de l'*école romane* avec Ernest Raynaud, Maurras et Moréas, Du Plessy et de la Tailhède, mais nous le connaissons surtout par ses recueils de poésies : *Le Chœur des Muses* et *la Belle Saison*, — ce dernier récemment paru. *Hécube* est une œuvre de facture un peu bien classique, mais d'une grande pureté de langue et d'une incontestable puissance. Fenoux et Ravet la défendirent bien. Mlle Lara fut une Polyxène exquise et Mlle Paz Ferrer peut espérer un bel avenir. Mais que dire de Madeleine Roch, qui, dans le rôle écrasant de la vieille reine, n'a pas réussi à faire disparaître tout à fait sa beauté et a mené M. Lionel des Rieux à la victoire ? Les acclamations des 8.000 spectateurs ne furent jamais mieux méritées. M. Lionel des Rieux est un bon poète. Mlle Madeleine Roch est une admirable artiste.

Et voici que les épithètes vont me manquer pour qualifier le talent de Lucie Delarue-Mardrus et celui de son incomparable interprète, Jeanne Delvair, de la

Comédie-Française. *Sapho désespérée* est un *poème tragique*. Le sujet est simple: Sapho, la poétesse, délaisse ses compagnes. Elle aime Phaon, le jeune batelier, qui ne connaît pas et redoute l'amour, — et se refuse. Sapho, habituée à dominer, voit sa puissance, son renom, sa douleur, sa beauté, sans action sur cet adolescent riche de sa seule jeunesse. Puis, lorsqu'un peu plus tard, Phaon lui avoue qu'il aime, enfin, depuis peu, Sapho est heureuse pendant quelques instants. Le batelier, en effet, achève. Il aime « Mélinoë, la gardeuse de chèvres » et non la grande Grecque. Et Sapho, impuissante contre elle et contre cet enfant, laisse chanter splendidement sa douleur sur ce roc de Leucade et se précipite dans la mer, « aux bras bleus » accueillants, en sanglotant à l'univers ce nom que les échos lugubres se répètent: Phaon ! Phaon ! Phaon !... Comment caractériser ici la vigueur du verbe et la nouveauté des images de Mme Mardrus ? Écoutez :

«... O terre de mes chants, terre de mon amour,
Terre de ma douleur, me voici de retour.
Je te salue, asile ombreux des vierges blanches,
Et je longe tes flots visibles dans les branches.
... J'ai vogué jusqu'aux bords de la belle Sicile,
Qui déjà me connut dans ma jeunesse en fleur,
Au temps où, vierge encor d'amour et de malheur,
Je dressais dans le ciel un front bandé de roses.
Rien ne semble changé sur la face des choses :
La mer qui m'emmena me ramène aujourd'hui,
Et voici retrouvés ces lieux d'où j'avais fui.
Hélas ! Il n'en est pas de même de mon âme... »

Jeanne Delvair a marqué le rôle de Sapho d'une empreinte ineffaçable. Sa splendeur physique, couronnée de pesants cheveux noirs, sa sincérité, sa fougue, sa puissance, sa science du geste et de l'attitude nous procurèrent une de nos plus intenses sensations d'art. A côté de moi, Valmy-Baysse, de *la Liberté*, trépignait. Et quand, après la répétition générale, j'entendis Mounet-Sully féliciter l'artiste et nous dire : « La bonté et la sincérité sont les compléments de la beauté », quand je vis la chevelure admirablement dorée d'Henriette Roggers (que nous applaudirons dans la prochaine œuvre de Lucie Delarue-Mardrus), s'incliner gracieusement vers Delvair, je compris qu'on avait tort de médire trop souvent des artistes. Il en est qui sont aussi dignes à la ville qu'à la scène.

Et ce fut la fin, trop tôt venue, de ces trois journées radieuses, où la beauté fut glorifiée sous toutes ses formes. Le vieux Mur s'endormit dans sa gloire. Le grand figuier laissa les oiseaux envahir ses larges feuilles, et les hirondelles, là-haut, dans la lumière (« si pure, a dit Jaurès, que leur ombre les dédouble sur la pierre, comme si elles passaient devant un miroir »), emmêlèrent de nouveau leurs souples trajectoires.

La ville. La gare. Il y a quelque chose de changé partout. Des rythmes modifient les mouvements. Des hémistiches battent dans les crânes leurs mesures régulières.

Et l'on entend ceci en ville :

...— Quand me servirez-vous mon absinthe gommée,
Garçon. — Monsieur, voici l'absinthe réclamée !
...— J'ai perdu mon permis !...—Je vous prends deux tickets ?..
... — Vous pourriez installer au moins des tourniquets,
Qui nous éviteraient toutes ces bousculades ?
— Mais à quoi bon, Monsieur, puisqu'on les escalade ?
...— Qu'attendez-vous, tudieu ?...— Où donc est mon lorgnon ?
... — Si vous poussez encor, moi, je vous colle un gnon !

*Facit indignatio versum !*... Cures d'air !... Cures de raisins ! Avons-nous terminé notre cure annuelle d'alexandrins ?... Ces soirées n'ont pas été vaines. Tous ces « bourgeois » ont senti sur leurs ventres massifs et sur leurs crânes creux passer les longues ailes de la Beauté éternelle... qui fuit les hôtels et les gares.



## L

### LES SÉQUESTRATIONS LÉGALES. A PROPOS DE L'AFFAIRE REYT-POMIER

J'ai mis un sous-titre explicatif pour éviter des équivoques. Je n'entends parler ni de la séquestration maladroite des antimilitaristes, ni de l'emprisonnement trop discret des « Apaches pieux » soucieux

de créer une ombre d'agitation sur une ombre de motif. Il m'est permis de croire que M. Urbain Gohier ne devrait pas être mis dans le même cachot que M. Hervé puisque leurs doctrines sont assez différentes. Il ne m'est pas interdit d'estimer que M. de la Rochefoucauld, assommeur d'agents en service commandé, soit moins coupable que M. Jaluzot, — et que ces deux messieurs, *actuellement en liberté*, soient beaucoup plus criminels, *en fait*, que MM. Gohier et Hervé, *actuellement en prison*. Mais ce n'est point de ces séquestrations dont je veux m'occuper aujourd'hui.

On a pu voir, récemment, dans les chroniques judiciaires, qu'une instruction venait d'être ouverte contre M. Pomier, rentier à Aurillac, et contre Me Reyt, notaire à Saint-Cernin (Cantal). Ces deux hommes sont accusés — enfin ! — d'avoir fait enfermer M. Antonin Pomier, leur frère et beau-frère, dans un asile d'aliénés (avec la complicité d'un médecin dont le nom fut publié : le docteur Ribes, de Mauriac (Cantal). Or, M. Antonin Pomier n'était pas fou. Vingt personnes l'affirment, — parmi lesquelles : Me Appert, M. Bertaud, procureur de la République à Mauriac, les docteurs Jouffroy et Raymond, professeurs à la Faculté, etc...

Mais il avait quelque fortune — une fortune qu'il léguait à la ville d'Aurillac ; mais il avait des papiers intéressants ; mais il avait une maîtresse qu'il adorait et qui l'adorait. Au nom de l'intérêt de la famille, au nom de la politique nationaliste peut-être

et au nom de la morale offensée, il fallait à tout prix séparer M. Antonin Pomier, de sa petite fortune, de ses papiers et de sa maîtresse.

Avec une franchise digne de l'Ordre où florit la restriction mentale, MM. Reyt et Pomier se consacrèrent à cette œuvre pie. *Mieux vaut douceur*... Ils offrirent à leur parent, sous prétexte de consulter un spécialiste relativement à une neurasthénie banale, un voyage à Paris. Paris!... *Ils feraient tous les frais* de cette jolie excursion. Ah! les braves gens! les excellents parents, les bons apôtres!... Antonin, ému et charmé, remercia et le trio partit. Antonin Pomier ne revint pas. — Qu'était-il devenu?

La loi de 1838, en ce cas comme en beaucoup d'autres, nous renseigne. En effet, elle permet, cette loi, de retrancher du nombre des vivants une personne gênante, *moyennant la production simple de deux documents faciles à établir*, savoir: 1° *une demande d'admission portant la signature de la personne qui la rédige;* 2° *un certificat signé par un docteur et concluant à l'internement du... malade.* Cette dernière pièce implique le leurre d'une incompétence scientifique légalement estampillée ou l'achat d'une conscience médicale, — ce qui n'est pas tout à fait impraticable aujourd'hui, surtout dans un certain monde où le mensonge et les interprétations jésuitiques demeurent en... honneur (?).

Je n'ai point dessein ici de narrer en détail l'affaire Reyt-Pomier. Cela fut fait et bien fait, en 1905, par divers quotidiens de Paris et de province, et

mon excellent confrère, M. Olivier, rédacteur en chef du *Progrès du Cantal*, pourrait mieux que personne éclairer quelques points obscurs de cette aventure.

Jamais réalité ne fut aussi romanesque ; jamais intrigue feuilletonnesque ne fut aussi bien échafaudée, aussi tortueusement, aussi odieusement agencée ; jamais types de Balzac ou de Suë ne furent aussi abjects que les héros de l'affaire Reyt-Pomier. Nous passerons donc au-dessus des personnalités en jeu ; nous n'insisterons même pas sur les tortures endurées par M. Antonin Pomier dans son cabanon, au milieu des aliénés, nous ne nous arrêterons pas aux expédients employés par Me Reyt (il a avoué) et ses complices. La justice que ce tabellion retors abusa une première fois, paraît voir clair. Elle fait son devoir. La parole à présent est aux juges, et nous voulons croire que si la culpabilité des bourreaux — le mot n'est pas trop fort — d'Antonin Pomier est prouvée, ils sauront être impitoyables et qu'ils corrigeront une loi mauvaise par un verdict terrible qui fera réfléchir les malfaiteurs tentés d'abuser d'elle.

Mais ce verdict ne saurait être qu'une solution transitoire. Le cas Reyt-Pomier n'est que le dernier d'une liste d'ignominies déjà longue. Il importe d'abroger la loi de 1838. Il importe de la remplacer par une autre étudiée, approfondie, meilleure. Nous ne sommes plus à l'époque où les lettres de cachet avaient droit de cité dans l'organisation sociale.

Il est désirable que des campagnes de presse

aient lieu au moment de la condamnation des indignes héros de l'affaire qui occupe de nouveau le monde judiciaire et médical. Ce qui fut fait jusqu'à présent demeure insuffisant. Il faut qu'à la suite de l'opinion publique, les assemblées parlementaires s'émeuvent, afin que, dans le délai le plus bref, tout citoyen français soit assuré de n'être jamais, en application d'une loi abominable, précipité dans l'enfer des déments, parce qu'il aura plu à deux cupidités, à deux jalousies, ou à deux cruautés, d'apposer sur un papier leurs noms infâmes !



## LI

### SUR LA ROUTE. — CROQUIS

La voiture traverse le pont d'où je revois une fois de plus, avec une joie toujours nouvelle, le panorama de verdure et d'eau de ce tournant du Rhône. La lumière est si intense que l'on pourrait presque compter les feuilles immobiles et luisantes, — émaillées, on dirait, — et que je discerne, au flanc des Alpilles lointaines, le ruban de soie d'une route escaladant des pentes en velours mauve. Puis, c'est le canal, stagnant, presque désert aujourd'hui, sur

lequel quelques « cadolles » pesants et clos sont rangés côte à côte. Dans un jardin voisin, des lauriers tirent l'interminable feu d'artifice de leurs floraisons roses. Des pierres de taille sont si blanches qu'elles paraissent n'avoir plus de poids, et, sur le bord de la route, d'inquiétantes humanités sommeillent, pieds nus, bras nus, faces congestionnées. Oh ! ces visages sur lesquels se lit un inconcevable mélange de races, visages où des yeux sont sublimes au-dessus de nez royaux et de maxillaires d'assassins, visages dans lesquels l'indolence italienne se mêle à la sauvagerie des « chulos » espagnols et à l'ironie paisiblement cruelle des rôdeurs de Toulon, — population changeante, équivoque et cosmopolite, mettant des loques pittoresques et sordides dans ce somptueux décor tout ruisselant de soleil !... Puis, c'est la route de Fourques, la traversée d'une « roubine » où se fige une eau d'un étrange céladon, hérissée de roseaux et peuplée de grenouilles. La Croix-Couverte dresse dans la campagne environnante son architecture mutilée. Des jardins, clos de tamaris irréels, à la Corot, du côté du fossé. Des figuiers douloureux et des vignes resplendissantes, — la joie des champs fertiles... Des moissons déjà fauchées et mises en monceaux d'or, des rideaux de cyprès, des oliviers, plus loin... Et, déjà, sous un ciel bleu, si bleu, rosé vers l'horizon, Arles paraît s'avancer à notre rencontre...

## LII

### GRAN CORRIDA DE MUERTE

C'est dimanche. Depuis plus d'une semaine, des affiches gigantesques annoncent des courses de taureaux à Nîmes, à Beaucaire, en Arles, en Tarascon. Chacun sait que les méridionaux en général et les Espagnols en particulier, sont des bouchers de grand talent. *Corrida de muerte !* Succès! Succès !... Les noms des matadors occupent toutes les pensées : Carita, José Mora Morita (« le distingué et courageux amateur sportsman espagnol », disent les programmes), Salvator Soler Negrete. A l'hôtel, à côté de moi, depuis quatre jours, je n'entends plus parler français ni provençal. Il pleut des picadores, banderilleros et autres punterilleros de moindre importance. Cheveux de bois huilé, masques de cire et de cuivre d'une hideur d'idoles hindoues, maxillaires prognathes et doigts spatulés de brutes et de meurtriers, carrures de débardeurs et sveltesses paradoxales jusqu'à l'équivoque, fronts bas, farouches, sillonnés de rides verticales, sous lesquelles brillent des yeux de houille et de velours...

C'est dimanche. Tarascon a pris son air de fête. La ville est vide. Les maisons sont closes. Tout le monde est dehors et se porte vers le *Cours*. Le *Café*

*de Paris*, le *Café du Commerce* (et aussi le *Grand Bar National*) et tous les lieux où l'on boit regorgent de consommateurs. Des coiffes provençales se mêlent aux chapeaux des six grandes noceuses (ah ! *canaillo* !) du cru et les femmes d'officiers croisent leurs regards avec ceux des bourgeoises, comme des fleurets.

Roulements de tambours. La fanfare municipale arrive. Émoi. Il faut avoir vu et surtout entendu cela ! Dzim-ma-la-ï ! Dzim-ma-la-ha !... C'est merveilleux. Les pas redoublés les mieux rythmés versent de l'enthousiasme « au cœur des citadins » qui suivent et marchent au pas. Les picadores, matadores, etc.. apparaissent en voiture. La foule, qui escortait déjà, acclame. Et nous voici aux arènes, au milieu des accords délirants des cuivres, parmi lesquels détonne stoïquement une clarinette solitaire.

Les arènes ! Toutes les villes ne peuvent pas posséder les glorieuses pierres de Nîmes. Les arènes de Tarascon sont en planches. Un public innombrable se presse sur les gradins, et, Dieu me damne ! je reconnais bien des Beaucairois. Les Beaucairois, en effet, n'ont pas de *corridas de muerte* : ils mettent à mal, le plus souvent, des vaches emboulées... en amateurs. — Enfin, c'est la course banale, — la boucherie atroce, hideuse : le public surtout est ignoble. La mise en scène et les splendides estocades de Negrete ne corrigent pas la portée de ce cours public de férocité. Les femmes défaillent, d'autres crient, — hystéries ! C'est dans des circonstances de ce genre que les éducateurs du peuple peuvent prendre conscience

de l'importance et de la nécessité urgente de leur mission. — On tue un taureau, deux, trois, quatre. Puis, après les folies d'usage, on revient vers le Cours.

Et c'est pendant toute la soirée un tohu-bohu effroyable pour l'étranger, sur lequel surnage un pêle-mêle véhément de *parfaitemint*, de *je compreinds* ! de *renntre dedans*, *Marthe*, de « piqua ! piqua ! » rétrospectifs et encore de *dona presidente* et les mots vaguement espagnols que tous les fervents de l'art taurin d'ici emploient avec la frénésie dont les gens du Nord font preuve à l'égard des mots anglais.

Ce soir, dans les rues, quelques gosses sont fiers de promener les oreilles des taureaux « estoqués » dont on fit « l'honneur » aux matadores. Il me répugne de voir ces lambeaux de charogne entre les doigts frêles et roses des petits.

Mais là-bas, derrière les platanes géants, aux troncs de vieil argent, le soleil meurt et magnifie tout par son agonie...



## LIII

### THÉOULES (A.-M.). — SUR LES ROCHERS

Je suis venu m'allonger, seul, entre deux rochers rouges, devant la mer. Un soleil radieux ronge les

lignes, plaque des ombres d'enfer sur des clartés de paradis, habille d'or rutilant les fûts des pins escaladant les premières collines de l'Estérel qui se bousculent à travers le ravin de la Rague, vers les sommets orgueilleux de Maurevieille. Là-bas, au-dessus du rivage dont la ligne souple serpente vers l'Italie, les blancheurs de Cannes et la roseur d'Antibes, plus lointaines, ressemblent à des pierreries négligemment jetées sur un fond de velours froissé. Le ciel, d'un azur défaillant inhabituel où se déplacent des vestiges de nuages, rend le paysage irréel et souligne la splendeur maritime... La mer !... si violette et si bleue, au loin, où elle unit pourtant, par un large lien de moire verte, les îles de Lérins, pareilles à deux galères géantes qui flotteraient, désemparées ! La mer si dramatique au large et si limpide à mes pieds !... Pas une voile. La plaine liquide étale sa fabuleuse magnificence où, parmi les vagues paisibles, des floraisons d'écume jaillissent et s'effacent. Dans cette petite calanque, les flots combattent le porphyre contre lequel ils se cabrent et s'épanouissent en ombelles invraisemblables. — Comme tout cela est doux ! L'odeur de l'iode et du sel se mêle à l'encens des eucalyptus de la côte. Où sont les brutalités des relents de brai qui me grisent dans mon pays de Caux ? Où retrouver le souvenir des lames de la Manche ruées furieusement, depuis l'horizon, vers les grèves où grondent des galets usés — les lames, semblables à des troupeaux d'impossibles et sauvages chevaux bleus aux crinières folles ?

L'eau fait un bruit de soie. Une mélodie, suave comme un concert de harpes, monte... Un religieux émoi s'empare du passant heureux qui s'est égaré ici, l'été. Des cimes des arbres proches, tombe le mystère des bois sacrés. Considérant un roc en surplomb, je suis vraiment surpris de ne pas le voir supporter le geste éternel de la Victoire de Samothrace, qui, glorieuse et mutilée, s'ennuie, hélas ! sur un étroit palier de musée national. Oh ! la voir s'envoler, de ce roc vers l'espace, — toujours !

Et le descendant des farouches monarques de la mer qui vinrent du Sund sur leurs grands drakkars rouges, se surprend à adorer tes flots, ô Méditerranée ! La race latine, vaincue jadis par les épées de leurs ancêtres, fait aujourd'hui la conquête des hommes du Nord en leur offrant le sourire de ses fleurs et la chanson de ses eaux enchantées...



## LIV

### NICE

*Huit heures du soir. Avenue de la Gare.* — C'est l'arrivée désolante dans la Nice d'été... C'est, après la joie calme et ensoleillée de Golfe-Juan et du Var.

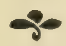
après l'accablement harmonieux des palmiers, des dattiers, des lauriers trop fleuris et des agaves aux hampes sèches, « Nizza-la-Bella », dépourvue de l'auréole de luxe et de folie qui la transfigure, l'hiver... Grandes auberges closes et petits hôtels entr'ouverts, villas mortes et rues mornes : Nice d'été !... Bourgeois jouant à l'exotisme, complets blancs à deux louis et cravates à trois cinquante, attitudes fallacieusement exténuées et visages griffés de luxures fatales, dégrafées trop cordiales et promeneurs trop attentifs : Nice d'été, décourageante, qui fait oublier à plusieurs le pittoresque et la couleur intenses de ses vieux quartiers très italiens !... *Quand comprendra-t-on que la Côte d'Azur peut continuer à vivre l'été comme elle vit l'hiver ?*

Je passe devant les bureaux du *Petit Niçois*. Un béjaune à profil de brochet, la cigarette professionnelle collée à la lèvre inférieure, menace, avec des coquetteries de crabe, un Anglais glabre. Celui-ci, tout à coup, après un geste du... protecteur, lui brise sa canne sur le visage, arrête la main qui va quérir le « surin », puis, méthodique, comme à la salle de boxe, fauche et martelle, aux applaudissements des badauds. Un agent, appelé, fend la foule, empoigne le petit mâle livide, saignant, rageur... Une jupe blanche fuit, là-bas, à toute vitesse...

Et les commentaires vont grand train. — Province ! Paris ! Vivent les champs !... Nice d'été ! Je retrouve ici, implacables, les langueurs napolitaines de Capua et les épilepsies « parisiennes » de Borel-Clerc qui

sévit autant que Goublier. Oublier Goublier ! Rêve !... Et la mer, tout près, est si douce et si bleue ! Elle chante pour les palmiers exilés, inclinés, approbateurs... et poudreux.

La première heure de la prochaine journée me trouvera dans le rapide qui s'élancera de toute la puissance de sa « coupe-vent » luisante comme le corps en sueur d'un géant noir, à travers les splendeurs injustement désertes de la Côte fabuleuse...



## LV

### GÊNES

Paris devenait insupportable. Si, les Parisiens partis, la Grand'Ville demeurait dépeuplée, il serait agréable sans doute de ne pas abandonner le boulevard. Le boulevard, calme, vide, frais, quel rêve !... Mais les gares vomissent, pendant la canicule, des êtres étranges, venus on ne sait d'où, sans gêne, bruyants, malpropres, grossiers, intolérables. « La province ! » affirment les Montmartrois. « L'étranger ! » tonnent les derniers nationalistes. Qui des deux a raison ?... Peu m'importe ! Des théâtres n'ont point clos leurs portes pour ces nouveaux venus. Les gens

spirituels sont allés, en corps, bâiller dans des Trouville plus analogues aux vitrines des grands tailleurs qu'à des plages immenses sur le sable d'or desquelles la mer laisse traîner son manteau de soie verte. Les montagnes les plus inviolables se hérissent de silhouettes grotesques, et la paix des soirs ne subsiste plus dans les vallées, car, partout, « on joue en plein air ». Les boulevardiers vont applaudir à X...-les-Thermes ou à Chose-les-Eaux ce qu'ils siffleraient implacablement à Paris. En vérité, la Compagnie P.-L.-M. doit être louée pour avoir lancé l'idée des *Bains de Mer de la Méditerranée*. Je ne crois pas qu'il soit moins agréable de s'ébattre dans les calanques enchantées qui dentellent la côte (depuis Sanary jusqu'à Menton) que de s'offrir en étude anatomique sur la plage d'Etretat ou sur celle d'Ostende.

Je faisais ces réflexions « à la Sarcey » dans le rapide qui m'emportait vers l'Italie. Naguère les hommes de ma sorte pouvaient se réfugier aux environs de Paris. Les artistes, les poètes, les dramaturges et les politiciens faisaient de cette région leur domaine. Nous avons eu Sardou à Louveciennes, le général Peigné à Chatou, l'excellent poète Fernand Gregh à Dammarie-les-Lys, les admirables frères Margueritte à Vétheuil, le dessinateur Jossot à Rueil, Poilpot à Croissy (où l'on attend toujours Déroulède dans sa maison du bord de l'eau), Lepelletier à Bougival, le peintre Pierre Vauthier, chantre de Paris (H.-C.), à Taverny, etc... Mais l'automobilisme empoisonna leur félicité pour jamais... Il est pourtant

doux de rêver dans la paix d'Ospedaletti, de Bordìghera, des alentours de Vintimiglia ou de San-Remo, sans se soucier de la mode et de la saison, dans la magie de cette nature généreuse que caresse la brise du large... Des mulets tournent sans hâte sous des treilles radieuses ; des maisons peintes montent des rires et des chants, et sur les grèves douces, des enfants et des hommes, presque nus, se sèchent au soleil. Ils sont pareils, sur le sable, à des statues de bronze récemment découvertes par le flot.

« Si j'avais su »... je n'aurais point quitté ces lieux de paix et de joie. J'ai vu Gênes. J'ai frémi d'enthousiasme sur l'Escalier géant du Camposanto, ce rêve de marbre, dans la magnificence éternelle duquel le plus humble des hommes doit, il me semble, sentir son attitude prendre quelque majesté. J'ai admiré tout ce que les guides décrètent admirable. J'ai voulu connaître surtout la vraie vie du véritable Gênes. — Oh ! l'immense port où grouille une foule si ardente dans le travail, si pittoresque dans le costume, les allures, le langage — ce port qui dans quelques années féra un immense tort à Marseille... — Oh ! tout ce présent étrange parmi tout le passé plus étrange des monuments et des maisons de la ville ancienne !... Les manuels ne citent pas les gigantesques maisons jaunes et roses du quartier des pêcheurs, ces maisons énormes et lisses crevées par une multitude de volets verts s'ouvrant sur l'immensité smaragdine et violette du Golfe. Ils ne citent point l'étrange *Piazzetta della Scala* ni les bizarres sentes que l'on appelle *la Vico*

*del Pozzetto* et la *Vico del Gallo*. Ils ignorent surtout, dans ce quartier incomparable au milieu duquel la Bourse se dissimule, cette ruelle plus extraordinaire que toutes les autres, cette ruelle qui naît sous les arcades basses où tant d'échoppes ont trouvé place : dépôts de métaux, menuiseries, fritureries où se perpètrent les plus invraisemblables cuisines, bars où l'on boit ce vin noir spécial qui dort dans des cruches de faïence bleue et laisse dans la bouche un arrière-goût de citron et de chocolat, — cette ruelle, dis-je, dont les immeubles à huit étages, distants de deux mètres à la base, se sont inclinés jusqu'à intercepter toute lumière, au point qu'il a fallu les étayer l'un sur l'autre de bas en haut, — cette infernale *Vico della Lanterna*, enfin, où pendille le linge multicolore pareil à des files d'invraisemblables oriflammes, cette rue coupée de ponts, d'escaliers, d'autres sentes évocatrices de vices et de drames ! Mais il paraît qu'elle est laborieuse et tranquille la *Vico della Lanterna* ! Les boîtes à matelots sont ailleurs, me dit-on, et c'est aux alentours des quartiers neufs que règne la *Ruffiana*. Allez donc vous fier aux apparences, incorrigible romantique !... Mes illusions s'effeuillent.

... Je fuyais Paris. J'ai retrouvé Paris à Gênes. Paris règne, ici, au café-concert, où j'ai dû subir quelques *Valses bleues* râlées comme il sied et diverses *Polkas des Anglais* (traduites !)... Ce n'est pas tout. Sur ma note d'hôtel il est question de « ventilation *Ydraulique* » (*sic*), de « Timbre *d'aquit* »

(*sic*), et d'autres fantaisies orthographiques. L'enveloppe dans laquelle le libraire enferma mes cartes postales affirme en typographie modern-style qũe je viens d'acquérir « les plus *beaux* vues de Gênes ». Mais il y a mieux. Je lis sur une affiche (*Politeama Regina Margherita*) l'annonce de la représentation d'une machinette de F. Beissier, musique de Monti. C'est un petit mimodrame sans conséquence. L'affiche ajoute (dans le français que voici) : « Le rôle principal sera *jouée* (*sic*) par M. r. Egidio Rossi qui a *créer* (*sic*) la pièce au Théâtre de la Bodinière de Paris *e* (*sic*) *représantée* (*sic*) par le même 167 fois à *Londre* (*sic*). » Je sais bien que la littérature de M. Beissier n'est pas indigne de cette... traduction. — Ah ! qu'on est fier d'être Français quand on regarde les affiches !...

Malgré tout, il est dur de fuir Paris, pour retrouver à dix-huit cents kilomètres de la capitale des mutilations aussi spéciales de la langue d'Anatole France, de Flaubert et des Goncourt. Je croyais pourtant que Félicien Champsaur et Antonin Reschal avaient pris avec Elle toutes les licences possibles... et impossibles... J'avais encore tort sur ce point. M. Jean-S. Barès, réformateur de notre orthographe, n'est-il pas un riche éleveur de la République Argentine ?...

# LVI

## TERRASSES DE MONTE-CARLO

C'est la splendeur sans rivale de notre *funny coast.* Au premier plan, la rangée des balustres roses au-dessus desquels des géraniums écarlates brandissent leurs fleurs. Et puis, derrière, tout de suite, sans transition vaine, sans « habileté », c'est la Mer. Elle s'assombrit de plans en plans du bleu céleste au violet noir jusqu'à l'horizon que délimite un firmament mauve. Là-bas d'inquiétantes traînées vertes coupent l'indigo. Une légère brise promène des parfums. Elle froisse la mer comme une soie, — sans bruit. La côte avec ses sombres verdures et ses sommets escarpés, comme chauffés à blanc, ondule harmonieusement vers l'Italie. Sa dernière ondulation est en velours. Vers la France, le rocher de Monaco masque l'horizon. Quelques bouées peintes au minium plaquent des cônes rouges sur le bleu de la mer. La magie de ce ciel où se risquent quelques timides nuées blanches — attirées par le lointain mauve comme des moutons par un champ de bruyères, — la magie de ce ciel rend possible ce contraste sans briser l'harmonie générale. Des villas s'éparpillent, immaculées sous leurs tuiles, au hasard, vers Cabbé-Roquebrune, où quelques orangers s'obstinent à jongler avec leurs

boules d'or, vers Menton, vers Garavan, vers les sauvages gorges de la frontière, vers la Roia à l'étiage, dans le lit de laquelle vagabondent encore quelques rubans bleus déroulés jusqu'à la mer... Pas de bruit sur ces terrasses. Une femme, trop jolie, sous un chapeau large pareil à une poignée de fleurs, son ombrelle ouverte à terre, étale sur un banc voisin sa langueur savante comme il sied. Beaucoup plus loin, trois complets de flanelle blanche mettent un lys héraldique, bien inutile, dans ce site.

La mer est plus intéressante que tout cela. Celle-ci s'avère très différente de la Manche au bord de laquelle j'ai grandi. C'est la mer qui m'a appris l'harmonie et la musique, c'est elle qui m'a bercé, c'est d'elle que je me suis nourri. C'est à elle qu'invinciblement je retourne comme l'exilé vers sa patrie, comme l'enfant vers sa famille. La Manche est verte et nacrée, elle est bruyante et tumultueuse. Qu'importe?... Sous les caprices de l'éclairage, je reconnais ici son immensité. La mer séduit plus que la montagne. La montagne domine. Elle demeure, hautaine, farouche, impassible. A ceux qui osent l'escalader, elle donne des vertiges mortels. La mer, géante, capricieuse, brutale et caressante tour à tour, murmure, clame, rugit. Elle maudit et elle appelle. Elle vit, elle souffre, elle parle comme nous.

Il faut aller vers la montagne. La mer vient au devant de nous.

Inlassable, elle renouvelle son geste d'accueil qui meurt sur la rive dans le rire indulgent et léger de

l'écume. C'est tout cela que je retrouve ici. Les voiles de mon pays sont brunes, larges, énormes. Celles qui évoluent là-bas, souples, blanches, aiguës, ressemblent aux ailes frivoles des mouettes. Je demeure les yeux et l'âme en fête devant cette immensité qui s'étale. Elle vaut mille fois, dans sa simplicité, la folle végétation des jardins qui m'entourent, la débauche splendide mais artificielle des arbres exotiques aux noms barbares qui, par leur réunion, réalisent le désir d'un magicien. Mais notre époque s'éloigne de l'anormal.

Un bruit de timbre. C'est un tramway qui vient de la Condamine. Je me suis retourné et j'ai vu que le buste de Berlioz, par Bernstamm, considérait d'un air railleur les architectures de Monte-Carlo. Oh! pourquoi n'avoir point placé ce géant de la musique face à face avec l'immensité musicale de la mer ?



## LVII

### EN RIVIERA : « LES JEUX DE LA FLAMME »

La Riviera est *aussi* une région de France. Nulle part (même à Paris), la vie ne mérite mieux d'être appelée la « vie intense », car, là-bas, depuis les rochers rouges, dont la lumière avive les blessures,

jusqu'aux plantes démesurées et trop fleuries, en passant par l'homme, tout vit et vibre sans contrainte, dans une folie somptueuse et incessante qui magnifie tout, les crimes et les héroïsmes, les énergies et les lassitudes, les santés et les maladies, la fièvre et la mort.

Voici une œuvre qui fut écrite dans cette ambiance et qui la reflète toute, non par des descriptions mais, plus profondément, par la *tonalité* et par les infinies nuances des sentiments des héros mis en scène. Mon ami Camille Mauclair reconnaît tout de suite : « L'ouvrage ne comporte *aucun épisode extérieur* : une conscience d'homme, une de femme, leur mise en contact, leur histoire abstraite, — et c'est tout. » Et c'est toute la Riviera intellectuelle quintessenciée !... En lisant le livre de Mme Aurel nous avons pu nous dire que quelqu'un, enfin, avait vu à Nice autre chose qu'un décor et que ce quelqu'un avait pu se libérer assez de l'extériorité des splendeurs environnantes pour éviter que ce décor tint lieu de personnages et d'intrigue, et cela sans se soustraire à cette ambiance et sans exagérer l'importance de cette intrigue. Ce beau livre a un beau titre : *Les Jeux de la Flamme*.

Jean Dolent imprimait l'autre jour à son propos : « Une femme nous est née ! » Jean Dolent dit peu, mais il dit bien. « Nous connaissons, en effet, en littérature beaucoup de femmes dont le talent ne peut pas être mis en doute. »

Il faudrait être de mauvaise foi pour nier la vigueur de pensée de Marcelle Tynaire, le charme durable des œuvres de Gabrielle Réval, la puissance de travail

de Camille Pert ou l'inspiration virile de notre admirable poétesse cauchoise Lucie Delarue-Mardrus. J'en passe. Mais à la lecture, les pages de ces écrivains se distinguent peu fréquemment des livres de nos auteurs masculins. *Les Jeux de la Flamme*, au contraire, donnent, dès les premières pages, la sensation précise qu'une femme se livre toute à son lecteur, non pas d'un coup, mais avec toutes les réticences, toutes les audaces folles, tous les reculs éperdus, tout le joli déséquilibre, toute la franchise qui ment et tous les mensonges qui avouent dont la femme, enfant cruel et bon — et inconscient, surtout, — se pare ingénuement par *besoin d'être autre*, d'intriguer et de plaire, par crainte surtout d'être indifférente ou de passer inaperçue. Tout cela est délicat, puéril, charmant, douloureux parfois et même profond de loin en loin.

Je me méfie des préfaces. J'ai peur plus encore des lettres d'auteurs qui accompagnent les envois de livres. Dans sa préface Aurel déclare : « J'ai voulu être toute sincère. Je l'ai été jusqu'au malaise, mais je n'espère pas y être parvenue puisqu'il m'est resté de la vie. » Et dans la lettre qui me parvint en même temps que *les Jeux de la Flamme*, elle me déclarait : «... On dit que mon livre est tout inventé, qu'il réinvente les sentiments, les réveille. — Je l'ai voulu, j'ai voulu qu'il irrite aussi car la vérité naissante est toujours agressive, et j'ai voulu remettre tout au monde, tout ce que regarde Lisbé. » — Je reconnais, avec la stupéfaction d'un mécréant mis en présence d'un

miracle, que tout cela est vrai. *Les Jeux de laFlamme* procure aux amants qui n'ont rien de mieux à faire — et ils n'ont rien de mieux à faire puisqu'ils ne savent pas faire autre chose, — un nombre considérable de recettes pour alimenter de souffrances nouvelles leur passion. Les trop grandes félicités doivent être contrebalancées. C'est une loi naturelle. Supprimez les querelles d'amant célébrées par les romances et cataloguées par quelques psychologues professionnels et vous aurez supprimé l'amour dans « le monde ».

On ne peut pas critiquer *les Jeux de la flamme*. Ce roman qui tient du journal intime et du dialogue à la Michel Provins — je ne compare pas, je classe — n'a pas d'équivalent ni de parenté en littérature. Le style très personnel, tourmenté, simple, frais, maladif, tour à tour, ne peut faire songer — de loin — qu'à l'exquis « farfouillement verbal » des Goncourt. Aurel a la minutie de ces écrivains avec une fièvre qu'ils évitèrent en artistes maîtres de leurs œuvres. Une phrase des *Jeux de la flamme* exprime bien ce que je veux dire; celle-ci : « Oui, je sais, vous aimez plutôt ajouter que raturer. »

Mais après avoir fermé ce livre vivant et vibrant, où les nerfs s'étirent et résonnent comme les cordes trop tendues d'une bonne harpe, on est mieux convaincu, — et je suis sûr que l'auteur sera surprise, — de la stupidité des romanciers mondains qui cachent leur ignorance ou leur paresse d'investigation en répétant : « le cœur de la femme est un éternel

mystère, etc... » Cela flatte la vanité radieuse des femmes, car elles ne voient pas clair en elles-mêmes. Elles ne comprennent pas leur médecin. — Eh ! bien ! non. Le cœur féminin est simple, trop simple, excessivement simple. C'est cette simplicité extrême qui fait croire à de la complexité.

La femme est impulsive par nature, instinctive par prédestination, indisciplinée si elle ne se *situe* pas dans la vie. Qu'elle soit mère ou artiste, qu'elle concentre son existence sur un seul sujet et elle pourra changer. Autrement elle est pareille à une plage de sable fin. La vague vient, la caresse et laisse sur elle une empreinte en se retirant. La plage gardera cette empreinte jusqu'à ce que la vague suivante l'efface et la remplace par une autre. La femme est suggestionnée sans cesse par l'ambiance dans laquelle elle vit. Ainsi elle paraît être d'une infinie complexité alors qu'infiniment simple, elle n'est que le reflet de la vie, perpétuellement changeante.

Mais lorsqu'elle a fixé son existence sur un seul objet, elle se soustrait à l'ambiance. Elle s'hypnotise sur cet objet et elle demeure immuable avec autant d'excès qu'elle obéissait avant à la suggestion de son entourage. Elle pousse aux conséquences les plus sublimes et les plus ignobles les principes qu'elle a élus. Elle devient alors l'Egoïste par excellence.

L'âme de la femme est une âme d'enfant.

Le livre d'Aurel est un livre de femme. Il est inutile, passionnant, excessif, cruel, tendre, nerveux, ironique, douloureux, et, pour tout dire, d'une in

cohérence véridique — et conquérante... Il est le reflet et la synthèse de Nice et de la Riviera, — intellectuelles et mondaines.



## LVIII

### SAINT-CLOUD. — LE PARC

Ce n'est pas l'intolérable parc des beaux dimanches, saccagé par une foule de vandales excusables, ivres d'air, de nervosité, de verdure, accourus en masse, venant des galetas et des taudis, des « garnos » et des soupentes du boulevard Richard-Lenoir ou du quartier des Épinettes, de la place Maub' ou du « Croissant », de la rue Mouffetard ou de l'infâme passage Tivoli. Plus de cris, de chansons, de hoquets, de papiers gras, de boîtes à conserves sous bois. Le calme de la forêt et la majesté souriante des arbres géants entre lesquels on aperçoit des vallons enchantés caressés timidement par les mains du soleil aux grands doigts de lumière blonde.

... Une eau verte, une eau terne, une eau morte depuis des siècles emplit un bassin vaste et doré de mousses, — dans un décor de légende finlandaise. Pas d'oiseaux parmi les branches lourdes et retombantes. Une ombre smaragdine s'harmonise avec l'eau, —

l'eau terriblement unie dans laquelle doivent errer d'étranges poissons aveugles, l'eau plane et figée où les nénuphars n'osent point flotter. Un site étrange, inattendu, lointain, perdu, — où des génies vont apparaître...

Je m'accoude à la pierre velue et je rêve à Thaulow, au grand Axël Gällen, au doux Hjalmar Strœmsen, — longtemps...



## LIX

### LA BOHÈME

La mort récente du poète Émile Goudeau ressuscite dans les mémoires tout un passé bruyant, frondeur, délicat parfois et exquisément fou : le temps des Hydropathes de la rue Cujas et du Chat-Noir de la Butte, — académies fantaisistes dont firent partie la plupart des auteurs originaux connus à l'heure actuelle. Beaucoup de ces jeunes illuminés, frères d'art et de beuverie, surent transformer en tremplins les tables des tavernes et combler leurs poches d'un or plus compact que celui dont ils emplissaient leurs chopes. Ceux-là devinèrent que « Bohême » et « Poème » sont des rimes riches (seule fortune des auteurs en dèche), et, après avoir eu l'exacte quantité

de mauvaises fréquentations nécessaires à tout homme désireux d'*arriver*, ils firent, sagement, de la prose. Les autres, moins conscients ou plus sincères, divergèrent ; Goudeau, par exemple, et aussi notre pauvre Rollinat, qui, fuyant l'existence atroce de Paris, se réfugia sous un chaume, où la fatalité impitoyable le poursuivit, d'ailleurs. Tant d'autres ! épaves lamentables du dangereux « salisme », — tous ceux qui moururent toute leur vie, obscurs, sans foyer, sans gîte, et qui se traînèrent sur les berges et dormirent sous les bâches des quais, sans avoir le désir de tomber dans le fleuve ! — C'est la Bohème !... Celle de Villon, tire-laine et coupe-bourse, « mauvais garçon » et fils respectueux, rimeur de la cynique *Ballade de la Grosse Margot* et du poème « feist à la requeste de ma mère pour prier Nostre-Dame » ; celle du dément Gérard de Nerval qui se pendit, en habit noir, dans la rue de la Vieille-Lanterne, dont les toitures médiévales pliaient, ce soir-là, sous la neige ; et, plus près de nous, celles de Glatigny, de Villiers de l'Isle-Adam secouru par un « plongeur » dans son « garno » ; celle de Verlaine, victime pathétique d'un conflit permanent entre « l'esprit charnel et la triste chair » ; celles, aussi, d'Emmanuel Signoret, vagabond des routes latines ; de Christian Beeck, philosophe flamand, fantasque et pérégrin, ou de Mécislas Golberg, solitaire et résigné... Les régimes se sont succédé, les conditions de la vie sociale se sont modifiées : la Bohème, à travers les âges, demeure. Nos habitudes sont antinaturelles. Elles nous empoison-

nent parce que nous résistons aux volontés de la Nature. La Bohème existe, *en puissance*, dans l'Homme : les aventuriers innombrables nous le prouvent, depuis les gentlemen qui usent du chloroforme, jusqu'aux forbans qui font des trafics secrets aux pays des typhons et des côtes désertes, ou bien courent encore le « bon bord » comme sous Richelieu ! Ils sont des exemplaires d'humanité très supérieurs aux civilisés, malingres et craintifs, qui ordonnent les actes de leur vie comme les services d'un banquet officiel et qui se sentent défaillir lorsqu'ils ne peuvent déjeuner à l'heure et faire, à jour fixe, selon l'amusante expression de Mauclair, vous savez bien quoi. — Nous sommes l'addition de nos ascendants. Notre pauvre cerveau (esclave de nos organes au point qu'une mauvaise digestion modifie sa conception de l'humanité et sa vision du progrès), notre pauvre cerveau ne peut rien. C'est ce que me disait Lorrain, en juin : « Comment pouvons-nous nous permettre de juger les autres, nous qui ne nous connaissons pas nous-mêmes ? » Cette notion du *fatum* n'est pas pour réjouir. Nous avons beau nous domestiquer, encadrer nos actions, nous asservir à des devoirs sociaux, — à travers tant de siècles et après tant d'artifices, les premières bêtes humaines revivent en nous, — celles qui, perdues parmi le chaos de la préhistoire, allaient à l'aventure et combattaient pour manger ou pour s'accoupler. Les férocités brutales, les appétits coupables, la violence instinctive d'antan, sont encore en nous. Notre dégénérescence physique et l'hypo-

crisie de la civilisation, seules, les atténuent et les dissimulent. Il y a des heures où le sociologue désespéré croit voir s'écrouler ses espoirs et où il est tenté de dire comme les matelots : Ce qui vient de flot s'en retourne d'èbe...

Les Bohèmes sont de doux sauvages. Il faut les comprendre, les aimer, — et paraître les ignorer.



## LX

### AU MAZET

Marseille a des *bastides* et des *bastidons*. La Provence a des *cabanons*. Elle possède aussi des *mazets*. J'écris *mazet* comme Alphonse Daudet dans son *Tartarin de Tarascon*. Comment ne pas être le disciple aveugle du grand écrivain que nous pleurerons toujours ? Tout nous parle de lui, ici, depuis les sites, depuis les coutumes qu'il décrivit, jusqu'aux gens qui le connurent, jusqu'aux « campagnes » qu'il habita, jusqu'aux haines réjouissantes que son esprit aimable suscite encore. Donc, on écrit un *mas* et j'écrirai un *mazet*. — Je suis allé, ce matin vers cinq heures, au *mazet* d'un « brave garçon » qui ne sait que faire pour m'obliger. Les méridionaux (et les

Écossais, dit une légende) savent seuls pratiquer l'hospitalité jusqu'à l'excès — inclusivement. Excellentes gens, assez complexes sans le savoir, d'une race admirable, à la fois naïve et madrée suivant les questions, ils sont l'obligeance et l'indiscrétion mêmes. Je suis allé au *mazet* de mon « ami ». — C'est une construction simple, couverte de tuiles roses et bâtie en pierres de taille. Elle est située presque au sommet d'une colline plantée de pins et d'arbres sauvages. Elle est complétée par une terrasse primitive, à balustrade de pierre, sur laquelle croissent, en un agréable pêle-mêle, amandiers à feuilles minces, figuiers crispés, raisins d'Espagne, herbes aromatiques : thym, anis, etc...

Je me suis mis à califourchon sur la balustrade et je suis resté, des heures, devant le paysage. En contrebas des « olivettes », d'innombrables « *éminées* » s'étalaient en remous d'argent. Là-bas, la Croix-Couverte érigeait son arche. Plus loin, des cyprès plaquaient leur note noire parmi cette harmonie, et, plus loin, c'était Arles, des collines bleues, le canal de Beaucaire, et l'immensité indistincte de la Camargue. Un silence odoriférant planait. Le soleil, encore timide à cette heure, ne produisait pas d'ombres trop intenses. Un lièvre, non loin, regagnait sa retraite, paisiblement. Je demeurai là jusqu'à ce que la lumière vint, impitoyable pour l'étranger sans parasol, me chasser. Le rapide de Paris passa. Puis, en sens inverse, la diligence de Nîmes.

Et je revins par le canal, le canal stagnant où dor-

maient quelques péniches, à la proue aplatie, venues d'Aigues-Mortes. Ce spectacle paisible évoqua en moi la féerie des quais de ma ville natale, d'où l'on part pour des pays si lointains !... Les ports, que nous tous, Cauchois, adorons plus que toutes les autres visions, si séduisantes qu'elles soient, — les ports où nous aimons vivre, « au milieu des pêcheurs et des paquebots en partance, des vergues, des agrès et de toute l'aventure de la mer inviteuse et des joyeux départs ! » (1).

Là-bas, deux hommes pêchaient, à l'ombre, au *carré*. Ils étaient beaux comme deux Puvis de Chavannes...



## LXI

### NOTRE PARIS

Nous le retrouvons. Au retour de nos vagabondages forcenés durant les saisons de soleil, nous avons, dès le marchepied du wagon, respiré voluptueusement son air chargé d'une fièvre connue, mais rafraîchi par la brise automnale qui nous effleure de ses ailes. Comment définirai-je le charme pathétique de ces rentrées ? Comment décrire la joie mélancolique de revoir mon Paris et ses sites aimés ?... Oh ! la douceur

(1) JEAN LORRAIN, Lettre inédite à G. Normandy.

des matinées très claires où, dans un ciel lavé, tout mousseux de nuages, l'*Astre* luit discrètement comme une lampe derrière un voile! La joie des flânes sur les boulevards où les devantures scintillent déjà, à l'heure des salles de rédaction; où, sur les éventaires des librairies, déferlent les flots de la pensée et de l'art contemporains; où les passants se reconnaissent sans s'être vus jamais!... La délicieuse émotion d'errer, pendant l'instant mauve du crépuscule, sur les avenues désertes des quartiers riverains du « Bois » !... Tout se tait... La rumeur lointaine du centre de la ville souligne le silence. Derrière les hautes fenêtres aux volets déclos, des lampes amicales se rallument.

A travers les vitres on voit, dans les salons, Baptiste et Mariette se sourire ou se poursuivre en enlevant des housses. On va rentrer. On rentre. On est rentré!... Finies la vie de château, ses fatigues et ses intrigues. Les flirts se déplacent. Monsieur ne chassera plus. Madame ne surveillera point la cuisson des confitures. On va dépenser en cinq mois ce qui fut économisé en sept, — car la cherté des villégiatures est une fable pour naïfs pauvres. Monsieur oublie les bergères. Madame rêve de jeunes premiers. Les portes des théâtres battent d'impatience et, dans les loges, les fards dansent leur sarabande devant les miroirs trop fidèles. On découvre que, depuis qu'il sévit, M. Drumont a écrit trois mots intelligents : « *Mon vieux Paris* »... Et c'est un titre!

En comparant les arbres de la Muette à ceux que l'on vient de quitter, on s'aperçoit que les plus loin-

tains sont toujours les plus beaux. On s'est attendri sur Paris. On a souri... N-I ni !... Déjà on voudrait repartir car, là-bas, il y a des splendeurs tyranniques, — là-bas, c'est-à-dire partout, depuis les falaises natales, — aux pays d'Ouest, — que les pluies d'équinoxe flagellent et que les flots dévorent, — jusqu'aux édens de la Côte miraculeuse où reviennent déjà les jolies langueurs bien portantes et les pétulances malades férues de veglioni... Là-bas, il y a Cannes submergée de palmes, Menton perdu dans les citronniers, Golfe-Juan sous ses grands pins !... Les nuits de Nice, les rocs de Bordighera, San-Remo oasis africain, — et, plus loin, Gênes, ses pêcheurs, ses venelles et ses églises, — et, plus loin, toujours l'éternelle agonie de Venise où s'éteignent des ors et s'émiettent des marbres, où le pont du Rialto allonge sur l'eau morte sa grande ombre fauve, — Venise dont on rêve, Venise dont on meurt, Venise et la détresse de ses campaniles ; Venise, ville de passion, ville de volupté, ville criminelle et tragique, ville irréelle et flamboyante !... Où êtes-vous, ô Grand Canal aux flots déchirés par les gondoles ? et vous, dalles usées de l'Unique Piazza, et toi, mélancolique San-Giorgio Maggiore ?... Hélas ! déjà rêver à cela dans notre Paris d'automne reconquis !... Partenza ! Partenza ! Maladie invincible de nos âmes ardentes et fiévreuses !...

... Partir cent fois, partir toujours,
Aller vers des terres nouvelles
Sous les voiles qui sont les ailes
Des navires géants et lourds ;

Fuir les hommes et la douleur
D'aimer qui ne peut vous comprendre
Et n'avoir plus à se défendre
Des importuns et des menteurs !

Vivre sur les flots anonymes
Toujours mouvants, toujours fleuris...

Je me redis ces pauvres vers commis naguère. Le charme du retour s'évanouit déjà. — Paris nous tient. Paris nous veut. Paris nous tue.



## LXII

### ARTHUR RIMBAUD

Verlaine ! Rimbaud !... Peu d'hommes exercèrent sur les générations qui les suivirent une influence comparable à celle de ces deux êtres étranges. Étranges. Jusqu'à présent, le caractère de Verlaine seul avait été compris, expliqué, analysé. Celui d'Arthur Rimbaud, qui écrivit, à quinze ans, le *Bateau Ivre*, poème sans rival jusqu'à présent dans notre littérature, vient d'être étudié comme il le méritait. M. Ernest Delahaye, ami intime de ce stupéfiant génie, nous offre un volume d'un intérêt sans second. Il l'intitule : *Rimbaud*. Cela suffit. Avec une sagacité

d'investigation, une documentation de premier ordre et des observations personnelles d'une très grande valeur, il ressuscite le collégien que Victor Hugo appela : « Shakespeare enfant » et qui devait errer à travers le monde, tant ! que Verlaine vint à lui écrire avec colère ces vers splendides :

> La malédiction de n'être jamais las
> Suit tes pas sur le monde où l'horizon te tire.

La vie physique, en effet, ne compte jamais devant la terrible *logique* cérébrale de Rimbaud. Cet enfant (que nous appellerions surhomme s'il n'y avait pas plus de surhommes qu'il n'existe de surpotirons, en dépit des philosophies de naguère, mal comprises d'ailleurs), cet enfant fut et demeure le prototype et la synthèse géante de l'inquiétude et de la soif d'absolu qui torture nos générations. Cette intelligence exceptionnelle, nourrie avec amour par les professeurs du collège de Charleville, bientôt épouvantés devant la puissance invraisemblable qu'elle acquit, cette formidable et terrifiante machine à penser stupéfie encore ceux qui, aujourd'hui qu'elle est immobilisée par la mort, tentent de la démonter pour se livrer à son étude. A seize ans, Arthur Rimbaud a tout lu, tout étudié, tout deviné ; la science, l'art, la pensée des siècles disparus vivent et bouillonnent tout entiers entre les parois de ce crâne que deux yeux d'albatros illuminent. Il a déjà cessé de croire après avoir été passionnément mystique. Il est devenu un négateur forcené. Il a cherché partout, éperdument, une reli-

gion impossible qui aurait pu contenir son absolutisme, sa tendresse, ses idées philosophiques et ses conceptions sociales. Il aime l'homme et l'homme lui répugne. Il rêve d'une autre humanité, puis d'un autre univers. Il cherche « *le lieu et la formule* ». Il a voulu d'abord inventer un « verbe poétique accessible à tous les sens ». Et par « tous les sens » il entend évidemment tous les modes de réception humains et toutes les manifestations sensitives. Il y parvient. Dès lors, il cherche autre chose. Sa logique d'acier lui fera toujours abandonner ce qu'il a possédé. Il a fui sa famille. Il dédaignera les menaces de l'avenir inconnu. Il épuisera les sensations de dix vies humaines et il ne se sentira jamais l'appétit du trépas. Il vivra *toute la vie*. Il sera le plus extraordinaire des poètes, mais il quittera la poésie dès qu'il faudra faire du *métier*. Son ingénuité hautaine ne condescendra jamais à le faire vivre d'un truc ou d'un chic, *comme tout le monde*. Son âme saturée d'enthousiasmes, de passions, de philosophies et de visions, s'affame lorsqu'elle se rassasie. Jusqu'à l'heure où il constatera qu'il s'est nourri de mensonges, où il trouvera « la formule » douloureuse, où il étreindra furieusement la « réalité rugueuse » et se réfugiera dans « l'humilité intégrale » lui qui pouvait être monarque !... Il voudra la vie saine, la vie large, dans des sites sans bornes, et il connaîtra les pays de fable et de songe ; il se couchera sur les pierres de Chypre ; il fraternisera avec des hommes noirs et roux ; il traitera avec des empereurs casqués d'or qui l'appelleront :

« Le Juste » ; il vendra du café, du poivre et de l'ivoire ; il cheminera sur les flots comme il a cheminé à travers les plaines du Nord ; il connaîtra la détresse des cieux crevant en éclairs « et les trombes, et les ressacs et les courants » ; il rêvera aux escales sur le pont du navire las, vomissant des nuages, avalant des balles, des bois, des caisses blindées, et ballotant sur les mâts et sur les cordages, veufs de toile, des nuées d'oiseaux criards « aux yeux blonds ». Et il reviendra mourir, mutilé, en décombres, mais lucide, dans la splendeur d'un Marseille éternellement vibrant du frisson aimable et douloureux des départs !... — M. Delahaye a écrit un livre tout à fait admirable qu'il pouvait appeler : *l'Épopée d'un Cerveau*.



## LXIII

### AU SALON D'AUTOMNE

C'est la veille du vernissage. Aristide Briand, ministre, entouré de cent personnes, au plus, vient de faire le tour des salles où toutes les audaces et toutes les sagesses voisinent. Poignées de mains, petits discours, sourires, arrêts devant les Truchet, les Courbet, les Gauguin, Desvallières, les bijoux de Ch. Rivaud, les toiles de Vlaminck, de Ribaucourt, d'au-

tres... Champagne. Frantz-Jourdain murmure une allocution... C'est l'inauguration en « camarades », à bureaux fermés. Rodin contemple ses œuvres avec un amour de père. Paul-Louis Garnier se prodigue et Valmy-Baysse se surmène... — C'est le retour vers la modeste voiture officielle. Nous sommes une douzaine derrière le ministre, qui descend l'escalier. Après les mots d'adieu, Aristide Briand va monter dans son coupé. Une pauvresse, vieille, laide, navrante, se précipite, paume ouverte. Un huissier l'écarte d'un bras scandalisé. Mais le ministre a vu. Il va vers la vieillarde et lui met de l'or dans la main rapidement, furtivement... Il s'installe sur les coussins. M. Frantz-Jourdain sourit :

— Ce n'était pas compris dans le progamme, Monsieur le Ministre !

Alors, Briand détend un peu son visage grave et bienveillant, et étouffant sa puissante voix, répond, honteux on dirait :

— C'est de l'initiative privée...

La voiture s'éloigne dans un craquètement de gravier. J'ai trouvé délicats et consolants ce geste et cet esprit qui voudraient être ignorés.



## LXIV

### REMEMBER

C'est un petit salon baigné par la lumière mélancolique de deux heures après-midi, dans le bleu Paris automnal. La rue est calme. La rumeur lointaine de la capitale laborieuse arrive à peine jusqu'à nous. Nous conversons à mi-voix... Des larmes montent à nos yeux. Droite dans sa robe de deuil, belle d'une beauté émouvante et sévère, Mme Duval, sous ses cheveux blancs, est pareille à une statue de la Douleur. Elle me parle de son pauvre grand enfant, disparu « à un âge où l'on ne devrait pas mourir », son pauvre enfant malade, sincère, artiste, depuis toujours. Sa voix brisée vibre dans la pièce comme dans une crypte, et je ne veux pas tenter de consoler cette Mère, — car il est des souffrances que l'on ne peut atténuer. Nous revenons, par la pensée, vers notre ville natale, Fécamp, paisiblement couchée devant les hautes vagues ; ses falaises de craie immaculées et vertigineuses où nichent les mouettes, et son ciel tourmenté, lourd de nuages blancs érigeant dans l'espace des ruines mouvantes et fabuleuses. Oh ! notre enfance, là-bas, dans les vieilles rues vides bordées de murs, crêtées de ravenelles d'or, les quais fleurant le brai, le bois et la saumure, les tonneliers frappant sur des douves sonores et les noirs cabarets où l'on boit du genièvre !...

Et c'est là toute la jeunesse de Paul Duval, ce sont les impressions premières ressenties par Jean Lorrain, — et c'est toujours vers cela, vers son pays, vers sa Race, que sa pensée reviendra. Qu'il égare ses pas dans l'ombre fauve de l'ancien Marseille, qu'il s'ennuie dans des coulisses ou des salons à Paris, qu'il rêve sur l'Amstel ou qu'il délire devant les splendeurs de la « Tripoli des vagues, Tripoli des palmes », il n'oublie jamais sa « petite patrie », et c'est à elle qu'il compare toutes choses.

On n'a pas osé nier la vaillance au travail, la conscience d'artiste et la probité de métier de Lorrain. C'est bien. Mais qui dira, comme Celle qu'il appela toujours « maman », son stoïcisme dans la douleur physique (qu'il cachait par tous les moyens) et sa délicatesse dans la reconnaissance filiale ? Jamais, mieux que ce soir, je n'ai compris qu'il est impossible de séparer le souvenir du grand enfant malade, affamé de sympathie et si triste que fut Paul Duval, de celui de son ange gardien, de sa Mère. Il est parti à l'heure où il achevait d'aménager sa nouvelle demeure de la place Cassini, à Nice, cette demeure qu'il ne voulait plus quitter ; il avait décidé de s'y cloîtrer à jamais comme un vieux navigateur qui, dans sa retraite, feuillette ses souvenirs d'aventures aux pays lointains... Il l'aimait, ce « refuge » que personne n'a connu et duquel il m'écrivait, un mois avant sa mort, en m'envoyant son « changement d'adresse » : « Si vous saviez dans quel quartier je suis logé, vous verriez combien je suis peu *hiverneur niçois*. J'habite le port, au milieu

des pêcheurs et des paquebots en partance. De mes fenêtres, de mon lit, je vois les bâtiments entrer dans le port. Des vergues, des agrès, un môle, le rempart d'une falaise abrupte et toute l'aventure de la mer inviteuse et des joyeux départs... » C'est là que va se retirer, solitaire et résignée, parmi les meubles qu'il aimait et parmi les bibelots qu'il plaça de ses mains, la Femme à qui, selon l'expression de notre vigoureux et délicat Paul Adam, « il faut savoir gré d'avoir nourri l'intelligence qui valut tant de gloire à tous deux »... Elle verra souvent surgir, à ses côtés, l'ombre de l'Artiste qui n'est pas disparu tout entier, puisque son souvenir vit et puisqu'il vivra dans la mémoire des hommes, comme celui du plus somptueux *coloriste* de notre temps.



## LXV

### MÉDAN. — INAUGURATION DU BUSTE D'ÉMILE ZOLA

C'est une silencieuse soirée d'automne. Sur la campagne en or traînent des écharpes de brume bleue. La maison du Maître est toujours pareille, triste un peu seulement d'être vide et souvent close. Les allées du jardin déroulent mollement leurs méandres élégants et simples, et l'avenue des Tilleuls nous

accueille toujours dès la grille pour nous conduire vers la haute demeure aux briques fauves. Nous nous retrouvons ainsi, chaque année, comme une famille d'enfants dispersés qui se réunirait chez un aïeul, et l'émotion est douce comme la cérémonie est sans apprêt. Des mains se serrent et des propos cordiaux se tiennent — cependant qu'un respectueux murmure accompagne Mme Zola sur son passage. Cette année, nous inaugurons un buste de l'auteur des *Rougon*. Nous considérons l'œuvre nouvelle du jeune sculpteur José de Charmoy. Une sensation étrange nous saisit devant ce bloc de pierre ; devant ce buste *seize fois* grandeur nature! L'impression d'une disproportion certaine, d'une erreur absolue, nous attriste. Certes, ce masque a de l'allure, mais ce qui serait admissible parmi l'immensité de la Timgad africaine ou dans la splendeur des ruines d'Angkor n'est point à sa place dans ce cadre de banlieue parisienne. M. José de Charmoy ne progresse pas. Je crains qu'il ne progresse plus. Je fus, à Paris, l'auteur de la première critique consacrée à son œuvre. J'ai le droit et le devoir de répéter qu'il a peut-être du *génie*, mais qu'il manque de *talent*. Il commet des fautes de métier qui consternent et qui compromettent ses idées, souvent fort belles. Il y a, voyez-vous, une implacable question *métier* qu'il est nécessaire de connaître au point qu'elle soit machinale, instinctive, involontaire. Les doigts doivent être les serviteurs fidèles de l'intelligence. M. José de Charmoy ignore trop l'anatomie. *Les tempéraments* sont assez rares

pour qu'ils consentent à compléter leurs dons par l'étude.

Maurice Le Blond parle d'une voix sourde, mais il s'exprime en un excellent français. Léon Frapié parle peu distinctement, mais avec justesse et émotion. M. Parsons parle pour son ministre. M. Tabouriech parle pour sa *Ligue des Droits de l'homme*, d'autres parlent... Trop!... Mais voici de Max qui fait rouler dans la vallée paisible, où s'éteignent des clameurs de coqs lointains, les alexandrins solides d'un poème, hors-programme, de René Fauchois :

...O Zola, rude chef sous qui nous combattîmes,
Ta mémoire à jamais resplendit sous les cîmes!...
Non, non, tu n'es pas mort, toujours nous t'entendrons.
La haine peut lancer ses sombres escadrons
Sur le monde : partout, toujours, contre la ruse
Et la force, ton cri retentira : « J'accuse! »
Et nous accuserons sans courroux et sans peur,
Et tu n'auras jamais fini d'être vainqueur!

Des applaudissements s'élancent derrière la ruée de ces vers éclatants... Batilliat et Riotor contemplent « la maison ». Les amis les plus chers de Zola entourent sa veuve : le grand éditeur Fasquelle, le puissant musicien-critique Alfred Bruneau, le vaillant directeur de l'Assistance publique Mesureur... Et aussi Alfred Dreyfus, toujours doux et modeste, à côté de son fidèle ami le général Picquart... Or, je me remémore ces paroles prophétiques que Zola prononça solennellement à la Cour d'assises, le 21 février 1898 : « *Dreyfus est innocent*, *je le jure! J'y engage ma*

*vie ; j'y engage mon honneur. Devant ce tribunal qui représente la justice humaine, devant toute la France, devant le monde entier, je jure que Dreyfus est innocent !... Je n'ai pour moi que l'idée, un idéal de vérité et de justice. Et je suis bien tranquille. Je vaincrai. Je n'ai pas voulu que mon pays restât dans le mensonge et l'injustice. On peut me frapper ici. Un jour, la France me remerciera d'avoir sauvé son honneur !...* »

Il y a des frissons surhumains.

FIN



# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS CITÉS DANS « L'HEURE QUI PASSE »


### A

Abramoff.
Adam (Paul).
Adelsward-Fersen (Jacques d').
Aderer.
Adler.
Aguesseau (d').
Aicard (Jean).
Albert (S. A. S. le prince de Monaco).
Alissoff (Pierre).
Allais (Alphonse).
Alméras (Henri d').
Amouroux (le commandant).
Antoine (André).
Antville (Jean d').
Appert (Me).
Arène (Emmanuel).
Arène (Paul).
Arquillière.
Artamonow (Mme).
Aurel.

### B

Balestrieri.
Ballot (Marcel).
Balzac (H. de).
Banville (Théodore de).
Barbey d'Aurevilly.
Barbier (Pierre).
Barès (Jean-S.).
Baric.
Barrès (Maurice).
Barrias.
Barrie (J.-M.).
Basly (le député).
Bataille (Henry).
Batilliat (Marcel).
Baudelaire.
Baudin (Pierre).
Baye (baronne de).
Bayol.
Beaufils (Ed.).
Beaunier (André).
Beauquier (Charles).
Becque (Henry).
Beeck (Christian).
Beissier (F.).
Bellanger (Mlle).
Béranger (le sénateur).
Bernardin de Saint-Pierre.
Bernhardt (Sarah).
Bernhardt (Maurice).
Bernstamm.
Bernstein (Henri).
Berny (Jules).
Berny (Marcel).
Bertaux (Maurice).

Berthaud (de Mauriac).
Berthelot.
Berthou (Yves).
Bertrand (Louis).
Besnard (Lucien).
Blaize (Jean).
Bled (Victor du).
Blès (Numa).
Blum (Léon).
Boilly.
Bois (Jules).
Boissière (Albert).
Boissy (Gabriel).
Borel-Clerc.
Borne (du Doubs).
Bossuet.
Botrel (Théodore et Mme).
Bouchaud (Mme et M. Pierre de).
Bouhélier (St-Georges de).
Bourgonnier (Claude).
Bouval.
Bovy (Berthe).
Boyer (Antide).
Braz (Anatole Le).
Brès (Louis).
Briand (Aristide).
Brieux.
Brouardel.
Brulat (Paul).
Brun (Charles).
Bruneau (Alfred).
Brunetière (Ferdinand).
Byron (Lord).

C

Cabs (Maurice).
Calmann-Lévy.
Capua (E. di).
Carita.
Carrington (Chas.).
Champsaur (Félicien).
Charbonnel (Victor).
Charmoy (José de).
Charpentier (Alex.).
Charpentier (Georges).
Charpentier (Gustave).
Chateaubriand.
Chaumié.
Chavannes (Puvis de).
Chigot.
Cipriani (Amilcare).
Claretie (Jules).
Clémenceau.
Colbert.
Combes (Émile).
Coolus (Romain).
Coppée (François).
Courbet.
Croisset (Francis de).
Curie.
Cyrène.

D

Danceny (Robert).
Darwin.
Darzens (Rodolphe).
Daudet (Alphonse).
Daumier.
Debieuvre (le lieuten.).
Decœur (artiste dramatique).
Decourcelle (Pierre).
Delacour (André).
Delahaye (Ernest).
Delarue-Mardrus (Lucie).
Delavigne (Casimir).
Delbousquet (Emmanuel).
Delvair (Jeanne).

Dennie (Emma).
Déroulède (Paul).
Derré (le sculpteur).
Deschamps (Gaston).
Deschanel (Paul).
Desjardins.
Desmoulins (Fernand).
Desvallières (artiste peintre).
Detaille (Édouard).
Devambez.
Dickens.
Dierx (Léon).
Dobroliouboff.
Dolent (Jean).
Dorchain (Auguste).
Doré (Gustave).
Dorian (Tola).
Dorgère (Arlette).
Doyen (Albert).
Dranem.
Dreyfus (Alfred).
Drumont (Édouard).
Dubourg (Dom).
Dudlay (Adeline).
Duhamel (Maurice).
Dujardin (Louis d'Alger).
Dumas (père).
Dumas (fils).
Dumont (Louis).
Dumoulin.
Dupuy (Marthe).
Duran (Carolus).
Duval-Lorrain (Mme).
Dux (Mme).

E

Elliot (Georges).
Ennery (A. d').
Ephraïm (A.).
Ernest-Charles (J.).
Esparbès (Georges d').
Estourbeillon (marquis de l').

F

Fabre (Émile).
Faguet (Émile).
Faivre (Abel).
Faraut (Léon).
Farras.
Fasquelle (Eugène).
Fauchois (René).
Fenoux (de la Comédie-Française).
Féret (Ch.-Th.).
Ferrero (Prosper).
Flaubert (Gustave).
Floquet.
Florès (Ricardo).
Foley (Charles).
Fonsny (Iwan).
Formont (Maxime).
Fort (doct. J.-Aug.).
Fouquier (Henri).
Fournière (Eugène).
Fourrier.
France (Anatole).
Frantz-Jourdain.
Frapié (Léon).
Freminville.
Froment-Meurice.
Funel (Louis).

G

Gabert (publicité).
Gambetta.
Gandillot (Léon).

Garnica (de la Cruz) (Ludovic).
Garnier (Paul-Louis).
Gaubert (Ernest).
Gauguin.
Gauthier (Théophile).
Gavarni.
Gebbhart (de l'A. F.).
Geffroy (Gustave).
Gelée (Claude).
Géniaux (Charles).
Gérault-Richard.
Gérôme.
Gibard.
Ginisty (Paul).
Glatigny.
Gleize.
Goffic (Charles le).
Gohier (Urbain).
Golberg (Mécislas).
Goncourt (les).
Gorde (Camille).
Goublier.
Goudeau (Émile).
Gourcuff (Olivier de).
Gourdon (Émile).
Gourmont (Rémy de).
Gorki.
Grandmougin (Charles).
Granet (des B.-du-R.).
Gras (Félix).
Gregh (Fernand).
Grosso (de Nice).
Guétary (Jean).
Guillaumin (Émile).

H

Haraucourt (Edmond).
Havas.
Hébrard (du *Temps*).
Henry (Emile).
Hermann (de Verviers).
Hermann-Paul.
Hermant (Abel).
Hervé (Gustave).
Hervieu (Paul).
Hire (Jean de la).
Hoche (Jules).
Holl (J.-C.).
Horace.
Houck.
Houssaye (Arsène).
Huard.
Hugo (Victor).
Huguenet (Maurice).
Hugues (Clovis).
Huysmans (J.-K.).

I, J

Jaluzot (Jules).
Job (Lazare).
Jossot.
Jouffroy (docteur).
Jounet (Albert).
Juven.

K

Karakosoff.
Kistemaeckers (Henry).
Kock (Paul de).
Kosakiévicz.
Krantz.

L

Lahor (Jean).
Laisant.

Lambert (Albert).
Lamennais.
Lamoignon.
Lancy (Liane de).
Lante (Émile).
Lapaire (Hugues).
Lapauze (Henri).
Laprade (Mme de).
Lara (Mlle).
Laurens (Jean-Paul).
Leblanc (Maurice).
Leblond (Marius-Ary).
Le Blond (Maurice).
Leconte de Lisle.
Leconte (Sébastien-Charles).
Legay (Marcel).
Lemaître (Jules).
Lepelletier (Edmond).
Leroy-Beaulieu.
Loiseau (Georges).
Lombard (Jean).
Lorde (André de).
Lorrain (Jean).
Loth (de Rennes).
Loti (Pierre).
Louis - Philippe (Charles).
Lugué-Poë.
Lumet (Louis).
Lunois.
Luzel.

M

Maëterlinck (Maurice).
Magda (Mme) du *Th. Sarah-Bernhardt.*
Magnaud (le Président).
Magnier (Edmond).
Maizeroy (René).
Malato (Charles).
Maquet (de Lille).
Maret (Henry).
Margueritte (P. et V.).
Mariéton (Paul).
Marin (Auguste).
Mario (Marc).
Martin (Louis) (du Var).
Martin (Henri).
Mary (Jules).
Masséna.
Mata-Hari.
Mauclair (Camille).
Maurer (Théodore).
Maurevert (Georges).
Maurras (Charles).
Max (de).
Maxence.
Mendès (Catulle).
Mercier (Louis).
Mérelli (Valentine).
Méry.
Mesureur.
Meung (Jean de).
Meyer (Arthur).
Michel (Georges).
Michel (Henri) des (B.-du-R.).
Michel (Louise).
Mirande.
Mirbeau (Octave).
Mistral (Fréderic).
Moncade (de) (de *la Liberté*).
Monet (Claude).
Montebello (duc de).
Monti (compositeur).
Moréas (Jean).
Moreau (Gustave).
Morita (Don José Mora).
Mourey (Gabriel).
Mouttet.
Mürger.

Musset (Alfred de).
Musurus-Bey (Paul).

N

Nadaud (Gustave).
Napoléon Ier.
Naquet.
Naval (Gaby de).
Negrete (Salvator Soler).
Nerval (Gérard de).
Nick.
Nion (François de).
Noailles (Mme de).
Numiestka (Félicie).

O

Ollendorff.
Ollivier (*Progrès du Cantal*).
Osbert.

P

Pailleron.
Parsons.
Pascal.
Paté (Lucien).
Payret-Dortail.
Paz Ferrer (Mlle).
Peigné (le général).
Pelletan (Camille).
Perrout (René).
Pert (Camille).
Péter (René).
Pétrone.
Picard (André).
Picault (L.).
Picquart (le général).
Pignon (le président).
Piot (Edme) (de la Côte-d'Or).
Plessy (du).
Pobiednotzeff.
Poë (Edgard).
Poilpot.
Poinsot (M.-C.).
Pomairols (Ch. de).
Pomier (d'Aurillac).
Poquelin.
Porto-Riche (de).
Pougy (Liane de).
Pourquet (des B.-A.).
Poussin (Le).
Pottier.
Pressenssé (Françis de).
Proudhon.
Prunier (Gaston).
Puylagarde (du *Th. Sarah-Bernhardt*).

Q

Quéry (docteur).

R

Raffaëlli.
Rame (J.-L.).
Ravachol.
Ravet (de la *Comédie-Française*).
Raymond (docteur).
Raynaud (Mary).
Raynaud (Ernest).
Read (Mlle).
Réal (Antony).

Rebell (Hugues).
Rebuffat.
Reille (baronne).
Reinach (de).
Remacle (Adrien).
Renan.
Renard (Jules).
Renefer (Raymond).
Renouvier.
Reschal (Antonin).
Retté (Adolphe).
Réval (Gabrielle).
Reyt (de Saint - Cernin), (Cantal).
Ribaucourt (Georges de).
Ribot.
Ricard (Xavier de).
Rieux (Lionel des).
Rimbaud (Arthur).
Riotor (Léon).
Rivaud (Ch.).
Rivière (Henri).
Robinne (Gabrielle).
Roch (Madeleine).
Rochefoucault (de la).
Rochegrosse.
Rodenbach (Georges).
Rodin.
Roggers (Henriette).
Rohan-Chabot (Mme de).
Rohan (duchesse de).
Rollinat (Maurice).
Ronsard.
Roosevelt (miss).
Ropartz (Guy).
Rosny (J.-H.).
Rostand (Edmond).
Rougier (Elzéar).
Rousse (de l'A. F.).
Rousset (lieuten.- colonel).
Roux (Saint-Paul).
Rozet.
Rutebœuf.
Ryner (Han).

S

Sainte-Beuve.
Saint-Romme.
Salis (Rodolphe).
Samain (Albert).
Sand (George).
Sansot.
Sarcey (Francisque).
Sardou (Victorien).
Sarnette (Fernand).
Sauvan (Honoré, *sénateur*).
Saussay (Victorien de).
Scarron.
Schaudinn.
Ségurane (C.).
Senne (Camille Le).
Séré de Rivière.
Séverine.
Seyssaud (artiste - peintre).
Shakespeare.
Signoret (Emmanuel).
Silvain (de la *Comédie-Française*).
Skrydal.
Sokoloff.
Spiridovna (Marie).
Staël (Mme de).
Steinlen.
Stendhal.
Stock (P.-V.).
Süe (Eugène).
Sully (Mariette).
Sully-Prudhomme.

T

Tabouriech.
Taft (Bernard).
Tailhade (Laurent).
Tailhède (Raymond de la).
Tchernischewsky.
Terrasse (Claude).
Tiercelin (Louis).
Tinayre (Marcelle).
Tolstoï.
Trézenick (Léo).
Trouhanowa (Natacha).
Truchet (Abel).
Turcq (Le).
Twain (Mark).

U

Uzanne (Octave).

V

Vacaresco (Hélène).
Valmy-Baysse.
Van Dooren (*G. de Verviers*).
Vauthier (Pierre).
Vercingétorix.
Verlaine (Paul).
Vermenouze (Arsène).
Veyrin (Émile).
Viger (du Loiret).
Villartay (Guy Jarnouën de).
Villemarqué (de la).
Villiers-de-l'Isle-Adam.
Villon.
Viterbo (Max).
Vlaminck (de).
Voltaire.

W

Watteau.
Wicar.
Wilde (Oscar).
Willy.
Wisner (René).
Wolf (Albert).
Wolff (Émile).
Wyns (Charlotte).

Y, Z

Yonville (Yvonne d').
Yvon (Adolphe).
Yvon (Marcel).
Zola (Émile).
Zola (Mme Émile).

# TABLE DES MATIÈRES

*Préface de Clovis Hugues* . . . . . . . . . . . . . *I*
PAGES LIMINAIRES . . . . . . . . . . . . . . . . . . I
I. — *Paris*. LA RENTRÉE . . . . . . . . . . . . I
II. — LES COULOIRS DU SÉNAT . . . . . . . . . . . 4
III. — *Cinq heures. Avenue de la Grande-Armée*. LE SALON DE MME LA BARONNE DE BAYE . . . . . 8
IV. — *L'écarteur* (EMMANUEL DELBOUSQUET) . . . . . 11
V. — A MONTMARTRE. *Les irrévérences du compositeur* D... (I) . . . . . . . . . . . . . . 16
VI. — *Les émotions modernes* (ÉMILE LANTE) . . . 17
VII. — A MÉDAN. — 3e *anniversaire de la mort d'Émile Zola* . . . . . . . . . . . . 22
VIII. — *Au Little-Palace* . . . . . . . . . . . . 27
IX. — *Sao Van Di* (JEAN AJALBERT) . . . . . . . . 29
X. — *Lille-en-Flandre* . . . . . . . . . . . . 32
XI. — *Les irrévérences du compositeur* D... (II) . . . 38
XII. — *Devant un paysage* . . . . . . . . . . . 39
XIII. — *La question des patois* . . . . . . . . . 41
XIV. — *Jean Lorrain* (ERNEST GAUBERT) . . . . . . 47
XV. — SAINT-CUCUFA. *Au bord de l'étang* . . . . . 50
XVI. — *Picrate et Siméon* (ANDRÉ BEAUNIER) . . . . . 35
XVII. — *Rue d'Amsterdam. Le député* ANTIDE BOYER . 54
XVIII. — RUMINATIONS, *proses d'un solitaire* (MAURICE ROLLINAT) . . . . . . . . . . . . . . 61
XIX. — *La critique littéraire* . . . . . . . . . . 68
XX. — *Chauvinisme impératif et patriotisme marchandé* (SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE, *poète et magistrat*) . . . . . . . . . . . . 74
XXI. — *Autour de mon clocher* (RENÉ PERROUT) . . . 83

XXII. — *Nantes-la-Brume* (Ludovic Garnica de la Cruz) . . . . . 85
XXIII. — *Au* « Matin ». *La course Alger-Toulon.* . 86
XXIV. — *Des livres* (Albert Boissière, Jean Ajalbert, Arsène Vermenouze) . . . . . 88
XXV. — *A L'Odéon.* — « *Le Cœur et la Loi* » (Paul et Victor Margueritte) . . . . . 94
XXVI. — *Au théâtre Sarah-Bernhardt.* « *Par le fer et par le feu* » (Maurice Bernhardt) . . 101
XXVII. — *Vaucresson.* — (*Le docteur* Joseph-Auguste Fort) . . . . . 103
XXVIII. — *Décentralisation.* L'art en province . . 106
XXIX. — Le bal des Quat'-z-Arts . . . . . 113
XXX. — *Le mystère du visage* (Camille Mauclair). 117
XXXI. — *Don Juan, type antisocial* (Jean de la Hire). 121
XXXII. — *Le christianisme jugé par le socialisme* (Pierre Alissoff) . . . . . 124
XXXIII. — Les antimilitaristes . . . . . 128
XXXIV. — *Triptyque* (Liane de Pougy, Jacques d'Adelsward-Fersen, Valentine Mérelli) . . . 131
XXXV. — *Boulevard des Italiens. Minuit.* . . . . 136
XXXVI. — *Le Roman social* (J.-H. Rosny) . . . . 138
XXXVII. — *A l'Odéon. Le deuxième acte de* « *Jeunesse* », *par* André Picard . . . . . 143
XXXVIII. — *Le ruban de Vénus* (Gabrielle Réval) . . 145
XXXIX. — *L'art social* (Raymond Renefer). . . . . 148
XL. — *La vieillesse de Don Juan* (Mounet-Sully et Barbier) . . . . . 153
XLI. — *Les étudiants russes* . . . . . 156
XLII. — *Albert Manceau, adjudant* (Ém. Guillaumin) 159
XLIII. — A l'Odéon. *A propos de la* « *première* » *de* « *Glatigny* » (Catulle Mendès). . . . 163
XLIV. — *Asnières (Seine). Bureau de postes* (Jules Jaluzot). . . . . . 168
XLV. — A l'Odéon. *La dernière* « *première* » *de M.* Ginisty. . . . . . 169

XLVI. — *Paris. Rue du Havre* (Léon Dierx) . . . . 172
XLVII. — *En villégiature. La question des hôtels* . 173
XLVIII. — *Jolie* (Albert Boissière) . . . . . . . . . 178
XLIX. — *Orange* (Lionel des Rieux, Alb. Samain, Lucie Delarue-Mardrus, Elzéar Rougier, etc.). 183
L. — *Les séquestrations légales* (*à propos de l'*Affaire Reyt-Pomier) . . . . . . . . . 191
LI. — Sur la route. *Croquis de Provence* . . . . 195
LII. — *Gran corrida de Muerte* . . . . . . . . . 197
LIII. — Théoules (A.-M.). *Sur les rochers* . . . . 199
LIV. — Nice. *Huit heures du soir, avenue de la Gare*. 201
LV. — Gênes . . . . . . . . . . . . . . . . . 203
LVI. — Terrasses de Monte-Carlo. . . . . . . . 202
LVII. — En Riviera. *Les jeux de la flamme* (Mme Aurel) . . . . . . . . . . . . . . . . . 210
LVIII. — Saint-Cloud. *Le parc* . . . . . . . . . . 215
LIX. — *La bohème* (Émile Goudeau, Christian Beeck, Mécislas Golberg, etc.). . . . . . . . . 216
LX. — Au mazet. . . . . . . . . . . . . . . . 219
LXI. — *Notre Paris* . . . . . . . . . . . . . . 222
LXII. — *Arthur Rimbaud* (Ernest Delahaye) . . . 224
LXIII. — *Au salon d'automne* (Aristide Briand). . . 227
LXIV. — Remember . . . . . . . . . . . . . . . 229
LXV. — *Médan. Inauguration du buste d'Émile Zola* (José de Charmoy, René Fauchois, etc.). . 231
*Index alphabétique des noms cités dans « l'Heure qui passe »*. . . . . . . . . . . . . . . . . . 235



— Tours, Imp. E. Arrault et Cie

. . . . . . 168
mière » de
. . . . . . 169

